

DIEU VIVANT
RENOUVELLE ET
TRANSFORME NOUS



**Préparation en prière:
explorer le thème de
l'Assemblée Générale 2017**



Table des matières

Préface	i
Introduction	1
Études Bibliques	
Arrache-nous à ce cauchemar.....	5
Être les sacrifices vivants de Dieu.....	9
Il n’y a que « nous tous »!.....	13
Théologie	
<i>UThixo O Phililayo</i> : Dieu vivant	18
« Renouvelle et transforme » la théologie réformée	22
« Dieu vivant, renouvelle et transforme NOUS »	26
Processus de Confession	
Confesser le Dieu vivant – Vivre une foi vivante	30
Race et Réconciliation	34
Marcher humblement avec Dieu dans un monde scandaleux.....	37
Barmen et Leipzig	40
Contexte	
Empire	44
Écoutez, écoutez, Dieu appelle !.....	48
Une perspective biblique sur la justice de genre.....	52
Matériel liturgique	55



Préface

Chris Ferguson

Secrétaire général de la CMER

**Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous !
Une communion qui confesse le Dieu de la vie dans
un monde tombé aux mains des voleurs alors que
toute la création aspire à la libération de l'esclavage.**

J'ai le plaisir de présenter cette excellente collection d'articles consacrés au thème de la 26^{ème} Assemblée générale de la Communion mondiale d'Églises réformées (CMER) qui se réunit à Leipzig, en Allemagne, en juin 2017. La CMER a demandé à de remarquables penseurs, enseignants et responsables d'aider toutes les Églises membres et les communautés locales à approfondir les travaux de l'Assemblée de 2017 en abordant son thème : « Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous ».

L'Assemblée générale se réunit au point de rencontre de contextes qui s'entrechoquent !

Le premier de ces contextes est celui de la CMER, communion récente qui repose sur une longue histoire et de profondes racines en tant que famille d'Églises presbytériennes, réformées, congrégationalistes, unies et en voie d'unification, vaudoises, hussites et autres, issues de la Réforme. Nous ne sommes ensemble sous la forme actuelle que depuis 2010, nous sommes encore en train d'apprendre à être une Communion en nous rapprochant les uns des autres par une koinonia plus profonde et en étant confrontés aux défis de notre unité. Nous avons connu récemment des problèmes financiers, nous avons déménagé de Genève à Hanovre avec la conséquence de devoir nous resituer et trouver notre témoignage dans l'ensemble de la famille œcuménique ainsi que prendre part aux situations et aux relations interreligieuses. Nous représentons 80 millions de chrétiens dont la plupart vivent dans les pays du Sud, il nous faut donc réduire les distances entre nous et parmi nous.

Nous englobons différentes régions, nous avons du chemin à parcourir pour être à la hauteur de notre diversité et de nos identités régionales, linguistiques et culturelles en tant que communion. Nous faisons partie de l'Église réformée, toujours en train de se réformer. Attachés à la communion, appelés à la justice. Œcuméniques par vocation dans le cadre d'un vaste mouvement œcuménique confronté à des défis historiques. Communion confessante d'Églises de Jésus Christ partout dans le monde. Témoignage, ministère, service et mission. Partout. Communion mondiale qui a proclamé à nouveau la Confession de Belhar et celle d'Accra, en considérant la justice comme une question

de foi. L'injustice économique, l'injustice raciale, écologique ou sociale, l'injustice dans les relations entre genres, la complicité à l'égard de toutes ces injustices, tout cela éloigne de la foi au Dieu vivant.

L'Assemblée de 2017 se réunira dans le cadre de la commémoration commune des 500 ans de la Réforme protestante. Pour la tradition réformée, 2017 n'est pas, historiquement, l'année centrale. Martin Luther n'est pas le principal théologien de référence, l'Allemagne n'est pas notre centre géographique. Le fait que nous nous rencontrions à Leipzig nous donne l'occasion d'englober nos propres racines, notre histoire, d'ajouter nos voix propres, d'envisager notre contribution particulière avec humilité et repentance. Il est évident que notre tradition doit accepter ses responsabilités pour le rôle que nous avons joué dans les divisions dans l'Église, quelles qu'aient été les intentions, ainsi que pour l'exclusion et la violence envers ceux et celles qui ne partageaient pas notre conception de ce qu'exigeait la fidélité envers Dieu.

Avec cette réflexion critique, il s'agit d'avancer dans la foi et dans la réponse au Dieu de la vie. Pour nous, la commémoration de la Réforme n'est pas une affaire de nostalgie théologique. Il s'agit de mettre la Réforme au présent. C'est-à-dire, pas seulement ici et maintenant, mais amener les traditions réformées, la théologie, les déclarations de foi dans le temps présent, dans les tensions, les conflits, la violence, les souffrances, la beauté, les merveilles et les promesses de ce moment historique.

Ces deux contextes se heurtent violemment et de manière urgente avec notre contexte mondial, celui d'un monde dépourvu de paix et de justice, marqué par des déplacements et des migrations humaines sans précédent, une violence armée qui monte en flèche, un racisme et une exclusion sociale sans entrave. Il s'agit d'une crise de « l'ensemble ». La planète, les gens... l'ensemble de la création se trouve confronté à une menace massive envers la vie. Nous ne sommes pas tous en mesure de le voir, mais ceux dont la vie est le plus en danger peuvent nous aider à voir qu'il s'agit réellement d'une crise mondiale. Nous vivons dans les profondeurs d'un monde créé et aimé par Dieu, mais qui est tombé aux mains des voleurs (Jean 10,10).

Notre thème évoque ces contextes qui se heurtent. C'est de la dynamite. Il refuse de nous laisser seuls. Pour ceux qui ont la foi, pas question de dire « les affaires continuent, comme d'habitude ! ». Notre Communion n'entend pas séparer l'amour de Dieu de la justice ici et

maintenant. La justice économique, écologique, ou la justice dans les relations entre genres nous saisissent, ce sont des impératifs de base de la foi au Dieu vivant révélée par Jésus Christ et vécue dans la puissance de l'Esprit saint.

Dieu vivant

Nous commençons en lançant des cris du fond de l'abîme de nos contextes, vers le Dieu vivant. C'est à la fois une prière et une confession. La tradition de notre foi nous appelle à nous tourner vers le Dieu de la vie. Nous tendons la main à Dieu et nous le prions lorsque nous nous trouvons confrontés à la fragilité de la vie et aux menaces. La tradition biblique indique que l'on invoque le Dieu vivant lorsque l'on est face à des faux dieux (Jérémie 10,1-10), les idoles de la guerre, de la mort, de la domination, les idoles de la prospérité et de « Mamon ». En confessant le Dieu vivant, nous rejetons ces systèmes, ces structures, ces valeurs, ces enseignements qui favorisent l'injustice raciste, économique, écologique, l'injustice sociale, religieuse ou celle qui concerne les genres.

Nous confessons que la terre est au Seigneur, ainsi que tout ce qu'elle contient. Mais ce monde est assailli par de nombreux maîtres, notre confession du Dieu vivant exige que nous désignions ces seigneurs de domination, que nous leur résistions et que nous adhérions au Dieu de la vie. Notre thème nous invite à une rencontre théologique et spirituelle avec ce Dieu, tel que le révèlent les Écritures et Jésus Christ. Cette invitation consiste à prendre en compte les trois contextes auxquels nous sommes confrontés. Le premier mouvement du thème sera d'évoquer le Dieu vivant et de se tourner vers lui. Se tourner vers Dieu, c'est adhérer à la vie. C'est-à-dire aimer et servir Dieu. Défendre et protéger la vie de tous, notamment des pauvres, des marginalisés, des exclus, de ceux qui sont mis au rebut, et de toute la création (Luc 4,16ss ; Matthieu 25 ; Jean 3, 16-17).

Renouveau et transforme

Le mouvement suivant de notre thème nous invite à adhérer à la réforme au présent : « renouveau et transforme ». Ici, Romains 12,1-2 nous invite à « ne pas nous conformer au monde présent, mais à être transformés par le renouvellement de [notre] intelligence... ». Pour la CMER, il est essentiel de comprendre cela, non seulement en tant qu'individus, mais en tant qu'Église et que Communion. Nous voici appelés à adhérer au renouveau de l'Église en vue de la transformation du monde. « Transformation » repose ici sur le terme grec *metamorphosis* qui indique un changement total et radical dans la pensée, l'action, la perception, une transformation de forme et de substance. Ce concept biblique est plus radical que toute notion politique ou psychologique désignant une simple réforme.

En tant que famille, nous avons, par la Confession d'Accra, désigné clairement les structures particulières, les systèmes et les institutions du capitalisme néolibéral de libre échange qui constituent une source essentielle d'injustice et qui exigent le changement si l'on veut être fidèle à Dieu. Le rejet de ces idées, de ces structures et de cette spiritualité de la croissance illimitée est un impératif théologique et une obligation éthique si l'on veut adhérer à l'amour et à la justice de Dieu pour toute la création et à l'œuvre rédemptrice de Jésus Christ. Le fait d'être attentifs aux systèmes et aux structures qui constituent « le monde présent » et qui font partie de la civilisation de notre monde et de son (dés)ordre donne du sens à la lecture des signes des temps et au discernement du kairós. L'évolution de la situation mondiale, l'intensité des menaces envers la vie nous aident à reconnaître que l'affirmation de la Confession d'Accra, en 2004, selon laquelle nous sommes dans une situation scandaleuse, n'a fait qu'empirer. Et notamment qu'il existe une relation solide entre la cause des injustices humaines et sociales d'une part et, d'autre part, les dégâts causés à la création qui proviennent de notre système économique actuel et qui bénéficient de la protection des puissances militaires et politiques avec le soutien d'idées et de pratiques culturelles et religieuses, dans l'intérêt de quelques-uns et aux dépens de la majorité de la population. À la base de cette réalité complexe et pluridimensionnelle, on trouve le racisme, le sexisme, le système des classes et des castes et toutes les autres formes d'inégalité systémique.

Dans le monde entier, on entend parler de transformation, mais c'est souvent d'une manière superficielle. Les Nations Unies ont un cadre à propos du développement durable qui cherche à transformer le monde sans en changer les systèmes ou les structures économiques et politiques. Le passage des Romains nous invite à une modification plus en profondeur de toutes les structures, les systèmes, les attitudes et les actes qui oppriment et asservissent. Dans la société civile, nombreux sont ceux et celles qui adhèrent à l'appel de la Confession d'Accra ou de l'encyclique *Laudato Si*, du pape François, pour interpréter le lien entre l'économie néolibérale de marché actuelle, avec ses structures et ses institutions, d'une part, et d'autre part les changements climatiques et la destruction de l'environnement. En bref, Naomi Klein disait que la vérité gênante c'est que « les changements climatiques ne viennent pas du carbone, mais du capitalisme ». On est de plus en plus conscient que la protection de la création de Dieu passe par le changement du système économique. Pour régler le problème de la pauvreté et de l'inégalité, il faut changer le système économique. La famille de la CMER a proclamé que cela est lié à notre fidélité et à notre amour envers Dieu. À notre confession de Jésus comme Seigneur.

Dans le monde entier, des chrétiens cherchent à se détacher spirituellement des faux dieux de la

consommation. La théologie réformée met vivement en question les théologies de la prospérité et les spiritualités fondées sur l'individualisme plutôt que sur l'amour de Jésus et son appel à la compassion et à la solidarité. Prière et action doivent s'unir pour suivre Jésus.

Dans Luc 4,16ss, nous avons le témoignage public sur la mission de Jésus lorsqu'il lit dans Esaïe et s'appuie fermement sur les traditions des prophètes et du jubilé, en disant:

L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année d'accueil par le Seigneur (Luc 4,18-19).

Jésus s'appuie solidement sur les traditions du jubilé et des prophètes. Rappelons-nous Michée 6,8, en ces moments critiques de l'histoire de l'humanité, nous savons parfaitement ce qui nous est demandé : « On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur exige de toi : rien d'autre que le respect du droit, l'amour de la fidélité, la vigilance dans la marche avec Dieu ».

Le contexte dans lequel nous vivons, et notre foi, nous contraignent à rechercher la justice et à résister au mal. Lors de son Assemblée générale, la CMER sera guidée par la Confession d'Accra, elle la mettra au présent en cherchant fidèlement à résister à tout ce qui menace la vie dans la création de Dieu et à suivre Jésus dans sa mission de bonne nouvelle aux pauvres, de libération, de liberté, de guérison et de justice pour la terre. Cela exige des alliances œcuméniques, interreligieuses, ainsi qu'avec la société civile pour pouvoir collaborer en faveur de la justice, de la paix, de la guérison et de la réconciliation au bénéfice de toute la création.

Cela fait également partie d'un voyage plus vaste, auquel le Conseil œcuménique des Églises a convié toute la famille chrétienne et tous les humains de bonne volonté, le « pèlerinage de justice et de paix ».

Nous

Ici, notre thème n'exclut rien, il accueille les personnes, les Églises, le monde, l'ensemble de la création. L'appel à placer le Dieu-Vie au centre de tout ce que nous sommes et faisons va changer la CMER. Cela va changer nos Églises, notre société, les relations entre hommes et femmes. Et cela respectera toutes les différences. Le « nous » inclut la planète, toute la création.

L'unité et la victoire sur la division entre êtres humains et entre Églises est notre vocation inébranlable. Bien sûr, en tant que famille de la CMER, nous n'allons pas présenter nos excuses pour la Réforme et le changement universel

auquel elle a contribué pour l'humanité, mais il est vrai que nous nous repentons pour la division, la séparation, la violence qui en furent les conséquences, involontaires mais bien réelles. Calvin déplorait que « le corps du Christ [ait été] démembré ». Il se disait tellement attaché à l'unité qu'il aurait voulu traverser dix mers en faveur de cette cause. La CMER, lorsqu'elle recherche le renouveau en tant qu'Église réformée toujours en train de se réformer doit, en fait, renouveler son approche de l'unité visible et aborder cette unité comme un impératif de la plus haute importance. Il ne s'agit pas seulement de koinonia au sein de la famille CMER, pas seulement de communion avec d'autres confessions, mais d'unité vraie et profonde pour l'amour du royaume de Dieu. En tant qu'Églises, en tant qu'Église, à quel renouveau sommes-nous appelés ? Quel renouveau est indispensable pour venir nous joindre à la mission de Dieu sans obstacles ni hésitations ?

Quelles sont les ressources de notre tradition commune et diverse que nous devons soumettre à une réflexion théologique ? Quels sont les dons et impératifs liés au fait d'être une communion confessante tournée vers le Dieu vivant dans un monde tombé aux mains des voleurs ? Comment, tous ensemble, désigner ce kairos et tracer un cap pour vaincre ce qui menace de nous diviser, pour, au contraire, témoigner ensemble de la justice ? Comment manifester de la compassion, de l'amour, de la solidarité au sein de la famille en priant, en célébrant et en témoignant ensemble ? Comment être présents avec puissance en témoignant que Jésus est le chemin, la vérité et la vie au milieu d'une création qui gémit dans les douleurs de l'enfantement ?

Nos contextes sont en conflit. Église, histoire, présent. L'Esprit du Dieu vivant est lui aussi en conflit en nous, il pousse à notre renouvellement pour la transformation du monde afin que tous puissent avoir la vie en abondance.

Ce livret est une invitation à adopter cette prière impétueuse, cette confession, ce thème, et à nous préparer au rassemblement de la famille de la CMER. Les auteurs se sont confrontés aux dimensions principales de notre thème pour débattre, réfléchir, commenter, s'engager et dialoguer, de même que chaque Église et, je l'espère, chaque communauté locale, se prépare à aborder nos trois contextes en conflit pour saisir l'occasion de l'Assemblée générale 2017 à Leipzig, qui va créer la communion et rechercher la justice.

Soli Deo Gloria! Gloire au Dieu de la vie!



Introduction

Jerry Pillay
Président de la CMER

En 2013, nous avons célébré le quatrième centenaire de la traduction de la Bible appelée *King James Version* (Bible du roi Jacques). Je me souviens avec précision d'un texte de Iain Torrance dans lequel il déclarait que, tous les 500 ans, il se produisait un événement historique réellement important influençant fortement l'Église et la société. Et il poursuivait en montrant que cela concernait également les traductions de la Bible au cours des siècles. Il illustre son propos à l'aide de textes bibliques qui, en ces temps-là, transmettaient la majesté et la crainte de Dieu. C'était comme si Dieu parlait. Aujourd'hui, cela a changé avec les nouvelles traductions qui nous transmettent une image d'amitié et une conversation avec Dieu plutôt qu'un Dieu qui nous parle avec majesté et autorité. Cela reflète la transformation et le renouveau de la traduction et de la compréhension de l'Écriture au cours des siècles.

L'un de ces grands mouvements de l'histoire a été la Réforme du seizième siècle qui a tenté de renouveler et de transformer l'Église. La Réforme englobait un certain nombre de secteurs de l'activité humaine, distincts les uns des autres quoique se recouvrant partiellement : réforme de la morale et des structures de l'Église et de la société, nouvelles approches des questions politiques, modifications de la pensée économique, renouveau de la spiritualité chrétienne, réforme de la doctrine chrétienne (McGrath 2012). Ce qui a fait apparaître d'importants thèmes théologiques dont certains vont être brièvement abordés ici.

Au cœur de la Réforme, il y avait le désir de revenir à la Bible. La Réforme découvrait une importance nouvelle dans le fait d'être attaché à l'Écriture – ou retrouvait peut-être une notion ancienne de l'importance de l'Écriture. L'idée du *sola scriptura*, « par l'Écriture seule », a été l'un des grands slogans des réformateurs cherchant à remettre les pratiques et les croyances de l'Église en conformité avec celles de l'Âge d'or du christianisme. Selon McGrath (2012), si la doctrine de la justification par la foi seule a été le principe matériel de la Réforme, le *sola scriptura* en a été le principe formel. Les réformateurs ont détrôné le pape et ils ont fait monter l'Écriture sur le trône.

La différence entre les réformateurs et la théologie médiévale concerne ici la manière dont l'Écriture est définie et interprétée, plutôt que le statut qu'on lui confère. C'est cette interprétation de l'Écriture dans un monde en mutation qui devient un élément essentiel du renouveau et de la transformation. Ce qui nous rappelle avec force que l'on ne saurait discuter de la Réforme uniquement en

termes de signification ecclésiastique, mais également en relation avec la culture dans son ensemble. La question du contexte et de l'interprétation biblique est donc une affaire sérieuse. La Bible est un document essentiel de la civilisation occidentale, non seulement comme source des idées chrétiennes, mais aussi à cause de son influence sur l'éducation et sur la culture. Cela se trouve aujourd'hui sérieusement remis en question lorsque nous nous interrogeons sur « l'optique herméneutique » que nous avons tendance à utiliser dans notre interprétation de l'Écriture. La question essentielle est celle-ci : « qui interprète l'Écriture, et pour qui ? ».

La foi réformée a l'obligation de protéger le texte contre la confiscation par les puissants et l'élite.

Gerald West (2009), s'exprimant dans le contexte sud-africain, fait remarquer que la Bible a toujours été au centre de la lutte de libération, même si on l'a rangée parmi les instruments de l'oppression. Par exemple, elle a servi à édifier une Afrique du Sud de l'apartheid, mais elle a également été utilisée comme texte principal des masses sud-africaines en lutte pour la libération et la justice. Ce qui fonde la nécessité pour la théologie réformée de rechercher le renouveau et la transformation du côté d'un approfondissement de la compréhension du *sola scriptura*, l'essentiel portant non seulement sur *quelle* est l'interprétation, mais, plus important encore, sur *qui* interprète. La foi réformée a l'obligation de protéger le texte contre la confiscation par les puissants et l'élite et de donner libre cours à la « voix » des masses pauvres, marginalisées, opprimées. Comment ces derniers groupes éclairent-ils l'interprétation biblique ? Comment cela peut-il devenir source de renouveau et de transformation ?

On trouve un élément essentiel de la Réforme dans la doctrine de la justification par la foi seule : *sola fide*. Le thème de la « rédemption par le Christ » est au centre du Nouveau Testament, du culte chrétien, de la théologie chrétienne. On utilise le terme de « sotériologie » pour transmettre les images décrivant la rédemption obtenue par la mort et la résurrection du Christ. Ce nouvel accent

théologique a conduit à insister sur la foi individuelle et a contribué à accroître l'influence de la nouvelle philosophie individualiste. Le principe de base du protestantisme était la doctrine selon laquelle les êtres humains sont justifiés par la foi et non par les œuvres. Chacun devait chercher en soi-même pour voir si ses actes provenaient d'un cœur pur et de sa foi en Dieu.

Malheureusement, ce nouvel accent théologique placé sur la foi individuelle devait beaucoup influencer l'opinion de la nouvelle classe moyenne, artisans et petits commerçants, à propos de l'économie. Ces gens ont vraiment et intensément pensé que leurs pratiques économiques, bien qu'elles aient pu être en conflit avec la loi traditionnelle de l'ancienne Église, ne blessaient pas Dieu. Elles le glorifiaient, au contraire. Les nouvelles doctrines soulignaient la nécessité de bien accomplir sa vocation terrestre, ce qui était la meilleure façon de plaire à Dieu, et elles insistaient sur le zèle et le travail. Elles ont donc conduit à la spiritualisation des processus économiques et à la conviction que « Dieu avait institué le marché et les échanges ». Mais cela a hélas contribué à éloigner l'intérêt chrétien de la préoccupation générale pour la collectivité et des obligations envers les pauvres. Cela a ouvert la voie au paradigme libéral : la pauvreté c'est le retard, il faut donner aux pauvres la possibilité d'atteindre leur plein potentiel (Pillay 2002).

Bien que cette façon de voir la pauvreté ait fait l'objet de débats sérieux et de diverses mises en question au cours des ans, il nous faut encore évaluer la façon dont la Réforme se rattache au capitalisme impérial et à la rationalité masculine entre les moyens et les fins, dans la science, la technologie et la mentalité calculatrice individualiste (Duchrow 2015). Comment cette perception du *sola fide* a besoin de renouveau et de réforme, c'est une question avec laquelle nous devons continuer à nous battre. Surtout à cause des forces présentes dans un monde où les riches deviennent plus riches et les pauvres plus pauvres. Il importe que la théologie réformée s'engage clairement aux côtés des pauvres et des opprimés dans le monde. Nous devons passer d'une approche théologique de façade à un engagement en profondeur avec la détresse des pauvres. Nous demander si nos positions théologiques sont de nature à améliorer et à proclamer la vie. Suivent-elles la Bible avec une précision socio-historique, essentiellement, participent-elles à la libération et à la justice ?

En outre, il nous faut réfléchir sur la Réforme et ses conséquences historiques par rapport à la menace universelle envers l'humanité et la planète – positivement comme négativement. Nous vivons une époque difficile où nous connaissons des changements climatiques et où nous sommes témoins de la dégradation de la planète. La théologie réformée doit prendre conscience et découvrir un sens renouvelé qui lui permette de réagir à la réalité donnée et de se

concentrer sur la nécessité de « s'occuper de la planète ».

La Confession d'Accra (2004) est une tentative importante de faire porter l'accent en théologie sur un engagement et une préoccupation en faveur de la planète. Ce document a souligné et pris en compte de manière prophétique les questions de justice économique, de justice de genre et de justice écologique. À juste titre, il nous a indiqué ces questions en nous poussant à réagir aux réalités injustes de l'existence. Arrivés dans cette deuxième décennie de la Confession d'Accra, nous devons nous demander comment ce texte peut servir de base au renouveau et à la transformation, pour nous-mêmes en tant que CMER, et pour le monde dans son ensemble. Si nous refusons de le faire, c'est que nous ne prenons pas au sérieux l'un des principes les plus importants de la théologie réformée : l'Église réformée est constamment en train de se réformer.

Et voici maintenant la question essentielle : comment comprendre cette notion de grâce à la lumière des nouvelles expériences dans le monde.

Cela a également des effets sur notre conception de la *spiritualité réformée*. La spiritualité, c'est le modèle en fonction duquel nous façonnons notre vie en réponse aux expériences que nous avons de Dieu, présence très réelle en nous et autour de nous (Rice 1991). Être spirituel, c'est prendre au sérieux le fait d'avoir conscience de la présence de Dieu et vivre de telle façon que cette présence soit au centre de tout ce que nous faisons. Ce type de spiritualité se tourne vers le monde et ne s'en détourne pas. Elle prête attention aux menaces contre la vie et englobe le besoin de justice. La spiritualité réformée est donc destinée à préparer un engagement favorable à la vie qui soit source de transformation dans le monde. C'est une spiritualité insérée dans la communauté et qui édifie celle-ci. Toute piété qui semble se contenter d'une relation personnelle avec Jésus et qui fuit ou déprécie la dimension horizontale de la vie du disciple sera suspecte. Toute spiritualité qui prône le retrait par rapport à ce qu'il se passe dans le monde est contraire à l'esprit du Christ.

Au centre de la théologie réformée se trouve le message du *sola gratia*. Ce qui nous rappelle que seule la grâce est source et nourriture de notre salut. Le fait que Dieu offre sa grâce qui sauve, qui soutient et qui glorifie constitue le fil d'or qui unit toute écriture chrétienne et qui permet la fidélité des chrétiens. C'est-à-dire toute œuvre qui honore

Dieu – notre sanctification personnelle, notre amour pour le prochain et pour l'ennemi, notre zèle pour la mission mondiale, notre offre désintéressée de l'évangile, nos avertissements quant au jugement, nos promesses d'éternité, notre miséricorde envers les pauvres et les opprimés, notre gestion du monde de Dieu, nos luttes contre Satan, notre prière pour obtenir la bénédiction de Dieu et notre action en vue du retour du Christ – tout cela trouve sa motivation et ses moyens dans l'amour pour le Christ. Bien sûr, il peut y avoir des abus, on se sert de la grâce pour excuser le péché, mais les principes de la grâce révélés dans toute l'Écriture sont ce qui nourrit la sainteté personnelle et le réveil spirituel de celles et ceux qui sont conduits par l'Esprit.

Ainsi, le fait de présenter les doctrines de la grâce d'une façon chaleureuse et globale ne revient pas à atténuer une sainte hardiesse, mais veut encourager la compassion et l'humilité face à la miséricorde souveraine de Dieu envers tous ceux et toutes celles qu'il aime, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. La bonté de Dieu ayant conduit à la repentance et au renouveau parmi nous, nous devons nous attacher à une façon d'être et à un ministère qui fasse écho à la grâce de Dieu envers les autres (cf. Romains 2,4 ; 1 Pierre 3,1). Nous devons veiller à ce que le message de grâce que Dieu nous a apporté (l'expression particulière que nous en donnons) ne soit pas un bijou que nous admirons et adorons pour la joie qu'il nous apporte plutôt que pour l'espérance qu'il offre au monde.

Et voici maintenant la question essentielle : comment comprendre cette notion de grâce à la lumière des nouvelles expériences dans le monde qui touchent au rôle des femmes dans la société, aux questions relatives à la sexualité humaine, aux rencontres interreligieuses, à la violence, au racisme, à la xénophobie, au tribalisme, à la situation des réfugiés, aux changements climatiques etc. Comment exprimer la grâce, comment accueillir diverses opinions, convictions théologiques et vécus humains ? Tout ceci nous fait bien comprendre la nécessité du renouveau et de la transformation alors que nous cherchons à édifier des communautés sans exclusive et à favoriser de meilleures relations avec des croyants d'autres religions. Voilà les réalités dont la CMER doit s'occuper et c'est cela qui, nous l'espérons, apportera renouveau et transformation en théologie.

Tous ces enseignements théologiques mentionnés ci-dessus ont eu une influence considérable sur la société, en politique, dans la transformation de la société, dans les développements théologiques, etc. Mais, comme nous l'avons montré, ces notions elles-mêmes ont besoin de renouveau et de transformation. Toutes avaient une base contextuelle et elles sont apparues principalement dans le monde occidental. Elles ont ensuite été emmenées et transplantées dans d'autres parties du monde, parfois en ne tenant pas beaucoup compte du contexte local.

De toute façon, le monde a considérablement changé au cours des cinq derniers siècles. Nous vivons aujourd'hui au milieu de la mondialisation, de la pauvreté, de la faim, des réfugiés, de l'injustice économique, de la sécularisation, de l'instabilité politique, des changements climatiques, des défis environnementaux, de la libération, du féminisme, du pluralisme religieux, de la violence religieuse et de la révolution sexuelle. On peut donc légitimement se demander comment chercher à renouveler et à transformer la théologie, la tradition et la pratique réformées à la lumière de ces évolutions nouvelles ou déjà anciennes. Le thème de notre Assemblée générale est donc bien trouvé : « Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous ».

Ce thème fait écho à une prière adressée au « Dieu vivant » où l'on parle de sa présence et de son pouvoir dans ce monde. La puissance de la résurrection nous dit qu'il n'est rien au monde que Dieu ne puisse surmonter. La croix évoque la mesure de ce que Dieu peut endurer pour restaurer le monde et le sauver. Tout cela par amour ! Ce thème fait écho à une prière à Dieu qui vit et règne dans le monde pour nous rendre davantage semblables à Jésus. Une prière qui demande que Dieu fasse que l'Église et les chrétiens soient ce qu'il veut que nous soyons, et qu'il se serve de nous pour changer le monde afin que celui-ci reflète le règne de Dieu et sa présence en y apportant la justice, la paix, l'amour, l'abondance de la vie pour tous. Mais que signifie être renouvelé et transformé ?

Le terme « renouveler » implique que nous avons perdu quelque chose et qu'il nous faut retourner en arrière là où nous devrions nous trouver, recommencer ou reprendre, restaurer à un état antérieur, reconstituer, raviver, rétablir, rénover. C'est le premier pas vers une véritable transformation. Dans bien des sens, l'Église a perdu, négligé, oublié, abandonné sa vocation. Nous avons vocation à proclamer la bonne nouvelle du salut et de la vie en Jésus Christ, mais nous nous sommes fourvoyés et nous avons abandonné notre objectif principal en tant qu'Église. Le mot « transformer » signifie changer complètement, à partir de l'intérieur. Le sens est le même que transfiguration (Matthieu 17,2) ou métamorphose, ce qui signifie se changer en une forme différente. L'image est celle de la chenille qui se change en quelque chose de tout différent lorsqu'elle devient papillon.

Le « nous » dans ce thème fait référence aussi bien à l'Église qu'au monde. Nous reconnaissons que l'Église a autant besoin de renouveau et de transformation que le monde avec toutes ses injustices, sa corruption, ses tromperies, ses iniquités. Il nous faut donc nous parler à nous-mêmes avant de pouvoir dire au monde que faire ou que ne pas faire. En un sens, l'Église est un microcosme du monde plutôt que la tête de pont d'une *société alternative* pleine de justice, de paix et de plénitude de vie pour tous (Jean 10,10).

Le renouveau et la transformation nous aident à

comprendre qu'il est nécessaire de revoir l'essentiel de la Réforme à l'aide de nouvelles lunettes, des réalités contextuelles et de l'évolution œcuménique. Les théologies de la libération, africaines, noires, nous ont encouragés à entreprendre une approche théologique « par en bas » en réfléchissant aux réalités de la vie, des souffrances, de l'oppression des gens dans différents contextes. Ce qui nous incite à lire et à relire l'Écriture en partant de « l'option préférentielle pour les pauvres », du transfert de capacité aux femmes, de l'absence d'exclusive, et de l'acceptation. Cela nous invite à prendre au sérieux les questions de justice et de paix. À revoir, réexaminer et même réinterpréter les positions du passé. Ce n'est pas facile. Cela pourrait secouer et déraciner nos convictions, nos interprétations du passé et ébranler les fondements mêmes de ce que nous avons toujours cru. Cela peut toujours provoquer une crise de notre foi. Mais cela peut aussi nous conduire à une nouvelle rencontre de foi, une nouvelle expérience de l'amour, du service, de l'acceptation des autres, une expérience d'hospitalité et de grâce au lieu de l'hostilité, de la défense, nous mener à l'absence d'exclusion et à l'accueil de la diversité. Cela peut ouvrir des portes nouvelles à la compréhension de la vie humaine, de la dignité humaine, des besoins humains. Il se peut que cela jette une lumière neuve sur la communion (l'unité) et la justice. Et tout cela pourra nous guider vers une manière nouvelle de percevoir le Dieu d'amour, de grâce et de sainteté.

J'espère et je prie pour que les réflexions bibliques de ce livre nous permettent de faire justement cela au moment où nous préparons l'Assemblée générale de 2017 et où, dans la prière et le discernement, nous voulons réfléchir à ce thème : *Dieu vivant renouvelle et transforme-nous*. Pussions-nous, chacun, ouvrir cette prière en demandant au Saint Esprit qu'il commence par « moi » : « Me voici, Seigneur Jésus Christ, j'ai besoin de renouveau et de transformation, je t'en prie, commence par *moi* ».

Bibliographie

- McGrath, A. E., *Reformation Thought An Introduction*, Oxford : Wiley-Blackwell, 2012.
- West, G., *Religion and Spirituality in South Africa, Thabo Mbeki's Bible*, Pietermaritzburg : University of KwaZulu-Natal Press, 2009.
- Pillay, Jerry, *The Church and Development : Towards a Theology of Development*, Cape Town : University of Cape Town, 2002.
- Duchrow, Ulrich, *Liberation toward Justice*, Berlin : LIT VERLAG Dr. W. Hopf, 2015.
- Rice, Howard L., *Reformed Spirituality An Introduction for Believers*, Westminster : John Knox Press, 1991.



Études Bibliques

Arrache-nous à ce cauchemar

Jérémie 10, 1-16

Dario Barolin

Introduction

« Dieu vivant... » Notre thème débute comme une prière émanant du besoin d'être transformé. C'est un cri né de la prise de conscience qu'à moins d'être bouleversés dans notre intelligence des choses et dans notre style de vie, nous ne pourrions être renouvelés, de même que le reste de la création de Dieu.

Une prière née du profond besoin et de la pleine conscience de la souffrance que connaît la plus grande partie de l'humanité et de la création de Dieu, absorbée, battue, asphyxiée. Prière qui s'élève vers le seul qui entend et agisse. Il ne s'agit pas d'un cri dans le vide, à la recherche de son destinataire (Exode 2, 23), car il est parfaitement orienté, il s'adresse au *Dieu vivant*.

Cette qualification de Dieu en tant que vivant n'est pas réservée à notre passage, on la retrouve à de nombreuses reprises dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Deutéronome 5,26 ; Psaume 42,3 ; Daniel 6,20 ; Osée 1,10 (qui se retrouve dans Romains 9,26) ; Matthieu 16,16 ; 2 Corinthiens 6,16 ; 1 Timothée 4,10, pour ne prendre que quelques exemples.

Jérémie 10, 1-16 et son contexte

Jérémie 10, 1-16 nous invite à voir le Dieu vivant en conflit avec l'idolâtrie et avec les pratiques collectives et individuelles qui y sont liées.

En introduction, il importe de voir que ce passage fait partie d'une unité plus vaste (8,4 – 10,25) dans laquelle une suite de poèmes nous met en garde contre les conséquences fatales que les choix de la communauté et son comportement lui font courir (8,4-7,). Le peuple de Dieu ignore les voies du Seigneur (8,7), il a bouleversé la loi de Dieu (8:8) et rejeté sa parole (8,9). Du coup, l'alliance qui liait Israël et son peuple d'une manière exceptionnelle et spéciale (Exode 19,5-6) s'est effondrée.

C'est pourquoi Jérémie conclut ses accusations en affirmant que la circoncision, signe de cette alliance entre Dieu et son peuple, n'est plus qu'un rituel vide qui ne saurait nourrir ni intégrer ce peuple, devenu « incirconcis de cœur » (9,26). À partir de là, et jusqu'à la fin de cette section, le poème traite de ce même comportement fautif, conséquence d'une tendance erronée qui est l'idolâtrie.

De même que la foi dans le Seigneur se fonde

solidement sur une organisation de la société, le fait de suivre d'autres dieux inclut également une organisation sociale, culturelle et politique particulière. La modernité occidentale a tendance à séparer les deux choses, mais le texte biblique a une conception beaucoup plus riche et beaucoup plus complexe que celle que nous avons actuellement. La perspective biblique laisse voir une relation indélébile et indéniable entre foi en Yahweh et structure sociale. L'alliance entre Dieu et le peuple, après la libération de l'esclavage, se fonde sur l'engagement à s'attacher au Dieu libérateur (Exode 20,2) et en même temps à une structure sociale orientée vers la justice (Exode 19,24).

Rejeter la structure sociale émanant de cette alliance mène inévitablement à l'idolâtrie. De même, et inversement, adorer d'autres dieux conduit à une nouvelle structure sociale et à une nouvelle échelle de valeurs.

La perspective biblique laisse voir une relation indélébile et indéniable entre foi en Yahweh et structure sociale.

L'inanité des idoles

Notre passage commence, en introduction, par cette formule prophétique : « Écoutez la parole que le Seigneur prononce » (10,1) ce qui indique le lien avec le nouveau discours prophétique introduit par cette même formule en 10,18. L'appel central de la déclaration prophétique se trouve au verset 2 :

*Ne vous conformez pas aux mœurs des nations !
Devant les signes du ciel, ne vous laissez pas accabler !
Ce sont les nations qui se laissent accabler par eux.*

Les versets qui suivent font ressortir le contraste permanent entre Yahweh, le Dieu vivant, et les idoles, ce qui justifie l'avertissement prophétique. En fait, les versets 3 à 16 font systématiquement alterner les idoles et Yahweh.

Idoles : versets 3-5
 Yahweh : versets 6-7
 Idoles : versets 8-9
 Yahweh : verset 10
 Idoles : verset 11
 Yahweh : versets 12-13
 Idoles : versets 14-15
 Yahweh : verset 16

Les idoles se caractérisent en particulier par ce qu'elles ne peuvent pas faire : elles ne bougent pas (4), elles ne parlent pas, ne marchent pas, ne font ni bien ni mal (5). Mais surtout elles sont fausses et n'ont pas d'esprit en elles (14) car elles sont l'œuvre du travail humain (3, 14). Ce qui les caractérise, ainsi que la culture qu'elles engendrent, c'est la « vanité » ou l'absurdité (3, 8, 15). Nous rencontrons des expressions semblables dans les Psaumes (115,4-7 ; 135,15-17).

Enfin, et surtout, le texte consacre une bonne partie à indiquer comment ces idoles sont fabriquées, avec de l'or et de l'argent (4, 9), pourpre violette et pourpre rouge (9). Les adorer c'est adorer la matière dont elles ont été faites, c'est diviniser ces *matières*.

Pourtant, bien que le prophète fasse beaucoup d'efforts pour souligner tout ce qu'elles ne peuvent pas faire, leur « non-existence », il ne peut pas nier qu'il est une chose qu'elles réussissent à faire, à savoir engendrer et maintenir des lois (4) et donner des instructions (8). Oui, elles sont opposées à Yahweh, elles sont vaines, mais elles existent, elles constituent un attrait puissant pour le peuple de Dieu et elles possèdent l'étrange pouvoir d'abrutir ceux qui les suivent (14).

La tentation qui consiste à se conformer aux mœurs des nations n'est pas nouvelle dans l'histoire d'Israël. Nous la trouvons dans 1 Samuel 8 chez les anciens du peuple, avec un avertissement prophétique à propos des conséquences que cela aura dans la vie du peuple. Dans notre passage, cet appel ne vient pas de nulle part ; il fait partie de l'histoire de la chute du royaume de Juda du fait des Babyloniens. Ce qui n'en diminue pas le caractère séduisant. L'empire et sa puissance, ainsi que ses dieux, semblent plus forts que Yahweh. N'est-ce pas ce que paraissent démontrer la ruine de Jérusalem et l'exil ?

Le prophète met beaucoup d'énergie à démontrer que la ruine actuelle ne vient pas de l'impuissance de Yahweh, mais que c'est la conséquence de la désobéissance d'Israël. C'est le chemin qu'il a suivi, si étranger à la justice, qui a abouti à cela. Face à ce scénario, pas question de suivre leurs dieux, leurs mœurs (3) et leurs instructions (8).

Yahweh, dieu vivant

À l'opposé, Yahweh. Si les idoles se caractérisent par leur absence de pouvoir, Yahweh est présenté comme ayant du pouvoir et de la sagesse. La méthode consiste à

souligner que Dieu est créateur (12), alors que les idoles ont été créées (9). Yahweh est montré avec toute sa sagesse et son intelligence créatrice (12), par opposition à l'abrutissement et aux absurdités des idoles (8). Elles ne disent pas un mot (5), alors que la voix de Yahweh déclenche des tempêtes (13).

Toutefois, la puissance de Yahweh ne se limite pas aux actes créateurs du passé. Il n'est pas un *Deus ex machina*, il est capable de donner sa forme à toute la création (16). Yahweh agit dans l'histoire, les nations peuvent faire l'expérience de sa puissance (10). L'image du Dieu créateur n'ignore pas l'histoire, elle la comprend comme faisant partie des actes créateurs et transformateurs de Dieu. De la même façon, en Esaïe 40-55, l'image du Dieu créateur inspire de nouvelles possibilités de libération à un peuple en exil.

C'est précisément cette réalité qui conduit le prophète à déclarer, contrairement à la vacuité des idoles, que « *Yahweh est vérité, il est le Dieu vivant, roi à jamais* » (10). Et donc en conflit avec toutes les idoles ou toutes les puissances qui prétendent être égales à Dieu (cf. Ézéchiel 28,1-10).

C'est au verset 11 que se situe le conflit décisif. Ce verset, à l'inverse des autres qui sont écrits en hébreu, est rédigé en araméen et il est structuré de façon poétique et belle, sous une forme concentrique. On pourrait le représenter graphiquement ainsi :

*Les dieux
 qui le ciel
 et la terre
 n'ont pas fait
 doivent disparaître'
 de la terre
 de dessous le ciel
 ils*

Dieu vivant contre idoles

Nous venons de souligner le contexte narratif de Jérémie 10, 1-16. Il s'agit de la situation d'oppression imposée par l'empire babylonien au petit royaume de Juda. Confronté à cette situation, le prophète cherche désespérément à convaincre le peuple de la légitimité de Yahweh et surtout de l'efficacité de la promesse. Il lui faut faire la démonstration que son Dieu, le Dieu des opprimés et des exilés est plus que les idoles de l'empire. Sans quoi il n'y aura pas d'espérance. Adorer les dieux de l'empire revient à la destruction du peuple lui-même.

Cette situation essentielle, qui se répercute sur la manière de comprendre et d'invoquer le Dieu vivant en conflit avec l'idolâtrie, a souvent été mal interprétée lorsque les structures de pouvoir, ou l'empire, cherchent à s'en servir pour soumettre les dieux des opprimés. L'Amérique latine et l'Afrique en ont fait l'expérience,

par le sang et par le feu, avec la justification religieuse du pouvoir militaire et économique. Il n'est pas possible de voir dans ce dieu de conquête le Dieu vivant présent chez Jérémie et dévoilé par Jésus Christ. Le Dieu vivant est vie ; les actes qui émanent de lui apportent la vie et ne sauraient jamais justifier la mort et l'oppression.

Bon, ce sur quoi Jérémie insiste, ce n'est pas que les autres peuples aient d'autres dieux, quoi qu'il se moque certainement de leur religion ; il s'attarde plutôt sur le peuple d'Israël lui-même, tenté par la puissance de ces dieux là et disposé à les suivre (2). Même lorsque les Israélites continuent d'offrir des sacrifices dans le temple et d'invoquer le nom de Yahweh, leurs actes en sont loin. Ils l'invoquent des lèvres, mais leur cœur, leur idéologie suivent d'autres dieux, d'autres valeurs, une culture différente.

Ce qui révèle un autre aspect de l'idolâtrie concernant les images mentales de Dieu que nous fabriquons et transmettons. Elles n'ont souvent pas grand-chose à voir avec le Dieu vivant. Il est vrai que les êtres humains n'ont pas la possibilité de saisir la totalité de la divinité ; inévitablement, le désir de comprendre Dieu et d'être en relation avec lui nous pousse à exagérer, réduire ou limiter quelque chose de Dieu. Mais il faut être conscient de cette opération mentale nécessaire et éviter de considérer que nos visions réduites et limitées de Dieu sont le vrai Dieu. Ces images inévitables de Dieu que nous créons à cause de notre histoire, de notre culture et de notre vie doivent rester suffisamment fragiles pour céder devant la gloire du Dieu vivant. Soyons assez humbles pour savoir proclamer, à chaque rencontre avec le Dieu vivant : « *Comme toi, il n'y a personne, Seigneur ! Tu es grand et grand est ton nom par ses prouesses.* » (Jérémie 10,6).

Un troisième aspect, qui passe souvent inaperçu, concerne les constructions humaines dont on fait des dieux dotés du même pouvoir que ceux que Jérémie dénonce. Ces constructions peuvent créer de la culture, des valeurs, elles peuvent même exiger des sacrifices pour elles-mêmes. Dans ce bref commentaire, nous attirons votre attention sur la matière dans laquelle ces idoles ont été faites. Il en résulte une espèce de synergie entre la représentation de la divinité pour laquelle on a utilisé les matériaux les plus précieux et la divinisation de ces matériaux. Or, argent, pourpre (4, 9) ; cela rehausse la valeur du dieu ainsi représenté, mais en même temps ces matériaux commencent à être divinisés en soi, ce qui rend l'être humain hébété (14) par le fait que ces matériaux sont devenus des dieux et vont diriger nos décisions, nos valeurs, notre culture.

Cela apparaît très nettement en Colossiens 3, 5 où la cupidité est appelée idolâtrie. Cette idolâtrie n'est pas celle qui consiste à adorer d'autres dieux, mais plutôt à faire de la richesse l'objectif ultime de notre existence, à en faire le dieu de nos vies, qui dirige nos décisions

Le Dieu vivant est vie ; les actes qui émanent de lui apportent la vie et ne sauraient jamais justifier la mort et l'oppression.

et épuise le sens de la vie dans notre société. Ces faux dieux exigent des sacrifices, y compris celui de la vie elle-même, tout en promettant le salut et la plénitude de vie.

Dans la même ligne de pensée, la Confession d'Accra, en son paragraphe 10, évoque le néolibéralisme comme dieu moderne porteur des mêmes illusions :

Il s'agit là d'une idéologie qui prétend être la seule possible, sans solution de rechange, qui demande un flot incessant de sacrifices de la part des pauvres et de la création. Elle fait la promesse fallacieuse de sauver le monde grâce à la création de richesse et à la prospérité, affirmant sa primauté sur la vie et exigeant une soumission absolue, équivalant à de l'idolâtrie.

Cette forme d'idolâtrie est la plus complexe et la plus difficile pour l'humanité « sécularisée » du 21^{ème} siècle.

Confesser le Dieu vivant

Ce passage de Jérémie 10,1-16 nous permet de comprendre la relation intrinsèque entre notre pratique sociale et la foi que nous affirmons. Le prophète expose la prétention qui est celle de l'empire d'imposer ses propres dieux, ce qui donne une légitimité à son pouvoir et à l'oppression de tous ceux et celles qui y sont soumis. De manière contradictoire, ces idoles de création humaine paraissent avoir un pouvoir de séduction et de mensonge.

En appeler au Dieu vivant dans ce genre d'époque, c'est affirmer que Dieu a le pouvoir de donner la vie. C'est reconnaître que d'autres dieux, des faux dieux cherchent à supplanter Dieu et proclamer notre vénération et notre adoration. Nous savons qu'ils n'existent pas, qu'ils ne font ni bien, ni mal, que ce sont des créations humaines. Malgré cela, ils sont là, puissants, capables de pervertir la communion entre les humains, avec la création et avec Dieu. Ils sont là, ils entraînent la création de Dieu vers la mort, ils soumettent une grande majorité d'entre nous à la pauvreté, ils créent de la souffrance et ils magnifient l'immense richesse d'une minorité de gens comme étant de la « prospérité divine ».

Les esprits engourdis par le culte de la consommation, cet élixir contemporain, l'humanité approche dangereusement de l'autodestruction. C'est pourquoi, levons les yeux et poussons des cris vers le vrai Dieu, le Dieu vivant et éternel, capable de nous transformer et de nous renouveler pour une communion de justice.

Confesser le Dieu vivant, c'est également reconnaître nos catégories patriarcales, racistes, anthropocentriques et discriminantes, ces signaux évidents indiquant un « cœur incirconcis » qui devra s'incliner devant le Dieu vrai, vivant et éternel, pour être transformé afin d'être libéré de ce cauchemar et renouvelé afin de vivre en plénitude, en harmonie et en communion avec le Dieu vivant.

Questions

1. Quel est le critère final et principal qui guide nos décisions les plus complexes et les plus difficiles ? Quelle est la place de Dieu dans ces décisions ?
2. Quand Dieu a-t-il pour la dernière fois transformé et renouvelé notre vision de ce qu'il se passe autour de nous ? Quand avons-nous été pour la dernière fois surpris par la grâce de Dieu ?
3. Quelles situations marquées par la mort et l'oppression sont aujourd'hui justifiées au nom de Dieu ?
4. Que signifie le fait de confesser le Dieu vivant en étant confronté à la douleur et à la souffrance de notre peuple ?

Lecture recommandée

Walter Brueggemann, *A Commentary on Jeremiah. Exile and Homecoming*, Grand Rapids, Eerdmans, 1998.

E. Ray Clendenen, "Discourses strategies in Jeremiah 10:1-16," *JBL* (106/3), 1987), pp 401-408

José Comblin, "El Dios de la vida" (2014) <http://teologianordeste.net/index.php/publicacoes/jose-comblin/66-el-dios-de-la-vida> (accessed 15 January 2016)

José Severino Croatto, "La destrucción de los símbolos de los dominados," *RIBLA* 11, (1992), pp. 37-48.

Notes

- 1 Un détail montre à quel point ce verset est approprié : il y a un jeu de mots poétique entre *faire* et *disparaître*, termes qui sont presque identiques en araméen.

Être les sacrifices vivants de Dieu

(Romains 12, 1-2)

Musa W. Dube

L'épître aux Romains, que l'on considère comme l'œuvre majeure de l'apôtre Paul, a été écrite à l'Église de Rome, ville qui était le siège du pouvoir impérial. Il écrit à cette Église en disant : « Je vous exhorte donc, frères et sœurs, au nom de la miséricorde de Dieu, à offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu : ce sera là votre culte spirituel » (Romains 12, 1). Paul sait que les empires exigent de leurs sujets leur corps et leur esprit ; ils exigent que ceux-ci se conforment à leur idéologie. Aussi Paul insiste-t-il : « Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (12, 2). Comme le fait remarquer Katherine Grieb : « Dans la mesure où le Seigneur vivant nous a intégrés à une nouvelle sphère de pouvoir, les puissances du présent siècle ont perdu leur capacité de nous conformer au monde. Les chrétiens 'n'appartiennent' plus à ces puissances car leurs corps ont été offerts en sacrifice vivant à Dieu et lui appartiennent en tant que corps de Jésus Christ » (2002:119).

Paul appelle donc à la résistance absolue à l'empire romain. Par nature, les empires sont des gouvernements de subordination, d'exploitation, de violence à l'égard de leurs sujets quelles que soient les raisons qu'ils avancent pour justifier leur pouvoir à l'égard de l'autre. Les empires franchissent de nombreuses frontières grâce à la force militaire ; avec des prétentions éthiques pour arracher les autochtones à leur culture ; des prétentions idéologiques d'un semblant de supériorité dont ils se servent pour imposer leur religion, leurs structures économiques et politiques à leur sujets colonisés. Les empires s'occupent surtout de rassembler un excès de richesse prise à ceux qui leur sont soumis, par l'exploitation de leur travail et de leurs ressources, ce qui institue des inégalités économiques au niveau mondial. Les populations déplacées et dépossédées deviennent des réfugiés économiques obligés d'émigrer en quête de pâturages plus verts, y compris vers les villes du centre de l'empire. Le cadre impérial, ce sont des contextes multi culturels, multi religieux, multi raciaux où l'on ne célèbre pas la diversité.

*Seigneur, rappelle-moi
quand je dois le savoir
que tu ne m'as pas
demandé de*

*défendre ton Église
mais de sacrifier ma vie
pour les gens*
(Évêque Colin Winter, in : Carden, 1998:185)

Le programme d'exploitation des empires ne se contente pas de toucher les êtres humains, il concerne aussi la terre. Non seulement il y a des guerres qui apportent abus et résistance et dévastent bien souvent la terre, mais aussi des transferts et la surpopulation des personnes dépossédées lorsque leurs terres sont données aux serviteurs de l'empire. Les empires s'intéressent à l'accumulation de richesses au bénéfice de leur pays d'origine, le plus souvent ils transforment donc de grandes quantités de terres en projets commerciaux, refusant à leurs sujets les terres qui leur

**Le programme
d'exploitation des empires
ne se contente pas de
toucher les êtres humains, il
concerne aussi la terre.**

permettraient de gagner leur vie. Poussés par l'éthique du profit excessif, leurs projets commerciaux engendrent inévitablement de la pollution, l'exploitation, la violence vis-à-vis de la terre étant donné que de vastes surfaces sont vidées pour faire place à des projets commerciaux destinés à satisfaire les goûts de l'empire tandis que les autochtones sont déplacés et contraints de vivre dans des régions arides et surpeuplées, ce qui affecte encore davantage l'environnement. Les structures impériales sont à l'origine de contextes sociaux, culturels, économiques et politiques dans lesquels la dignité humaine est niée et où toute la création de Dieu subit la violence. Les structures impériales modernes touchent les deux tiers de la planète. Des guerres de libération ont eu lieu, elles ont été gagnées, mais dans beaucoup d'anciennes colonies les structures économiques, politiques et culturelles sont restées liées aux anciens colonisateurs par une relation qui continue à produire des inégalités tandis que, dans beaucoup de colonies de peuplement, les autochtones sont toujours chassés

de leurs terres. En outre, nous vivons une nouvelle époque impériale, appelée mondialisation ou structure économique néo libérale, dans laquelle le moteur est la concurrence pour le profit, à tel point que le bien-être des communautés, des familles, de la terre passe au second plan. En économie néo libérale, l'état doit faire place aux privatisations, ce qui consiste à remettre la protection sociale et les services publics comme l'eau, l'électricité, les pâturages, l'éducation, la santé etc. à des sociétés axées sur le profit. L'empire est violent à l'égard de la création de Dieu dans son ensemble.

*Parce que tu nous as chargés de veiller sur la Terre
mais que nous prenons plus que ce qu'il nous faut
nous venons vers toi*

*Dieu de grâce
viens à nous, rencontre-nous en chemin.
Tes dons ont été généreux
mais nous ne savons comment répondre
aide-nous à lutter pour l'intégrité et la fidélité
(Brienen, 2000)*

À l'époque de Paul, l'empire de Rome avait cette même réputation. L'auteur de l'Apocalypse le dépeint comme Babylone, le dragon à sept têtes, la prostituée qui a des rapports avec tous pour son profit personnel. Les recherches universitaires montrent que la richesse était entre les mains de quelques personnes alors qu'une pauvreté inadmissible régnait dans Rome. On a de nombreuses preuves de la violence de Rome, de sa brutalité envers ceux qui lui résistaient. Rome était fondée sur l'exploitation, l'empire prélevait des impôts sur ses sujets et les amenait en son centre. Culturellement, il était répressif, le culte impérial était imposé. Il fallait adorer l'empereur. Dans ce contexte, les juifs comme les chrétiens se trouvaient dans la ligne de mire car ils refusaient de s'incliner en adorant l'empereur, étant donné que, théologiquement, ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu. Pour les sujets, il fallait apprendre à collaborer, à trouver comment résister secrètement, ou entreprendre la résistance ouverte, à leurs risques et périls.

Les témoignages des Évangiles canoniques sont éloquentes à propos de la présence impériale romaine, de sa violence, de l'exploitation qu'elle pratique. Ainsi pour les rois fantoches de la Palestine juive représentés par Hérode (Matthieu 2 et 14,1-12) ; les troupes romaines et leurs chefs chargés de réprimer les soulèvements (Matthieu 24,27-31) ; les collecteurs d'impôts dont la mission consistait à satisfaire les besoins de l'exploitation par l'empire romain (Matthieu 5,6 et 9,10) ; et le gouverneur, représentant l'empire, en la personne de Pilate, résidait à Jérusalem (Matthieu 27,1-23). Jésus est né, il a vécu et il est mort sous ce pouvoir impérial romain. En fait, le témoignage de Matthieu souligne que l'enfant Jésus, annoncé comme roi des juifs, a été

immédiatement reconnu comme une menace pour les structures impériales romaines. Sa vie a été traquée, ses parents ont dû fuir en Égypte (Matthieu 2,1-23). Au cours de son ministère, on lui a posé des questions sur l'impôt à César (Matthieu 17,24-27) ; il a été jugé au tribunal de Pilate, accusé de subversion par rapport au pouvoir de César (Jean 17-18). Sachant quelles étaient la puissance et la violence de l'empire, Jésus a choisi de résister ouvertement et secrètement : il a ouvertement proclamé le royaume de Dieu, présent et proche, ce qui remettait en question la position dominante du royaume de César, devenu illégitime ; il a enseigné que l'on devait rendre à César ce qui était à César et à Dieu ce qui était à Dieu (Matthieu 22,21), déclaration qui disqualifiait automatiquement César, car pour les juifs, il n'y avait qu'un seul Dieu ; il posait une équivalence entre les forces d'occupation romaines et des démons qu'il fallait exorciser pour les chasser d'un individu possédé (Marc 5,1.20). Interrogé à propos de sa royauté par Pilate, le gouverneur romain, Jésus a utilisé diverses sortes de résistances, silence, changement de sujet, formules cachées dans le genre de « c'est toi qui l'as dit », pour ne pas nier ni confirmer sa royauté.

*Tu m'as demandé mes mains
pour t'en servir selon tes desseins
je te les ai données un instant
puis je les ai reprises, le travail était dur*

*tu m'as demandé ma bouche pour parler contre
l'injustice
je t'ai donné un murmure pour ne pas être accusé
(Afrique du Sud, in : Carden, 1998:180)*

Bien que Ponce Pilate, le gouverneur romain, ait condamné Jésus à mort, celui-ci ressuscite des morts (Matthieu 28,1-10). Par elle-même, la résurrection est une déclaration divine et un acte contre les structures d'exploitation qui déshumanisent les humains et réduisent la qualité de la création bonne de Dieu. La résurrection reste un témoignage de la solidarité de Dieu avec ceux qui sont assujettis, c'est l'insistance de Dieu sur la vie en abondance pour toute la création. La résurrection reste l'attestation que ceux et celles qui sacrifient leur vie à la réalisation de la justice de Dieu la retrouveront. Dieu transforme et renouvelle les croyants ainsi qu'une Église qui s'offre elle-même en sacrifice vivant. Le peuple de Dieu qui ressuscite est un sacrifice vivant qui ne saurait être vaincu par les forces du mal. Un sacrifice vivant est une offrande qui ne cesse de se donner dans la lutte pour la justice de Dieu, en solidarité avec Dieu, pour que la justice de Dieu se réalise sur la terre comme au ciel. L'Église et les membres de l'Église qui offrent leur corps en sacrifice vivant ne meurent pas car ils incarnent la puissance indestructible de Dieu. Dieu les renouvelle et les transforme. Ils ressuscitent. Comme l'écrit Maya Angelou dans son livre *I Shall not be Moved*:

La résurrection reste l'attestation que ceux et celles qui sacrifient leur vie à la réalisation de la justice de Dieu la retrouveront.

*Au milieu du vacarme,
et de la cruauté, elle criait
personne, pas même un million
ne me privera de Dieu. J'avance
seule, et me voici comme dix mille*

*Dieu, à ma droite,
me pousse à ouvrir sans cesse
le verrou de la porte de la liberté*

Maya Angelou décrivait les forces mauvaises auxquelles étaient confrontés les afro-américains. Réduits en esclavage, privés de leur dignité humaine, « leurs yeux observaient Dieu », comme le dit Zora Neale Hurston. Leurs yeux restaient fixés sur Dieu – pour la justice que Dieu garantit à tous les membres de la communauté de la création. Ils ne cessaient d'appeler « *kumbaya* Seigneur ! », ils se levaient sans cesse car le Dieu de la résurrection était avec eux. Le fait d'être un sacrifice vivant ne rend pas invulnérable vis-à-vis des puissances destructrices de ce monde. C'est plutôt le fait de vivre dans la puissance de transformation de Dieu, son pouvoir de résurrection, qui nous permet de dire la vérité aux puissances et d'être des grains de moutarde semés dans la bonne terre qui poussent et se développent, deviennent la demeure des oiseaux des champs. Être un sacrifice vivant, c'est être une Église, des membres d'Église qui continueront à revenir affronter tous les pouvoirs destructeurs. Les sacrifices vivants ne capitulent pas devant les forces du mal, car ils ont déjà capitulé devant la puissance de Dieu. Devenir sacrifice vivant, c'est vivre de la puissance de Dieu et avancer grâce à elle dans le monde. C'est incarner la lumière de Dieu et la refléter là où les structures mauvaises ne cessent d'envahir et de gâcher la communauté créée par Dieu. C'est prendre une attitude de résistance vigilante à ces forces qui envahissent la création de Dieu. Ainsi que le font remarquer Bruce Malina et John L. Pilch, « l'objectif du sacrifice, c'est la vie, il s'agit de préserver la vie ou de la transformer » (2006:276). Offrir nos corps en sacrifice vivant, c'est reconnaître que nous avons été transformés lorsque nous sommes devenus le corps du Christ. Nous sommes le corps du Christ.

*Tu m'as demandé ma vie
pour pouvoir te servir de moi*

*je t'en ai donné une petite part pour ne pas
m'engager.*

*Seigneur, pardonne-moi de calculer mes efforts à
ton service
uniquement lorsque ça me convient
seulement là où on ne risque rien
et seulement avec ceux qui me facilitent la tâche*

*Dieu créateur, pardonne-moi
Renouvelle-moi
fais de moi un instrument utilisable
que je puisse prendre au sérieux le sens de ta croix.
(Afrique du Sud, in : Carden, 1998, 180)*

C'est ainsi que, dans la Palestine du premier siècle, l'exploitation romaine a rencontré une espèce de résistance de la part de ceux qui, dans la prière, s'offraient eux-mêmes à Dieu en sacrifice vivant. Ce fut la résistance des Pharisiens qui recouraient à l'étude, à l'enseignement et à l'observation méticuleuse de la loi divine ; la résistance des mouvements de retour au désert, comme Jean le Baptiste, Qumran, les Esséniens qui cherchaient pieusement à connaître la puissance libératrice de Dieu qu'avaient connue les Israélites libérés de la servitude en Égypte ; résistance des Sadducéens et des grands prêtres qui avaient l'air de recourir à la collaboration pour tromper le système et atténuer la violence de l'empire en prétendant : « si nous laissons (Jésus) continuer ainsi ... les Romains interviendront et ils détruiront et notre saint Lieu et notre nation... c'est votre avantage qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière » (Jean 11, 48-50) ; résistance des Zélotes qui se sont soulevés pour combattre et abattre la présence impériale dans leur pays en 66. C'était déclarer que la domination impériale romaine n'était pas désirée, qu'elle était inacceptable parce qu'elle s'imposait et qu'elle exploitait. En dépit de succès temporaires, cette stratégie de confrontation ouverte s'est révélée fatale, Rome ayant lancé sa puissance militaire avec la conséquence catastrophique que le temple fut détruit et que les juifs furent bannis de Jérusalem, centre de leur culte (Matthieu 24,1-2). Ce que les grands prêtres et les Sadducéens cherchaient à toute force à éviter en adoptant des stratégies de collaboration pour duper l'ennemi, avait fini par arriver.

C'est dans ce contexte que l'apôtre Paul écrit une lettre à l'Église qui est à Rome, siège du pouvoir impérial. Cette Église est composée de ceux et celles qui étaient quotidiennement en première ligne. Paul les exhorte à offrir leurs corps en vivant sacrifice à Dieu. À ne pas se conformer à ce monde, mais à être renouvelés par la miséricorde de Dieu. Des croyants confrontés aux structures du mal et de l'injustice, et vivant au milieu d'elles, sont invités à présenter leurs corps « en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu », car ce sera là leur

culte. Les corps physiques des chrétiens, leurs esprits, doivent être consacrés à Dieu et ne laisser aucune place à quelque autre pouvoir si ce n'est celui de Dieu, sa volonté et sa miséricorde. Paul sait que la tentation peut être forte de se conformer aux normes de l'empire romain, mais il conseille autre chose. Les croyants doivent être « transformés par le renouvellement de leur intelligence » afin d'être vigilants, c'est à dire de développer leur capacité de « discerner quelle est la volonté de Dieu » pour ne pas se tromper ou s'éloigner de la miséricorde et de la volonté de Dieu. Son appel consiste à se concentrer et à se consacrer. Ce qui exige que corps et esprits soient entièrement donnés à Dieu en ne laissant aucune place au compromis et à la collaboration avec des forces qui contredisent la volonté de Dieu sur terre. Comprendre la miséricorde et la volonté de Dieu exige un total don de soi, c'est-à-dire qu'on s'offre soi-même EN SACRIFICE VIVANT à Dieu. C'est un appel à toute l'Église, corps du Christ, pour qu'elle se souvienne qu'elle a déjà été transformée et renouvelée, mais qu'elle doit continuellement se reconsacrer à nouveau.

Une Église qui se sait elle-même sacrifice vivant n'adopte pas les valeurs et les normes impériales. En conséquence, en commençant sa lettre aux Romains, Paul désigne Jésus comme « issu selon la chair de la lignée de David, établi selon l'Esprit saint Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts » (Romains 1,3-4). La tradition messianique, la tradition du Christ, de celui qui a été oint, se référait chez les juifs à celui qui viendrait les libérer des structures impériales et qui serait de la maison de David. En évoquant la lignée davidique de Jésus, Paul affirme que celui-ci résiste à l'empire et que son Église doit faire de même – s'offrant à Dieu en sacrifice vivant. Étant donné les structures impériales contemporaines qui caractérisent le monde actuel, l'Église et ses membres sont encore appelés à offrir leurs corps en vivant sacrifice à Dieu, car bien qu'ils soient confrontés à des puissances du mal et de l'injustice violentes et écrasantes, ils vivent du pouvoir de la résurrection du Christ qui est un pouvoir de revenir sans cesse parler de la volonté et de la miséricorde de Dieu dans sa création.

Questions

1. Quels sont les empires d'aujourd'hui, notamment dans votre vie ?
2. Comment agissent les empires actuels ? Comment agissent-ils en matière d'exploitation, de répression, d'assujettissement, de destruction ?
3. Comment vous est-il arrivé d'être dépendant, ou bénéficiaire, des empires d'aujourd'hui ?
4. Comment le fait « d'offrir vos corps en sacrifice vivant » peut-il permettre de résister aux empires actuels ?

Bibliographie

- Angelou, Maya. *I Shall not be Moved*. New York : Bantam Books, 1991.
- Brienen, Francis. *What Does the Lord Require?* Norwich : Canterbury Press, 2000.
- Carden John. *A Procession of Prayers : Meditation and Prayers; Meditations and Prayers from Around the World*. Geneva : WCC, 1998
- Dube, Musa W. "Rereading the Bible : Biblical Hermeneutics and Social Justice," pp. 57-68. In *African Theology Today*. Scranton | : Scranton Press, 20002.
- Garnsey Peter & Richard Saller. *The Roman Empire*. Berkeley : University of California Press, 1987.
- Grieb, Katherine. *The Story of the Romans*. London : John Knox, 2002.
- Horsely Richard. *Paul and Empire : Religion and Power in Roman Imperial Society*. Harrisburg : Trinity Press, 1997.
- Malina Bruce & John Pilch. *Letters of Paul*. Minneapolis, Fortress, 2006.
- Roetzel, Calvin J. *The World that shaped the New Testament*. Atlanta : Knox Press, 1995.

Il n'y a que « nous tous »!

Luc 4,16-30

Revelation Velunta

Jésus se rendit à Nazareth, où il avait été élevé. Le jour du sabbat, il entra dans la synagogue selon son habitude. Il se leva pour lire les Écritures et on lui remit le rouleau du livre du prophète Ésaïe. Il le déroula et trouva le passage où il est écrit :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré pour apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé pour proclamer la délivrance aux prisonniers et le don de la vue aux aveugles, pour libérer les opprimés, pour annoncer l'année où le Seigneur manifestera sa faveur. »

Puis Jésus roula le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Toutes les personnes présentes dans la synagogue fixaient les yeux sur lui. Alors il se mit à leur dire : « Ce passage de l'Écriture est réalisé, aujourd'hui, pour vous qui m'écoutez. » Tous exprimaient leur admiration à l'égard de Jésus et s'étonnaient des paroles merveilleuses qu'il prononçait. Ils disaient : « N'est-ce pas le fils de Joseph ? » Jésus leur déclara : « Vous allez certainement me citer ce proverbe : "Médecin, guéris-toi toi-même." Vous me direz aussi : "Nous avons appris tout ce que tu as fait à Capernaüm, accomplis les mêmes choses ici, dans ta propre ville." » Puis il ajouta : « Je vous le déclare, c'est la vérité : aucun prophète n'est bien reçu dans sa ville natale. De plus, je peux vous assurer qu'il y avait beaucoup de veuves en Israël à l'époque d'Élie, lorsque la pluie ne tomba pas durant trois ans et demi et qu'une grande famine sévit dans tout le pays. Pourtant Dieu n'envoya Élie chez aucune d'elles, mais seulement chez une veuve qui vivait à Sarepta, dans la région de Sidon. Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël à l'époque du prophète Élisée ; pourtant aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman le Syrien. » Tous, dans la synagogue, furent remplis de colère en entendant ces mots. Ils se levèrent, entraînant Jésus hors de la ville et le menèrent au sommet de la colline sur laquelle Nazareth était bâtie, afin de le précipiter dans le vide. Mais il passa au milieu d'eux et s'en alla.

Introduction

Les études bibliques en vue de ce rassemblement répartissent le thème « Dieu vivant renouvelle et transforme nous » sur trois séances. La première sur « Dieu vivant » (avec Dario Barolin). La deuxième sur « Renouvelle et transforme » (avec Musa Dube). Et celle-ci, la troisième, porte sur « nous ».

Parmi ceux qui étudient la Bible, nombreux sont ceux qui ne la lisent pas. Soit ils lisent des livres sur la Bible, ou ils n'en lisent que de petites parties. Beaucoup d'entre eux excellent dans l'utilisation de textes bibliques comme

preuves. L'une des meilleures façons de comprendre l'Écriture consiste à lire chaque passage comme faisant partie d'un ensemble plus vaste. Luc 4,16-30 fait partie de Luc 4. Luc 4 fait partie de l'Évangile de Luc. L'Évangile de Luc est la moitié d'un ouvrage en deux volumes, Luc-Actes. L'une des meilleures façons de comprendre le texte que nous appelons Luc-Actes consiste à comprendre le contexte qui lui a donné naissance, l'empire romain¹.

Selon les historiens, la Palestine du premier siècle, comportait une élite, les riches, les propriétaires fonciers, composée de familles royales et aristocratiques, représentant le 1% du sommet de la société. En descendant l'échelle, on trouvait une classe de personnes exerçant des services, des collecteurs d'impôts, des policiers, des scribes, des prêtres, etc. (9%). La majeure partie de la population, les trois quarts, était composée de commerçants, dont très peu étaient à l'aise, d'artisans, dont la plupart manquaient des biens matériels, et du peuple des paysans et des pêcheurs. Finalement, tout en bas, on trouvait les intouchables (15%), estropiés, prostituées, enfants en surnombre de paysans, envoyés ailleurs comme journaliers, mendiants, esclaves fugitifs vivant en marge hors des villes. La moitié de la population vivait avec 1000 calories par jour, c'est-à-dire qu'on mourait lentement de faim. Les pauvres ne pouvaient se payer que du pain et du poisson, séché ou salé, nourriture de base pour les classes inférieures dans les villes, ainsi que pour les esclaves et les paysans. On pensait même alors que si un pauvre avait du poisson frais, c'est que c'était un voleur !²

L'empire prêchait la bonne nouvelle aux riches.

Bonne nouvelle pour les pauvres

L'empire prêchait la bonne nouvelle aux riches. Le Jésus de Luc proclamait la bonne nouvelle aux pauvres. Il y a des dizaines d'années que les théologiens de la libération disent que Luc-Actes est la meilleure source pour appuyer l'option préférentielle de l'Église en faveur des pauvres et sa rhétorique anti-impériale. Le Magnificat de Marie célèbre le Dieu qui prend parti, qui disperse les orgueilleux, qui abaisse les puissants, qui renvoie les riches à vide. C'est ce même Seigneur qui

élève les humbles et comble de biens les affamés. Le Jésus de Luc proclame : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré pour apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres ». Dans son sermon « dans la plaine » il déclare les pauvres heureux, mais malheureux les riches. Les riches sont mis au défi de vendre tout ce qu'ils possèdent, d'en réaliser le produit et de suivre Jésus. Les Actes des apôtres parlent de communautés où personne ne manquait de rien et où le service des veuves, des orphelins, des étrangers était prioritaire.

Les spécialistes du Jésus historique soutiennent que notre passage annonce et résume toute l'histoire de l'Évangile de Luc : la mission chrétienne consiste à apporter la bonne nouvelle aux pauvres au-delà d'Israël, aux païens et aux extrémités de la terre³.

Pour rapprocher mon propos de mon contexte personnel, je dirai que ce passage particulier, et notamment les versets 18 et 19, est un passage favori dans de nombreuses Églises et institutions aux Philippines, surtout chez ceux qui confessent que notre mission et notre témoignage de disciples de Jésus devraient considérer les pauvres et les marginalisés comme nos partenaires privilégiés. Les versets 18 et 19 font partie de la déclaration de foi de l'Église unie du Christ aux Philippines⁴.

Nous, eux, nous tous

Le pronom « nous » suppose l'appartenance. Le fait d'être partie d'un tout. Plus spécialement, on dira que « nous », ce sont les gens de la maison, les gens d'ici.

En ce qui concerne les gens de Nazareth, Jésus, pour eux, était « l'un d'entre nous ». Esaïe aussi. Les promesses de l'Écriture étaient « pour nous ». La proclamation par Jésus de ces promesses réalisées était aussi, selon eux, « pour nous ». En définitive, tout cela suppose que Dieu est toujours et exclusivement « pour nous ».

« Nous » suppose également l'existence d'un autre groupe, ceux qui n'en font pas partie, « eux », ceux du dehors. L'empire, fondé sur le privilège, le pouvoir, la possession, la marchandisation, divise et conquiert les peuples. Il crée « nous » et « eux ». Le passage de Luc 4, cité plusieurs fois dans la Confession d'Accra (2004) et sous-entendu dans la Déclaration de Manille (2006), présente ces deux groupes et pose une alternative.

Ce que déclare le Jésus de Luc dans les versets 25-27, fait écho au thème sans exclusive de l'Évangile et est en accord avec la déclaration de Paul aux Galates (3,28) : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave, ni libre, il n'y a plus l'homme et la femme... ». Jésus proclame en fait la solution de rechange au royaume de César, « dans le royaume de Dieu, il n'y a plus 'nous', il n'y a plus 'eux', il n'y a plus que 'nous tous' ».

Si Dieu est notre père ou notre mère, nous sommes tous ses enfants. Nous sommes tous sœurs et frères.

Au début, ceux qui ont entendu Jésus lire Esaïe se sont réjouis. Puis, en l'écoutant interpréter le défi de l'année du jubilé, ils se sont transformés en une foule cherchant à tout prix à jeter Jésus du haut d'une falaise ! Pourquoi ? Parce que Jésus avait osé modifier les bénéficiaires du jubilé de Dieu. Lévitique 25, l'année où le Seigneur manifesterait sa faveur en proclamant la libération des terres, la remise de toutes les dettes. Le jubilé, c'était l'évangile, la bonne nouvelle pour un peuple qui subissait l'occupation romaine. Jésus remettait en question leur interprétation avec le « nous » pour y inclure également le « eux ».

Pour Jésus, il n'y a que « nous tous ». Si Dieu est notre père ou notre mère, nous sommes tous ses enfants. Nous sommes tous sœurs et frères. Et pas seulement ses concitoyens de Nazareth ou les autres Galiléens. À l'époque d'Élie, lorsque la sécheresse et la famine ravageaient le pays, il y avait beaucoup de veuves en Israël, mais Dieu a envoyé Élie auprès d'une veuve à Sarepta, près de Sidon. Il y avait également de nombreux lépreux en Israël au temps d'Élisée, mais aucun d'entre eux ne fut purifié si ce n'est Naaman, le Syrien. Pour Jésus, la veuve de Sarepta près de Sidon et Naaman le Syrien font partie des enfants de Dieu.

Répetons-le, aux yeux de Jésus, les pauvres, les captifs, les aveugles, les opprimés, tous ceux et toutes celles qui attendent l'année de la faveur du Seigneur, ce ne sont pas seulement les « nous », les Israélites, mais également « eux », les païens qui étaient pauvres, captifs, aveugles, opprimés, tous ceux qui attendaient l'année de la faveur du Seigneur. Donc, le jubilé n'est pas pour « nous » seuls, mais aussi pour « eux », donc pour « nous tous ».

Un rapide examen de l'Évangile de Luc montre que le Jésus de Luc insère beaucoup de « eux » dans « nous tous ». Des bergers, un lépreux, un paralytique, un centurion, un serviteur de centurion, une femme pécheresse, un Gerasénien possédé par des démons, une femme souffrant d'hémorragies, une femme impotente, des enfants, dix lépreux, un mendiant aveugle, une veuve, l'un des deux condamnés à la croix avec lui, Lazare, le Samaritain, et Zachée le péager, pour n'en nommer que quelques-uns.

Et s'il nous fallait d'autres preuves bibliques et historiques de la façon dont Jésus a transgressé le plus vaste empire de division créé pour séparer le « nous » du « eux », le défi qu'il lance avec son « aimez vos ennemis » (Luc 6,27 s. et Matthieu 5,33 s.) suffirait à éliminer tous les doutes. Des spécialistes juifs eux-mêmes admettent que ces déclarations sont exceptionnelles chez un rabbin du premier siècle!⁵ Dans l'évangile, nous avons « des ennemis qui aiment », qui en réalité servent les plus petits, qui prennent le parti de ceux dont le seul espoir est Dieu. Il y a Zachée, le chef des péagers, riche, qui rend de l'argent aux pauvres et rembourse quatre fois le montant de ce qu'il a escroqué. Le centurion qui non seulement aimait le peuple juif dont il a fait construire la synagogue, mais qui aimait aussi son esclave⁶ et qui était venu chercher de l'aide lorsque celui-ci était près de mourir. Et, bien sûr, nous avons le Samaritain, prochain de l'homme tombé entre les mains des brigands.

Et le livre des Actes suit cette communauté transformée, alternative, en expansion, faite de juifs et de païens, d'anciens ennemis devenus sœurs et frères dans la foi, depuis Jérusalem jusqu'en Judée et en Samarie et jusqu'au cœur de l'empire ! Plusieurs centurions jouent un rôle important pour apporter

l'évangile des pauvres jusqu'à Rome.

N'oublions pas que, selon les théories postcoloniales, les techniques de division et de conquête de l'empire opposent un groupe colonisé à un autre. Les opprimés, les sujets coloniaux, deviennent ennemis. Les oppresseurs, les colonisateurs deviennent des maîtres bienveillants. L'empire perpétue le paradigme à son service en édifant un groupe, une race, un lieu ou un peuple et en lui donnant une supériorité sur les autres. L'impérialisme, alors et maintenant, a toujours consisté à imposer une vérité unique à un monde pluriel. Ce qui crée de l'aliénation et de l'hostilité au sein des groupes colonisés. Ainsi, la dynamique n'existe pas seulement entre colonisateur et colonisés, entre la périphérie et le centre, mais, plus encore entre divers groupes de colonisés, la périphérie. Certains vont chercher à augmenter leur pouvoir pour définir l'identité culturelle nationale, ainsi que pour l'emporter dans l'attention de leur oppresseur commun. L'empire crée des colonies qui vont rechercher sa faveur. Il crée également une mentalité coloniale lorsque les colonisés sont sous l'emprise du colonisateur. Rome a maintenu son pouvoir en opposant différents groupes de « nous » à différents groupes de « eux ».



Il faut nous repentir. Il faut être transformés. Nous souvenir. Agir.

L'occupation espagnole des Philippines a duré plus de trois siècles. Au cours de ces trois cents ans, il n'y a eu à aucun moment plus de cinq mille Espagnols dans les îles. Il y a eu des révoltes contre l'Espagne tous les neuf mois pendant ces trois siècles, mais les Espagnols n'ont pas beaucoup combattu. Ce sont les autochtones qui ont fait le plus gros des combats, entre eux !

Il n'y a que nous tous

Une vie consacrée à la libération des pauvres, des opprimés et des marginalisés constituait une dangereuse menace pour l'empire. Tout comme le mouvement issu de cette vie. L'empire a crucifié Jésus. L'empire a absorbé le christianisme. L'empire riposte, toujours. Diviser et conquérir. Ceux du dedans, ceux du dehors. Blancs et colorés. Hétéros et homos. Hommes et femmes. Élus et païens. Les 1% et tout le reste. Chrétiens et ceux qui sont voués à l'enfer. Nous contre eux. Imposer une vérité unique à un monde pluriel.

Le christianisme occidental a été étroitement lié à l'empire depuis l'époque de Rome et c'est ainsi qu'il s'est répandu dans le monde. Il est aujourd'hui utilisé pour fournir une légitimité idéologique à l'empire actuel. La chrétienté mondialisée et les « croisades » dans lesquelles elle se lance aujourd'hui sont mêlées de manière symbiotique avec le capital mondial et la puissance de l'empire mondial. Dans son parcours triomphaliste, elle rabaisse, voire condamne, toutes les autres religions et cultures. Les religions autochtones de nombreux groupes se voient détruites, l'islam est diffamé.

La convergence entre la religion chrétienne et la modernité occidentale a détruit la vie culturelle et religieuse de divers peuples et de leurs communautés dans le monde entier. Les puissances et principautés du marché mondial et de l'empire sont baptisées par ces déformations théologiques du « christianisme », ce qui favorise des conflits religieux et du sectarisme au niveau mondial.

La religion chrétienne de l'empire traite les autres de « païens » qu'il convient de conquérir, d'« empire du mal » à détruire, d'« axe du mal » qu'il faut éradiquer de la surface de la terre. L'empire affirme que, parce qu'il est « bon », il vaincra tous ces

éléments « mauvais ». Son faux esprit messianique est imprégné de quelque chose de démoniaque.

Aujourd'hui, l'empire mondial, avec son extension sans précédent, représente une menace massive pour la vie. Face à cette réalité envahissante et mortelle d'hégémonie universelle, Jésus de Galilée nous inspire et nous donne la force de résister à l'empire et de renouveler des communautés de vie. Cette réalité nouvelle a des dimensions économiques, politiques, sociales, culturelles, religieuses et spirituelles. Elle interpelle les chrétiens sur des questions de vie et de mort, car l'empire utilise la religion pour justifier sa domination et sa violence et présente des revendications qui n'appartiennent qu'à Dieu.

Nous demandons à toutes les Églises dont les missions et les peuples ont été historiquement impliqués dans l'édification de l'empire, d'examiner sérieusement – en partenariat avec les victimes de leur passé impérial – leur structure, leur enseignement, leur liturgie, leurs agences de financement et leurs politiques, ainsi que leurs obédiences politiques, de manière à se repentir et à réorganiser leur vie sous tous les aspects dans l'esprit de l'héritage anti-impérial⁷.

Dans le royaume de Dieu, il n'y a pas de « nous », pas de « eux ». Il n'y a que des sœurs et des frères.

Les quinze millions d'Africains que nous avons enlevés et réduits à l'esclavage, que nous avons enchaînés dans nos caves tandis que nous chantions nos cantiques et célébrions régulièrement le culte juste au-dessus, sont nos sœurs et nos frères. Les millions de réfugiés syriens que nous refusons de laisser franchir nos frontières sont nos sœurs et nos frères. Les 25 000 enfants de moins de cinq ans qui meurent de faim chaque jour à cause de la misère sont nos sœurs et nos frères. Et les millions d'autochtones que nous avons spoliés, déplacés et exterminés au cours des siècles sont nos sœurs et nos frères. Les frontières qui nous séparent, nos zones de confort, nos préjugés, les barrières épaisses et élevées qui entourent nos maisons, nos bâtiments, nos lieux de culte, nos cartes aux codes bien définis, et même, en Palestine, ce mur de l'apartheid « made in Israel », les barrières de caste, de credo, de race, de genre, de classe – visibles et invisibles – qui nous séparent, qui « nous » aliènent d'« eux », tout cela est fait par des mains humaines. Nous l'avons mis en place, ce qui veut dire que nous pouvons le démolir !

Il faut nous repentir. Il faut être transformés. Nous souvenir. Agir. Et beaucoup d'entre nous qui n'avons aucune idée de ce que peut signifier « donne-nous notre pain de ce jour » vont devoir vendre tout ce que nous avons, en donner le produit aux pauvres, et suivre Jésus.

Oui, le crucifié est ressuscité !

La question que Dieu a posée au premier frère, Caïn, reste la même. C'est la question à laquelle toute la vie de Jésus est la réponse. La question à laquelle nous sommes confrontés chaque jour. Question à laquelle la plupart d'entre nous manquons misérablement de répondre. Voici le jour du jugement. Où est ton frère ? Où est ta sœur ?

Le ressuscité nous prescrit : Dans le royaume de Dieu il n'y a ni « nous » ni « eux ». Il n'y a que « nous tous ».

Questions

1. Où est ton frère ? Où est ta sœur ?
2. Quelles barrières aperçois-tu là où tu vis ?
3. Quelles barrières as-tu construites ?
4. De quelle façon ton Église démolit-elle des barrières ? De quelle manière construit-elle des murs ?

Bibliographie

- Abesamis, Carlos, SJ. *A Third Look at Jesus*. Quezon City : Claretian Publications, 1999.
- Aoanan, Melinda Grace, ed. *Babaylan : Feminist Articulations and Expressions, Volume 2*. Cavite : Union Theological Seminary, Philippines, 2009.
- Carter, Warren. *Matthew and the Margins*. New York : Orbis, 2000.
- Constantino, Renato. *Neocolonial Identity and Counter Consciousness : Essays on Cultural Decolonization*. New York : M.E. Sharpe, 1978.
- Crossan, John Dominic. *Jesus : A Revolutionary Biography*. San Francisco : Harper Collins, 1995.
- Crosan, John Dominic. *The Greatest Prayer : Rediscovering the Revolutionary Message of the Lord's Prayer*. HarperCollins E-books, 2010.
- De La Torre, Edicio. "The Philippines : A Situationer." *Those Who Would Give Light Must Endure Burning*. Bautista and Amirtham, eds. Quezon City : NCCP, 1987.
- Dube, Musa. *Postcolonial Feminist Interpretation of the Bible*. St. Louis, Missouri : Chalice Press, 2000.
- Fanon, Franz. *The Wretched of the Earth*. New York : 1968.
- Freire, Paulo. *Pedagogy of the Oppressed*. Myra Bergman Ramos, trans. New York : Herder and Herder, 1972.
- Kwok, Pui-lan. "The Global Challenge." *Christianity and Civil Society*, ed. Rodney Petersen. Maryknoll : Orbis, 1995.
- Fernandez, Eleazar. *Toward a Theology of Struggle*. New York : Orbis, 1994.
- Funk, Robert and the Jesus Seminar. *The Five Gospels : The Search for the Authentic Words of Jesus*. New York : Macmillan Publishing, 1993.
- Herzog, William. *Parables as Subversive Speech : Jesus as Pedagogue of the Oppressed*. Westminster/John Knox, 1994.

- Ileto, Reynaldo. *Pasyon and Revolution*. Quezon City : Ateneo de Manila University, 1979.
- Gandhi, Leela. *Postcolonial Theory*. New York : Columbia University Press, 1998.
- Levine, Amy-Jill. *The Social and Ethnic Dimensions of Matthean Social History*. Lewiston : Mellen, 1988.
- Mananzan, Mary John. *Challenges to the Inner Room, Essays on Women, and Women and Religion*. Institute of Women's Studies, St. Scholastica's College, 1998.
- Patte, Daniel, Monya Stubbs, Justin Ukpong and Revelation Velunta. *The Gospel of Matthew : A Contextual Introduction for Group Study*. Nashville : Abingdon, 2003.
- Sugirtharajah, R.S. *Asian Biblical Hermeneutics and Postcolonialism*. New York : Orbis, 1998.
- Schirmer, Daniel. "The Conception and Gestation of a Neocolony." *The Journal of Contemporary Asia*, Vol 5. No. 1, 1975, 43-44.
- Scholtz, Susanne Scholtz, Ed. *Biblical Studies Alternatively : An Introductory Reader*, 2002.
- Tapia-Raquel, Lizette G., *Crying Out, Resisting, Asserting, and Celebrating : Proclamation and Poetry*. Cavite : Union Theological Seminary, Philippines, 2015.
- Velunta, Revelation. "The Ho Pais Mou of Matthew 8 : 5-13 : Contesting the Interpretations in the Name of Present-Day Paides." *Bulletin for Contextual Theology*. School of Theology, University of Natal. Vol 7.2. June 2000, pp.25-32.
- Velunta, Revelation, "Disciples, Eunuchs, and Secrets." *Disruptive Faith, Inclusive Communities : Church and Homophobia*. George Zachariah and Vincent Rajkumar, eds. Bangalore : CISRS/ISPCK, 2015.

Notes

- 1 Musa Dube présente l'empire et l'impérialisme dans son étude biblique.
- 2 Les ouvrages de John Dominic Crossan et William Herzog fournissent une excellente documentation sur ces questions.
- 3 *The Five Gospels : The Search for the Authentic Words of Jesus*.
- 4 <http://uccpchurch.com/what-we-believe/>.
- 5 Selon Amy Jill Levine. *Who did he say he was? Jesus in Text. and Context*. Disponible sur <https://youtu.be/wbE87SHRQ3A>.
- 6 J'ai soutenu ailleurs que cet (ou cette) esclave était l'amant ou la maîtresse du centurion.
- 7 Extraits de la Déclaration de Manille, juillet 2006, Alliance réformée mondiale.



Théologie

UThixo O Phililayo: Dieu vivant

Vuyani Vellem

Résumé

Fidèle à notre héritage réformé, cette réflexion suppose que Dieu ne peut être compris que si, de notre côté, en tant qu'êtres humains, nous nous comprenons nous-mêmes. Élaborés pour l'essentiel dans le cadre philosophique et éthique de l'*Ubuntu*—*motho ke motho ka batho babang*—nos propos, sans vouloir suggérer que la vie africaine noire est le critère du christianisme, propose un témoignage du Dieu vivant au moyen de la grille du vécu africain noir. Le christianisme occidental a castré les Africains noirs de leur histoire et de leur identité, en soumettant irrémédiablement et totalement la vie africaine à la formule et au mythe de la « structure du pouvoir blanc ». Les luttes de survie pour la restauration de l'*Ubuntu*, les réalisations des opprimés s'accrochant obstinément à savoir qui ils sont, font éclater l'enveloppe de la tyrannie et révèlent que le Dieu vivant n'est pas un nom, mais un « verbe ».

Introduction

La première partie de notre réflexion nous emmènera à la recherche de celles et ceux qui sont loin de notre vue et sans qui notre rencontre avec le Dieu vivant pourrait être assez opaque. Puis nous ferons brièvement allusion aux combats des dieux pour conclure avec la défaite des dieux de l'empire dans l'art de la survie pour la restauration de l'*Ubuntu*.

Hors de vue, loin de la vue

Les corps misérables, les corps brisés, les corps atroces, corps noirs décharnés, êtres humains hors de la vue, qu'on nous cachait à l'époque de l'empire, ce sont eux qui importent le plus lorsque nous cherchons à rencontrer le Dieu vivant. Que Dieu se révèle dans l'histoire de la lutte pour la libération, voilà l'un des enseignements les plus salvateurs auquel il nous faut tenir dès que nous prenons part où que ce soit à une conversation consacrée à des propos sur Dieu. Sans vouloir nier des siècles de discours ecclésiastique sur la justice sociale, le mystère de Dieu sur l'option préférentielle en faveur des pauvres « a balayé depuis quelque temps certains secteurs du christianisme » (Tefsai 1996 : 126) et représente vraiment « un progrès important dans l'histoire de l'Église » (Tefsai 1996 :127).

Le mystère d'une pratique de la foi parmi les misérables dans le processus social et historique de libération reste l'antithèse d'une conception dominante de « l'ordre de la création »¹ vécu comme consistant à mettre les pauvres hors de la vue des riches, avec « leurs habits

répugnants et leurs corps sales » (Tefsai 1996 :127), loin du culte à Dieu et de sa gloire. En Afrique du Sud, cette façon de garder les misérables hors de vue a abouti à l'une des pires formes de fascisme religieux qui justifiait virtuellement sur le plan racial l'exclusion totale des Africains noirs de la totalité de la vie. Ce rejet dédaigneux de la vie noire remonte à la décision du synode réformé néerlandais de 1857 de séparer Noirs et Blancs pour les cultes en raison de « considérations pratiques » (Cf. De Gruchy et De Gruchy 2004 : 7-9). L'histoire de l'Afrique du Sud est virtuellement incompréhensible sans cette foi qui conteste des formes de pouvoir impériales et tyranniques pratiquement proches du meurtre ainsi que cela apparaît dans le contexte de l'empire.

Par exemple, l'Union d'Afrique du Sud, en 1910, symbolisant l'unité des fermiers afrikaners et des commerçants britanniques, est un texte fondamental sur ce qui unit l'or, les expropriations des terres, l'exclusion culturelle et religieuse de la majorité sud-africaine – exclusion raciale justifiée par la religion. Ainsi que l'écrit avec justesse Musa Dube, « les missionnaires en tant que lecteurs de Bible et leurs actes historiques en tant que représentations faisant écho à leurs textes et à leurs institutions » (2000 :15) ont participé au culte de l'or, à l'expropriation des terres, au massacre de la culture et à l'épistémicide du peuple africain noir. La rencontre entre les contextes occidental et noir africain est un récit de rencontre entre dieux. L'interprétation de la religion par Mudimbe en tant que représentation l'explique bien : « Acceptons toute religion, avec ses rituels et son côté théâtral en tant que phénomène de perception » (1997: 2), « en réalité ce sont des représentations se rapportant à un 'quelque chose' d'extérieur : une pratique quotidienne transcendante incroyable et sa rationalité manifeste, une parole signifiant à la fois révélation et salut » (1997:5).² Cette représentation historique de la religion, si nous suivons l'avertissement d'Eagleton « ...que la théologie ne saurait être limitée à une sphère religieuse étroitement définie » (1996:10), est curieuse. Les idoles les plus dangereuses sont celles qui se cachent dans ce qui semble « sans religion », hors des perceptions religieuses et théologiques.

Nous avons pris conscience des théologies enseignant que l'Église ne doit pas s'amuser avec la politique, avec des théologies utopiques, et pourtant, paradoxalement, les manifestations séculières et les institutions restent liées au religieux, sinon réellement religieuses elles-mêmes. À l'inverse de cette conception dominante de

« l'ordre de la création » qui sépare ce qui est séculier de ce qui est religieux, et maintenant « l'ordre de la création par l'empire » qui relie la totalité de la création à la destruction de la vie, le mystère de l'option pour les pauvres inspire notre recherche pour savoir « où Dieu est à l'œuvre » (Boesak: 19-25). En réfléchissant sur le thème *UThixo O Philayo*, Dieu vivant³, la pensée de trois êtres humains piégés dans le ventre de la terre, quelque part à Barberton, cité minière de la province de Mpumalanga en Afrique du Sud, refuse de s'effacer de notre esprit. Près d'un mois depuis que Pretty Nkambule, Yvonne Mnisi et Solomon Nyerende ont été piégés sous terre, la réalité des conditions tragiques de la vie des Noirs dans l'Afrique du Sud d'après 1994 reste choquante. Il a fallu suspendre la mission de secours à cause d'un tremblement de terre, d'une panne des foreuses et de chutes de pierre, pour ne mentionner que quelques problèmes.

Ces êtres humains perdus de vue alors qu'ils étaient au travail, font par expérience partie de ces millions d'autres qui se noient en Méditerranée en venant d'Afrique, à la recherche d'une vie meilleure qu'ils situent apparemment de « l'autre » côté. Ce sont les mêmes que ces millions qui ont dû fuir la Syrie pour chercher refuge en Europe, ou ceux qui meurent en Irak, les paysans sans terre de Bolivie, du Guatemala, les peuples autochtones, les Dalits et les Palestiniens, étranglés par une occupation sauvage—des vies vraiment importantes, alors qu'elles sont loin de notre vue et de notre imagination. Et, à propos, la violence envers les femmes : de récentes révélations dans le cadre des Nations Unies à propos des forces de maintien de la paix qui souillent le corps de femmes sans défense, voire de millions d'enfants éparpillés loin de leurs familles et de leurs foyers, tous évoquent pour nous ces êtres humains perdus de vue, loin de notre vision de la vie, aux mains des dieux de l'empire. Ce que le monde séculier appelle lutte pour la survie, Cone, d'accord avec Eagleton ci-dessus, dit que c'est ce que la théologie désigne comme grâce de Dieu (1975: 2), et notre tâche consiste à démasquer les « dieux » cachés de l'empire. Cone déclare :

Dans les milieux « séculiers » de la communauté noire, cette vision de la vie est souvent appelée « art de survivre », mais, dans l'Église noire, nous appelons cela la « grâce de Dieu ». Survie, parce que c'est une façon de rester physiquement vivant dans une situation d'oppression sans perdre sa dignité. Grâce parce que nous savons qu'il s'agit d'un cadeau immérité de la part de celui qui est l'auteur « de tout don parfait ». (1975:2).

J'ai grandi dans une cité minière où les immigrés survivants, séparés de leur famille, constituaient une grande partie de la paroisse qui a contribué à former ma foi à la recherche du Dieu vivant. Dans les actes accomplis de manière théâtrale et performative au cours du rendez-vous de survie – lorsque l'*Ubuntu* semblait très

éloigné de leur existence — des mineurs avaient l'air de danser leur Dieu, de danser leur vie au rendez-vous de Dieu avec la vie et toute la création.

Si, en gros, l'*Ubuntu* parle de l'intégration et de la convivialité de la vie, être vivant, chez les Africains noirs, signifie vivre *coram Deo*— la danse et les rythmes de la vie en présence de Dieu (Cf. Buthelezi 1987: 96). Le souvenir de ces sons mélodieux d'hommes chantant et dansant est à la fois merveilleux et effrayant, car les images des guerres tribales s'accompagnaient également de chants et de danses, et elles refusent de quitter ma mémoire. Comme le dit Leonardo Boff :

Le souvenir du fondateur de la communauté chrétienne est dangereux et subversif. Il comporte un aspect de libération de sorte que son message va inévitablement donner la priorité aux pauvres et aux marginalisés (1989: 4)

Des hommes et des femmes perdus de vue, enlisés quelque part profondément sous la terre, hors de vue derrière le canon du fusil, profondément enlisés en dessous, sous plusieurs couches de terrain, loin de notre vue ! Le Dieu de Cone, Dieu des opprimés doit vraiment être Dieu l'opprimé. Allan Boesak approuve : « Être disciple, dit Bonhoeffer, c'est être au côté de Dieu lorsque Dieu pleure – c'est-à-dire se laisser entraîner sur la voie du Christ » (2015:23).

La lutte des « dieux » : « Israël ne sait pas ce que le bœuf sait... »

Lorsque survient la castration de la création, de l'*Ubuntu* et de la vie, alors que nous ignorons quand la prière des gens clairvoyants et la vision des gens brisés maintient la foi « comme la terre maintient la semence jusqu'à ce qu'elle germe » (Boff 1987:97), l'âne, lui, saura :

Vision d'Ésaïe, fils d'Amoç, qu'il vit au sujet de Juda et de Jérusalem aux jours d'Ozias, de Yotam, d'Akhaz et d'Ézékias, rois de Juda. Écoutez, cieus ! Terre, prête l'oreille ! C'est le Seigneur qui parle : J'ai fait grandir des fils, je les ai élevés, eux, ils se sont élevés contre moi. Un bœuf connaît son propriétaire et un âne la mangeoire chez son maître : Israël ne connaît pas, mon peuple ne comprend pas. (Ésaïe 1,1-3 ; TOB)

Israël ne sait pas ce qu'un bœuf sait, ni même ce que sait un âne. Israël ne comprend pas. À propos des dieux, John De Gruchy dit :

Le mot « dieu » est un symbole pour désigner ce que nous adorons, ce qui est important, en fin de compte, dans nos vies. Ce qui sépare les gens les uns des autres à cet égard, ce n'est pas que certains croient en un « dieu » et d'autres non. Ce qui les sépare c'est leur conception de qui

est leur « dieu », de la façon dont leur « dieu » est en relation avec eux, des valeurs morales qui découlent de leur « dieu » et de ce que tout cela signifie pour leur vie quotidienne en tant qu'individus et comme sociétés (1991:94).

Certains des ouvrages écrits par des Sud-Africains qu'on pourrait qualifier de théologiens réformés intéressent notre débat, ne serait-ce qu'en jetant un coup d'œil à leurs titres⁴. D'abord Boesak, avec *Black and Reformed* (1984), suggère un certain nombre de choses, dont la question centrale de l'identité noire et de son rapport à notre héritage réformé. En abordant cette tradition, on ne peut ignorer la lutte du peuple noir en faveur de son identité ni ce que la tradition elle-même a fait à l'identité noire. Presque à l'inverse de ce premier texte, John de Gruchy's dans son *Liberating Reformed Theology* (1991), avance ostensiblement que l'identité de la foi réformée constitue la question centrale à démêler ou à libérer des distorsions épistémiques visibles dans les récits historiques des conflits entre Noirs et Blancs. Khabela, avec son *Tiyo Soga : The Struggle of the Gods : A Study in Christianity and the African Culture* (1996), présente un point de vue homogène du premier pasteur noir ordonné d'Afrique du Sud, Tiyo Soga, au milieu des dilemmes et des contradictions consécutifs au fait que la foi réformée a été entraînée dans les guerres et la défaite du peuple noir victime de la brutalité des colonialistes britanniques. Au centre, la question de l'identité, en vérité, les luttes culturelles du peuple noir contre le colonialisme, la conquête, la christianisation, vues comme une lutte des « dieux ». À partir de ces ouvrages et de beaucoup d'autres, *inter alia*, un simple thème qui ressort avec vigueur c'est que le texte sur Dieu et les « dieux » n'est pas seulement écrit sur du papier, mais aussi sur les corps, les esprits et les âmes de ces personnes. Il y a là une représentation de la religion de la foi réformée et de celle des luttes des peuples noirs d'Afrique pour survivre.

Briser la carapace des « dieux » de l'empire

La castration des « dieux » est dans la phrase célèbre de Terry Eagleton : « Dieu est plus un verbe qu'un nom » (2009: 87). Et en effet, toute la vie des Africains noirs — *Ubuntu* — est un « verbe », et connaître ces verbes c'est connaître le Dieu vivant ainsi que la castration des « dieux » par Dieu. À propos de ces « verbes » de la vie noire, voici ce que dit Steve Biko :

La conscience noire consiste donc à prendre connaissance du caractère délibéré du plan de Dieu lorsqu'il a créé les Noirs noirs. Elle veut donner à la communauté des Noirs une fierté nouvelle vis-à-vis d'eux-mêmes, de leurs efforts, de leurs systèmes de valeurs, de leur culture, de leur religion et de leur conception de la vie (2004:53).

Les corps en pleurs, les corps brisés des Africains noirs ont entendu la voix qui leur disait : « Ne pleurez pas, votre triomphe est assuré par vos « verbes » noirs de fierté et d'efforts qui vont faire craquer et castrer le pouvoir des dieux parmi vous ! »

« Et je vis, dans la main droite de celui qui siège sur le trône, un livre écrit au-dedans et au-dehors, scellé de sept sceaux. Et je vis un ange puissant qui proclamait d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? Mais nul, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, n'avait pouvoir d'ouvrir le livre ni d'y jeter les yeux. Je me désolais de ce que nul ne fût trouvé digne d'ouvrir le livre ni d'y jeter les yeux. Mais l'un des anciens me dit : Ne pleure pas ! Voici, il a remporté la victoire, le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David : il ouvrira le livre avec ses sept sceaux » (Apocalypse 5,1-5 ; TOB).

Le rythme, les paroles et la liturgie de rue de la masse des étudiants pendant l'état d'urgence, des hommes et des femmes âgés, des détentions sans jugement, des morts nombreuses et non révélées à cause des commandos, et presque chaque week-end les townships pleins des échos de ce chant subversif, tout cela est devenu « verbes » du Dieu vivant :

Thula! Thula! Sizwe
UYehova wakho uzokungqobela!
Inkululeko, Zizoyithola

Doucement, doucement, peuple
(Ton Dieu) Jéhovah gagnera pour toi
Nous obtiendrons la libération !

Deo Gloria n'est pas un nom, c'est un verbe !

Pensées sans conclure

Lorsque l'*Ubuntu* paraît castré, disparu de la vue, enfoui profondément sous des couches de dégradation humaine, quand les dieux placent Dieu hors de vue, des « verbes » de libération révèlent le Dieu vivant.

Bibliographie

- Biko, S 2004. *I write what I like*. 2004. Johannesburg: Picador Africa.
- Boesak, A. 1977. *Farewell to Innocence. A Social-Ethical Study of Black Theology and Black Power*. Johannesburg: Raven.
- Boesak, A. 1984. *Black and Reformed*. Johannesburg: Skotaville.
- Boff, L. 1989. *Faith on the Edge*. San Francisco, New York: Harper and Row.
- Buthelezi, M. 1987. "Salvation as Wholeness" in Parrat, J. A Reader in African Christian Theology. London: SPCK.
- Cone, J.H. 1975. *God of the Oppressed*. New York: Seabury

- De Gruchy, J. 1991. *Liberating Reformed Theology*. Grand Rapids, Michigan: Wm. B. Eerdmans.
- De Gruchy, J.W. & De Gruchy, S. 2004. *The Church Struggle in South Africa*. London: SCM Press.
- Khabela, M.G. 1996. *Tiyo Soga. The Struggle of the Gods. A Study in Christianity and the African Culture*. Alice: Lovedale.
- Tefsai, Y . 1996. *Liberation and Orthodoxy: The Promise and Failures of Interconfessional Dialogue*. Maryknoll, New York: Orbis.

Notes

- 1 J'utilise délibérément cette expression bien connue du monde réformé pour signifier ce que cette tradition impliquait dans son ensemble dans le vécu des Noirs, notamment en Afrique du Sud.
- 2 Pour mieux élucider ma pensée sur ces questions voir : Vellem, VS 'Spirituality of liberation: A conversation with African religiosity', HTS Teologiese Studies/Theological Studies 70(1), Art. #2752, xx pages.
- 3 Ceci est une traduction isiXhosa de « Dieu vivant », c'est important.
- 4 Il n'est toutefois pas possible, en raison du manque de place, de fournir un inventaire complet de ces textes. La présentation descriptive que nous en faisons ici est fidèle à leur argumentation centrale, pour laquelle il faudrait un autre article.

« Renouvelle et transforme » la théologie réformée

Lilly Phiri

Introduction

« Église réformée, à réformer sans cesse » (*Ecclesia reformata, semper reformanda*) : il ne s'agit pas seulement d'un slogan, c'est une partie de notre identité qui nous a appelés à soutenir la fidélité à l'évangile de la vie en plénitude par le renouvellement permanent de l'Église, par une lecture ininterrompue des signes des temps ».
(Comité exécutif de la CMER 2015, compte-rendu)

Au moment où l'Église universelle s'apprête à commémorer le cinquième centenaire de la Réforme protestante, il est de notre responsabilité, à nous chrétiens individuels, Églises et institutions de la tradition réformée, non seulement de procéder à l'introspection de l'itinéraire théologique que nous avons suivi jusqu'ici, mais aussi d'anticiper et d'oser imaginer de nouvelles trajectoires théologiques permettant de maintenir en vie les feux de la Réforme. L'époque nous incite à rester pertinents sur le plan théologique et à formuler dans ce domaine de nouvelles orientations dans le cadre du processus « renouvelle et transforme ». En faisant le point sur l'itinéraire parcouru et sur l'objectif théologique que nous espérons atteindre, soyons assez courageux pour adopter une démarche de type « renouveler et transformer » dans nos engagements théologiques. D'un côté, il est bien que ce moment nous encourage à nous tenir aux fondamentaux et aux éléments « non négociables » de la théologie réformée, de façon à garder notre identité. De l'autre, il est temps d'adopter un paradigme de type « renouveler et transformer » pour faire une théologie, qui nous aide à sortir de nos zones de confort en quête d'une « foi à la recherche de l'intelligence » remise à l'ordre du jour. « Renouveler », c'est recréer, réparer, restaurer ou rajeunir, ce qui implique de redonner une vie nouvelle à quelque chose, alors que « transformer » désigne une métamorphose dans la forme, la nature, le caractère. « Renouvelle et transforme » sont donc deux engagements simultanés alors qu'avec l'aide de Dieu nous redonnons vie à la théologie réformée tandis qu'en même temps, nous modifions l'aspect de notre théologie.

Résumé des racines de la théologie réformée

L'interprétation élémentaire de la théologie consiste à dire qu'il s'agit d'une étude sur Dieu et sur les idées religieuses. Il est plus difficile de définir la théologie réformée que de la décrire, aussi Jan Rohls affirme-t-il qu'elle « se dissout en un grand nombre de positions théologiques extrêmement différentes qui font toutes partie de la même famille » (2003:35). C'est de la

théologie caractérisée par des différences théologiques et confessionnelles et qui, en même temps, insiste sur l'œcuménisme entre les Églises relevant de la tradition réformée. La théologie réformée est le fruit des efforts de réformateurs comme Jean Calvin, Jan Hus et Ulrich Zwingli, entre autres. On peut essentiellement en retracer l'apparition chez des théologiens néerlandais, anglais, français, allemands, écossais et suisses. Sur le plan théologique, les réformateurs interpelaient l'Église catholique romaine à propos d'une Bible élitiste qui ne pouvait être lue qu'en latin, et à propos de la notion de purgatoire et de la vente des indulgences. Avec le temps, la théologie réformée s'est également saisie d'autres préoccupations théologiques de l'époque. Ci-après, je vous emmènerai visiter quelques-unes des réalités qui interrogent la théologie réformée d'aujourd'hui.

Faire de la théologie réformée aujourd'hui

Toute théologie digne de ce nom doit répondre aux problèmes de son époque. La théologie réformée d'aujourd'hui se trouve confrontée à un certain nombre de réalités controversées qui réclament son attention et une action théologiquement inspirée. Voici une liste non exhaustive de certains des problèmes concernant la théologie réformée : les changements écologiques et climatiques, les économies qui réduisent l'humanité en esclavage, la pauvreté, les systèmes politiques qui poussent à se servir soi-même, le chômage, la militarisation, le sexe et les sexualités, l'égalité entre les genres, la traite des êtres humains, la discrimination, le racisme, etc. Certains de ces problèmes se situent à l'intérieur ou à l'extérieur de la famille réformée ; les réponses théologiques devront donc être internes et externes. En son sein, la théologie réformée est également confrontée à des problèmes liés à une auto-rédéfinition permanente tout en conservant une identité réformée, en ayant une action missionnaire dans des niveaux de plus en plus importants du pentecôtisme mondial, un caractère œcuménique qui va au-delà des frontières du christianisme, les problèmes de sexe et de sexualité ainsi que d'égalité entre les genres.

La planète continue de connaître des changements climatiques et des déséquilibres écologiques avec des conséquences négatives pour la vie humaine et non humaine. On ne peut donc pas simplement ignorer les discours écologiques théologiques. Avec la Confession d'Accra de 2004 et d'autres textes théologiques, la théologie réformée a répondu aux défis des changements climatiques, en demandant des

relations responsables dans le cadre de l'ordre de la création. Malgré les efforts de la Communion mondiale d'Églises réformées, nous connaissons encore et nous lisons des rapports sur la déforestation, sur la pollution de l'eau, de l'air et de la terre, sur des pratiques agricoles dangereuses, etc. qui menacent l'avenir de la planète. La formule « penser mondialement, agir localement » n'a pas été mise en œuvre pour permettre de traduire la Confession d'Accra dans les Église locales individuelles car beaucoup d'entre elles ignorent même qu'elle existe. La théologie réformée a besoin de « renouveler et transformer » sa stratégie et ses méthodes pour aborder les changements climatiques dans une approche pragmatique en insistant délibérément sur la responsabilité humaine envers l'ordre de la création au niveau des Églises locales individuelles.

En outre, les questions de changements climatiques sont étroitement liées à l'économie, à la politique, à la pauvreté et au chômage. Actuellement, le capitalisme pousse à la création de richesse au détriment du bien-être de l'humanité et de l'ordre de la création, comme par exemple avec ces ateliers honteux dans lesquels enfants et adultes travaillent dans des conditions inhumaines. Le capitalisme favorise aussi la militarisation pour la protection de territoires et l'acquisition de ressources naturelles. Les économies profitent habituellement de l'aide de politiques et de systèmes qui n'avantagent que peu de gens au détriment du plus grand nombre. Les ressources d'économies en difficulté sont exploitées pour alimenter les styles de vie des bénéficiaires du capitalisme, ce qui appauvrit les légitimes propriétaires de ces ressources. Les économies pauvres sont soumises en outre à une nouvelle forme de colonialisme, une colonisation économique par le truchement de sociétés transnationales à l'œuvre dans ces pays en utilisant de la main d'œuvre à bon marché ce qui participe de façon importante à la diminution des ressources. Dans ce contexte préoccupant caractérisé par la survie du plus apte, ce genre d'injustices interpelle la théologie réformée au niveau mondial, national et local quant à la nécessité d'être prophétique en abordant la question de ces injustices systémiques. Dans une telle époque, la théologie réformée, les Églises locales et les chrétiens individuels peuvent-ils se permettre de ne pas dire la vérité au pouvoir ?

Inégalité entre les genres, le problème des castes et le racisme représentent quelques-unes des nombreuses formes évidentes de discrimination dans la société contemporaine. En 2012, j'ai eu une conversation intéressante avec une amie chargée de conférences dans un séminaire et à qui son Église avait demandé de préparer des étudiants en théologie pour le ministère ; mais elle, elle était considérée comme faisant partie du « genre qui ne convient pas » pour l'ordination. Cette situation n'est pas exceptionnelle, de nombreuses femmes, dans l'Église et en dehors, continuent de faire

face à des discriminations de toutes sortes en raison de leur genre. Dans certains cas, la reconnaissance des femmes a l'air d'avoir lieu pour la forme et non à cause de leurs mérites. La théologie réformée a tenté d'aborder la question de l'inégalité entre les genres au niveau mondial, mais il incombe aux Églises individuelles et aux chrétiens de la tradition réformée d'en faire une réalité pratique. Après tout, « il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave, ni libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous vous êtes un en Jésus Christ » (Galates 3,28). Si l'on veut « renouveler et transformer » la théologie réformée, il faudra restaurer la dignité humaine sans tenir compte du genre. Toute forme d'injustice devrait nous mettre assez mal à l'aise pour nous pousser à la combattre. Quelles sont les théologies et les herméneutiques qui, dans nos Églises, empêchent l'égalité entre les genres, comment faire pour revoir tout cela, les « renouveler et les transformer » pour favoriser l'épanouissement humain ?

J'ai décidé de consacrer davantage de place à la discussion de questions relatives au sexe, à la sexualité et au corps humain, car il est temps que la théologie réformée parle de sexe non par défaut mais à dessein. Bien que le sexe et la sexualité fassent intégralement partie de notre être puisqu'ils incarnent ce qui constitue notre humanité, ils restent des sujets controversés et sensibles. Tandis que j'écrivais ce texte, ce qui m'a rappelé l'importance du sujet sexe, sexualité et corps humain est le fait qu'un jeune homme plein de vie avec qui j'avais été en contact à quelques occasions a tenté de se suicider parce que son orientation sexuelle et son identité de genre étaient considérées comme n'allant pas dans le bon sens religieux et culturel. Les questions de sexe, de sexualité et de corps humain touchent à la vie et à la mort, mais aucune vie ne doit être perdue à cause de la sexualité. Le corps humain, indépendamment de sa forme, de son orientation ou de son identité doit être célébré simplement parce qu'il a été créé par Dieu et qu'il n'est pas synonyme de péché. Calvin, le leader de la Réforme, en se fondant sur la création et la chute de l'être humain et sur les écrits de Paul¹, affirme que le péché originel est le produit de la désobéissance à la parole de Dieu en raison de la vaine tentative humaine d'être comme Dieu. C'est pourquoi « lorsque la Parole de Dieu est méprisée toute révérence envers Lui [sic] a disparu. Sa majesté ne peut plus être dûment honorée parmi nous ni son adoration maintenue correctement, à moins que nous ne nous suspendions en quelque sorte à ses lèvres » (Calvin 2002:154). Ce qui constitue le péché, par conséquent, c'est la désobéissance à la Parole de Dieu et le fait que l'être humain veuille prendre la place de Dieu au lieu de laisser Dieu à la place suprême et de l'adorer. Calvin présente ses arguments en relation avec la bonté de la création, à la différence de la tradition augustinienne qui considère que la sexualité est péché, insistant ainsi sur une éthique de discipline du corps humain. Selon

Calvin, l'histoire de la chute n'accuse pas le désir, mais la tentative humaine d'être comme Dieu. En s'appuyant sur cette interprétation de la chute de l'humanité, il est possible de proposer que la sexualité et le corps humain ne soient pas des objets marqués par le péché qui doivent être contrôlés et surveillés, mais des sujets de célébration. L'approche non prescriptive de la sexualité et du corps humain permet d'englober notre situation d'êtres humains au lieu d'enfermer la sexualité humaine dans les seules limites de la procréation et d'adhérer ainsi à la normativité hétéro. La théologie réformée actuelle peut-elle imaginer ce que signifierait le fait d'adorer Dieu ensemble avec nos corps et nos sexualités différentes ?

Les questions relatives au sexe et à la sexualité ont été des occasions de division dans l'Église, certains soutenant une normativité hétéro tandis que d'autres étaient davantage prêts à accueillir toutes les sexualités. Des deux côtés, on s'appuie sur la Bible comme source d'autorité. Parmi les textes dont on se sert pour dénoncer des sexualités non normatives, on trouve Genèse 1,27 et Genèse 19, compris dans une perspective essentiellement narrative et rejetant donc toute forme de sexualité non hétéro. Dans notre tentative pour « renouveler et transformer » pourrions-nous admettre que la Bible a plusieurs voix et que, si le récit dominant ne permet pas à tous les êtres humains de vivre, il faut rechercher des récits alternatifs ? Imaginer quels autres récits on pourrait trouver pour Genèse 1,27, qui soient débarrassés d'une insistance sur la complémentarité sexuelle. À quoi pourraient ressembler des récits alternatifs de Genèse 19 ? Quels contre-récits pour le péché ?

Pour une part, le programme de la Réforme a été expérimenté à partir de la recherche d'une « Bible libérée ». La question est alors celle-ci : dans quelle mesure la Bible du 21^{ème} siècle est-elle libérée par rapport à l'herméneutique biblique autour du sexe et de la sexualité ? Osons discuter théologiquement ces questions de sexe et de sexualité sans porter de jugement. Peu importe qu'on nous ait présenté ces questions de façon controversée, elles font partie des défis du 21^{ème} siècle, il faut en parler. Étant donné que la théologie réformée favorise volontiers la pluralité théologique et confessionnelle, saurons-nous être assez transgressifs pour envisager des possibilités de convergence entre sexualités porteuses d'un message de vie au détriment de la diversité des sexualités ?² En encourageant ces convergences, on favorisera les sexualités porteuses d'un message de vie au lieu de se concentrer sur ce qui divise les sexualités. Une convergence des sexualités est susceptible d'influencer notre herméneutique biblique et de conduire à englober tous les êtres humains en raison de leur humanité et non de leur orientation sexuelle. Après tout, « renouveler et transformer », la théologie réformée nous pousse à

opérer en dehors de nos zones de confort et à dire ce qui est « indicible ».

Renouveler et transformer : la solution, pour la théologie réformée

La théologie réformée est sans doute passée par une importante phase de « renouvellement et transformation » avec sa tentative de répondre aux défis de certains moments de l'histoire. Avec des projections sur l'avenir et la lecture des terrains théologiques de notre temps, la famille réformée mondiale ne peut échapper à la réalité, c'est-à-dire au besoin de maintenir l'identité réformée au milieu de la floraison d'un grand nombre d'expressions chrétiennes et de croyances religieuses. George Stroup remarque que :

lorsque des chrétiens de tradition réformée participent à des conversations œcuméniques avec d'autres chrétiens (et avec des représentants d'autres traditions religieuses), il importe qu'ils comprennent leur propre identité théologique – c'est à dire qui ils sont en tant que chrétiens réformés et ce qu'ils apportent aux conversations œcuméniques (2003 : 257).

Dans la mesure où l'identité réformée subit une transformation dès qu'elle entre en contact avec d'autres traditions chrétiennes et religieuses, il est essentiel de maintenir ce que nous sommes, c'est ce qui nous caractérise. En outre, tout en maintenant notre identité, comment, en tant que chrétiens réformés, pouvons-nous avoir une activité œcuménique au-delà des frontières du christianisme ?

Avec la montée de l'extrémisme pentecôtiste mondial qui favorise un matérialisme subjectif comme forme dénaturée de spiritualité, le problème, pour la théologie réformée, consiste à voir comment s'attaquer théologiquement à ces évolutions et également à faire de la mission. « Renouveler et transformer », cela exige que la théologie réformée dépasse les théologies de la prospérité qui poussent à l'accumulation à tout prix des biens matériels en tant que signes de la bénédiction divine, aux dépens d'une saine relation avec Dieu et avec le reste de l'ordre de la création.

En outre, comment traduire théologiquement le genre, le sexe et les sexualités dans des termes porteurs d'un message de vie au 21^{ème} siècle et au-delà ? Comment notre identité réformée, favorable à l'unité dans la diversité aux niveaux confessionnel et traditionnel, va-t-elle faire passer l'unité dans la diversité dans les questions relatives au genre, au sexe, aux sexualités ?

Conclusion

L'approche du cinquième centenaire de la Réforme est une occasion de réfléchir à l'itinéraire théologique de la famille réformée jusqu'ici et à la façon dont elle

voit sa route dans les années qui viennent. Le présent document n'est pas un guide complet, ce n'est pas non plus une camisole de force en prenant connaissance des différences contextuelles qui déterminent le type des théologies dans lesquelles nous nous lançons. J'espère pourtant qu'en en prenant connaissance, il nous poussera, vous et moi, à penser en dehors des sentiers battus, ce qui fera entrer de l'air frais dans nos entreprises théologiques.

Bibliographie

- Calvin, J. 2002. *Institution de la religion chrétienne*.
- Calvin, J. 1980. *Commentaire sur l'épître aux Romains*.
- Rohls, J. 2003. "Reformed Theology – Past and Future." In Alston, W.M. and Welker, M. *Reformed Theology – Identity and Ecumenicity*. Cambridge: William B. Eerdmans Publishing Company.
- Stroup, G.W. 2003. "Reformed Identity in an Ecumenical World." In Alston, W.M. and Welker, M. *Reformed Theology – Identity and Ecumenicity*. Cambridge: William B. Eerdmans Publishing Company.
- Phiri, L. and Settler, F. 2015. "From Sexual Diversities to Convergences of Sexualities: Possibilities within Southern African Protestantism." *Diaconia*, 6, 117-132.
- Communion mondiale d'Églises réformées, Comité exécutif, 2015, compte-rendu.

Notes

- 1 Jean Calvin, Commentaire sur l'épître aux Romains.
- 2 Lilly Phiri et Federico Settler, "From Sexual Diversities to Convergences of Sexualities: Possibilities within Southern African Protestantism," *Diaconia*, vol, 6 (2015): 117-132.

« Dieu vivant, renouvelle et transforme NOUS »

Anna Case-Winters

Introduction

Lorsque nous prions en disant « Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous », qu'entendons-nous par « nous » ? Ce terme a plusieurs dimensions, plusieurs points de référence. Nous pourrions le comprendre de manière très personnelle, en tant qu'individus nous avons besoin que Dieu agisse dans nos vies pour les renouveler et les transformer. Ou alors, de façon plus communautaire, surtout maintenant lorsque nous prions dans le cadre de ce jubilé de la Réforme. Nous espérons que le Dieu qui a réformé l'Église au XVI^e siècle est encore à l'œuvre pour réformer l'Église aujourd'hui, en la renouvelant et en la transformant. Même lorsque nous prions en pensant à l'Église, nous nous souvenons que Dieu n'agit pas seulement dans l'Église, mais aussi dans le vaste monde, en englobant toute la création. La signification du « nous » concerne un cercle de plus en plus large.

Renouvelle et transforme l'Église : « Appelés à la communion »

Aujourd'hui, l'Église a besoin de transformation et de renouveau. L'action réformatrice de Dieu dans l'Église n'a pas commencé et ne s'est pas achevée avec la Réforme ! Lorsque nous considérons la Réforme depuis le poste d'observation de ce jubilé, nous tenons beaucoup à en revendiquer les idées, à nous repentir de ses erreurs et à poursuivre en nous occupant du *travail inachevé* de la Réforme. Une partie de ce « travail inachevé » consiste à approfondir la communion, notamment avec ceux et celles dont nous nous sommes éloignés. Lors de nos célébrations de la Réforme, il doit être clair que nous ne fêtons pas la division de l'Église. C'est le moment de braquer le projecteur sur nos efforts de bonne foi en faveur d'une unité plus visible, entre Églises de la Réforme comme avec l'Église catholique romaine. Notre interprétation jette un regard fascinant sur la façon dont nous pouvons, ensemble, rendre plus visible l'unité qui, par la grâce de Dieu, nous est déjà donnée en Jésus Christ.

C'est un instant *kairos* pour l'Église. Ce pourrait être un temps non seulement de célébration et de commémoration, mais aussi d'une réorientation bien nécessaire — une *metanoia* (un retournement). On pourrait se tourner vers ceux dont nous nous sommes éloignés, non seulement à la suite de cette division de la Réforme, mais aussi à cause des nombreuses divisions qui ont eu lieu depuis, entre Églises de la Réforme. Certains disent que la Réforme a créé un précédent de division face à la différence. Nous avons « développé l'habitude de se fragmenter » - et les fragments eux-mêmes se fragmentent

! Trop souvent, nous nous sommes contentés de vivre séparés les uns des autres, satisfaits de notre séparation. On peut penser que la Réforme était nécessaire, mais les divisions qui ont suivi ont été une tragédie.

Luther (et Calvin) pensaient que la division dans l'Église était un scandale. Ils ne souhaitaient pas non plus fonder une « nouvelle Église ». Même après son excommunication en 1521, Martin Luther a toujours lutté pour le dialogue. Il était absolument convaincu que Rome finirait par voir la nécessité des réformes et il caressait l'espoir que le pape convoquerait un concile universel. Jean Calvin partageait le profond regret de Luther sur la division de l'Église. Il a fait part de sa grande préoccupation dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer, dans laquelle il déclarait que la division de l'Église était « à mettre au rang des principaux maux de notre époque... C'est ainsi que, les membres de l'Église étant sectionnés, le corps gît en sang ».¹ La description par Calvin du corps « démembré » de l'Église est une image forte et fascinante. Ses réflexions sur le repas du Seigneur insistent sur le fait que nous ne pouvons pas séparer la communion avec le Christ de la communion des uns avec les autres.

Nous sommes appelés à la communion. Dieu peut-il nous renouveler et nous transformer par cet appel ? Est-il possible que nous soyons *renouvelés* par de nouveaux modèles de réconciliation favorisant une unité plus visible ? Pouvons-nous être transformés pour devenir de nouvelles formes de vivre ensemble, dans le genre de ce que le cardinal Walter Kasper a appelé « une communion de communions » ?

Nous pouvons reprendre espoir en voyant les exemples d'avancées réalisées juste avant la dernière Assemblée générale. Des efforts qui se sont poursuivis entre Églises de la Réforme ont abouti à un document intitulé « *Communion : On Being the Church* » (communion : être l'Église) qui présente les fondements et les expressions de notre communion. Le dialogue international entre Réformés et Catholiques a produit une nouvelle déclaration commune sur « Justification et sacramentalité : la communauté chrétienne agent de justice ». Le nouveau modèle de « consensus différencié » ouvre la voie permettant d'affirmer ce que nous pouvons dire ensemble, tout en faisant que les différences qui subsistent soient formulées plutôt que masquées. Cela témoigne du fait que les différences ne doivent pas nécessairement diviser, mais qu'elles peuvent être des occasions de poursuivre la conversation. On peut

progresser en direction de la réconciliation. Dieu est à l'œuvre, il renouvelle et transforme l'Église, il nous conduit vers la vraie communion.

Nous sommes plus réceptifs vis-à-vis de ce travail lorsque nous nous tournons vers le Christ, en lui, nous voyons que nous sommes « transformés par le renouvellement de (notre) intelligence » (Romains 12,2). L'un des ingrédients de tout ceci consiste sans doute dans le fait d'avoir entre nous « le même esprit que celui qui était en Jésus Christ » (Philippiens 2 ; étant enfin dans notre bon sens !). Lorsque « jour après jour, de plus en plus », nous devenons conformes à son image, inévitablement nous nous rapprochons les uns des autres dans une communion plus profonde. En même temps, nous sommes appelés à l'extérieur, en mission, dans un ministère tourné vers le monde, par-delà l'Église.

Renouvelle et transforme la communauté humaine : « Attachés à la justice »

Ici, le « nous » commence à s'élargir, car l'intention de Dieu ne se limite pas au renouvellement et à la transformation de l'Église. Son projet est beaucoup plus vaste. Le « nous » se met alors à inclure tout. Dans un monde qui opère si facilement des divisions entre « nous » et « eux », amis et ennemis, gens du dedans et gens du dehors, voici la révélation du fait qu'il n'y a plus de « eux » - tous ensemble, nous sommes « nous » - tous ensemble, nous sommes une seule communauté humaine. Dans l'Écriture, nous apprenons que « Dieu a tant aimé le monde » (notre Dieu est un Dieu d'ici-bas, de ce monde). Le monde entier est inclus dans l'œuvre de Dieu, qui est renouveau et transformation.

Dans l'oraison dominicale, nous demandons que la volonté de Dieu soit faite sur la terre. Cette prière est sur les lèvres de chaque chrétien – toutes tendances théologiques confondues, malgré les divisions de confessions, ou les désaccords des discussions en cours. On a prié avec ces mots depuis deux mille ans, cette prière est dite chaque dimanche dans la plupart des églises. Mais que disons-nous en réalité lorsque nous prononçons ces paroles ? Quel style de vie s'impose à ceux et celles qui prient ainsi ? Par exemple, nous avons l'habitude de privatiser les demandes de cette prière. Mais elle ne comporte aucun *pronom à la première personne du singulier*. Il ne s'agit pas de « je » et de ce qui est « à moi ». C'est toujours « nous » et « notre ». En utilisant « nous » et « notre » pour englober le vaste cercle du monde, nous rencontrerons inévitablement des implications mondiales. Demander « notre » pain quotidien nous impose d'aborder le problème de la faim dans le monde. Demander qu'on « nous pardonne nos offenses (nos dettes) comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés (à nos débiteurs) » nous renvoie à la crise mondiale de la dette. Ainsi va cette prière, une demande après l'autre.

Prier le Notre Père est une activité subversive. Lorsque nous demandons « que ton règne vienne », ce royaume n'est pas un lieu, mais une nouvelle réalité, c'est-à-dire le règne de Dieu parmi nous. Donc, nous prions en réalité pour le renversement de l'ordre actuel. Nous accordons nos cœurs et nos vies sur une nouvelle réalité. Nous ne pouvons pas prier pour la venue du règne de Dieu tout en le contredisant, voire en y résistant en même temps. Nous ne pouvons pas prier sans travailler à une autre sorte de monde – où la justice l'emportera. Les chrétiens



disent ces mots par cœur – que serait-ce si cette prière venait du fond du cœur, si on se mettait à vivre comme on prie ? Cela implique un engagement envers la justice.

- Où se trouvent aujourd’hui les lieux d’injustice et de souffrance dans le monde ? Nous sommes en contradiction avec nous-mêmes si nous prions « que ta volonté soit faite » tout en nous permettant de « passer à bonne distance ». Parce que nous prions avec ces paroles, nous ne pouvons refuser de voir ce qu’il se passe dans le monde autour de nous, ni manquer d’interpréter les « signes des temps », ni fermer nos oreilles aux « cris d’en bas ». Ces idées font partie de la Confession d’Accra et de son appel à la justice économique et écologique. L’empressement des représentants réformés réunis à Accra à adopter cet appel radical à la justice a été stimulé par le fait d’avoir visité les « forts des esclaves » à Elmina (on trouvera un compte-rendu personnel de cette expérience bouleversante en annexe)².
- Où sommes-nous appelés à un ministère prophétique ? Notre attachement à la justice peut nous appeler à porter un témoignage qui mette en cause des systèmes et des structures injustes. Nous avons la vocation de dire la vérité au pouvoir et de lancer un appel retentissant au changement (à la repentance). Si nous lisons le livre de Jonas dans une perspective libérationniste³ cette histoire se trouve assez substantiellement recadrée. Beaucoup d’entre nous ont appris à la lire comme un appel à aller évangéliser les non croyants. En fait, on ferait mieux d’y voir une invitation à dire la vérité au pouvoir. Ninive est la capitale du puissant empire assyrien, les Ninivites habitent la vile qui est le siège du pouvoir. Jonas et les Israélites, avec d’autres peuples, habitent aux marges. Ils sont destinés à tomber aux mains des armées assyriennes d’ici une génération à partir du moment où l’histoire commence. Le livre de Jonas est donc l’histoire d’un « empire mauvais, oppresseur qui s’est acquis richesse, puissance et privilèges aux dépens des communautés marginalisées, tout autour »⁴. Prophète rebelle et peu enthousiaste, vivant aux marges, Jonas est chargé d’apporter un message de repentance. Il est en colère lorsque Dieu fait preuve de miséricorde. On peut presque l’entendre crier « il n’y a pas de justice, pas de paix ! » Il y a là des parallèles sociopolitiques manifestes avec l’« empire » comme cela est évident aujourd’hui avec les puissances mondiales. Comment, avec Jonas, appeler à la repentance ?
- Y a-t-il des lieux où nous avons *nous-mêmes* à entendre l’appel à la repentance ? Certains d’entre nous habitent dans des centres de pouvoir de notre contexte contemporain auxquels un témoignage prophétique est adressé au-

jourd’hui. Sommes-nous capables d’entendre et de répondre ? Notre oreille est-elle assourdie par les avantages que nous recevons nous-mêmes de systèmes oppressifs ? Dans quoi sommes-nous impliqués ? Accordons-nous du crédit, apportons-nous notre soutien à un système qui ne fonctionne plus – ou qui ne marche que pour les privilégiés et les puissants ? Dans quelle mesure sommes-nous récupérés par l’empire ? Il n’y a pas de neutralité. Être neutre, c’est soutenir le système oppressif.

- Croyons-nous que notre Dieu est un Dieu qui répond aux prières ? Dans le récit de l’Exode, nous apprenons que Dieu a vu la misère du peuple, qu’il a entendu leurs cris et qu’il est venu les délivrer (Exode 3,7-8). Si notre Dieu voit, entend et vient délivrer, alors nous, qui l’adorons, le servons et le prions, nous devrions aussi voir, entendre et aller délivrer.
- Que signifie suivre celui qui nous a enseigné à prier l’oraison dominicale ? Le ministère de Jésus lui-même a mis au centre ceux et celles qui étaient aux marges (les petits, les derniers, les perdus). Les personnes les plus vulnérables semblent avoir été au cœur du ministère et du message de Jésus. Si c’est là le schéma de notre ministère, que signifie cette orientation pour nous ? Jon Sobrino suggère que c’est justement parmi les pauvres que l’on trouve le Christ. Tel est le cas, même si « nous avons appris que les pauvres de ce monde n’ont pratiquement aucune importance pour personne »⁵. Lors de chaque crise, ce sont eux qui souffrent le plus. « Les mêmes choses arrivent aux mêmes gens, tout le temps »⁶. Sobrino dit qu’ils sont le « peuple crucifié », les pauvres, les opprimés, les marginalisés. Leur souffrance porte une demande urgente, il faut qu’on les « descende de la croix »⁷.

Renouvelle et transforme toute la création : « Appelés à la communion, attachés à la justice »

Notre vocation à la communion et notre attachement à la justice doivent s’étendre à la totalité de la création – s’élargir à la dimension de l’étroite divine. La notion biblique d’*oikos* nous fournit une métaphore permettant de comprendre notre véritable relation. *Oikos*, signifie la maison ou la maisonnée, ce terme sert de racine à tous nos termes en « éco », écologie, économie. « Écologie » vient de *oikos* + *logos* (la raison). Le mot signale la « logique » de la maisonnée, comment elle est configurée, comment elle fonctionne. « Économie », c’est *oikos* + *nomos* (la loi), on pourrait dire que cela concerne les règlements de la maison. En tant que maisonnée appartenant à Dieu, la logique ou le règlement interne de la création, c’est la règle de l’amour. Le partage, le fait de subvenir aux besoins les uns des autres, de prendre notre part de l’entretien et des soins, voilà l’éthique qu’implique la métaphore de la création

vue comme maisonnée de Dieu. Notons que la création n'est pas une maison simplement destinée aux humains, c'est toute la création, toutes les créatures ensemble qui sont membres de la maisonnée de Dieu. Nous formons une communauté de vie, une communion d'amour. Nous recherchons le bien-être de toute la maisonnée par notre travail pour le bien commun. Notre vie ensemble, dans cette maison, doit se caractériser par la solidarité, une quantité suffisante pour tous, un caractère durable. Le côté génial de la Confession d'Accra vient en partie du fait qu'elle fait la relation entre économie et écologie en nous engageant dans une « alliance pour la justice économique et écologique ».

Quelle est l'ampleur de l'étreinte divine ? Notre perspective trinitaire voit Dieu dans, avec et pour toute la création.

- Le créateur s'investit dans le monde naturel : il l'appelle à l'être, il l'appelle « bon ». Et Dieu condescend à être révélé dans toute la création, « où que nous tournions nos regards ». En outre, l'amour providentiel de Dieu, en tout temps et en tout lieu, s'étend aux moineaux et aux lis des champs, comme à nous (Matthieu 10). Et pour finir, lors de la consommation de toutes choses, ce qui est prévu c'est une « nouvelle création » où Dieu sera « tout en tous » (1 Corinthiens 15,28). Ces grands coups de pinceau nous disent une histoire, celle de Dieu et de son amour pour toute la création, amour qui englobe tout.
- Peut-être cette réalité sera-t-elle encore plus évidente si nous nous souvenons de la façon dont Dieu, en Jésus Christ, est « descendu sur terre » et est entré dans l'existence matérielle en tant que tel. Par l'incarnation, Dieu montre qu'il est un Dieu « terre à terre ». L'auteur de l'épître aux Colossiens, en réfléchissant sur l'incarnation, reconnaît que celui qui s'est incarné est le *logos* divin, par qui toutes choses ont été créées et en qui tout est maintenu – les fondements mêmes de la création (Colossiens 1,15-20). Toute la création est donc un lieu de grâce. L'amour de Dieu, personnel et particulier dans son expression, est cosmique et universel dans son étendue.
- L'Esprit de Dieu, qui plane à la surface de l'abîme à l'aube de la création, est même maintenant celui qui renouvelle la surface du sol (Psaume 104,30). Notre communion dans l'Esprit est certainement une communion avec toutes choses. Nous voyons ici Dieu dans sa création qui renouvelle, qui régénère et qui réconcilie toutes choses dans une communion de communions pleine d'amour et génératrice de vie.

Conclusion

Alors que nous prions « Dieu vivant, renouvelle et transforme nous », qui nous représentons-nous sous le mot « nous » ? Bien entendu, nous prions pour l'Église et

pour que sa communion soit renouvelée. Mais sûrement, nous prions aussi pour l'ensemble du peuple de Dieu dans le monde entier — ce qui fait un cercle de « nous » plus vaste. Nous prions pour que nos communautés humaines soient transformées afin que la justice l'emporte. Le cercle de notre amour continue de grandir et finit par englober toute la « maisonnée » de Dieu — toute la création — qui forme un « nous ». Que l'étreinte divine est immense !

Notes

- 1 Lettre à Cranmer (1552).
- 2 Lors de l'Assemblée générale de 2004 à Accra, au Ghana, nos hôtes nous ont emmenés voir ce qu'ils appellent les « forteresses d'esclaves ». Ces constructions datent de l'époque du commerce du rhum, du sucre et des épices. Sous le fort il y avait une espèce de soute où la cargaison était stockée jusqu'à la venue du navire. Plus tard, les marchands hollandais ont trouvé qu'il était plus profitable de faire le commerce d'êtres humains. Les Africains de cette région étaient chassés, capturés et emprisonnés. On les gardait dans cette soute comme une marchandise. Les grandes portes étaient fermées et cadénassées. Parfois on ne les ouvrait plus jusqu'à l'arrivée du navire négrier, ce qui pouvait aller jusqu'à trois mois. On passait de la nourriture par une espèce de trémie. Des gens tombaient malades, mais les portes ne s'ouvraient pas. Des femmes accouchaient, des gens mouraient, les portes ne s'ouvraient pas. Une horreur inimaginable. Nous étions sidérés de voir cet endroit et d'entendre ce qu'il s'y était passé.

La visite s'est poursuivie et nous avons trouvé, juste au-dessus de la soute, une grande pièce ouverte avec de larges fenêtres, bien aérée, une très jolie salle. Nous avons demandé ce que c'était et on nous a répondu que c'était l'endroit où les Réformés hollandais faisaient leur culte. Nous nous demandions comment ils pouvaient prier au-dessus de ces soutes. Ne faisaient-ils pas la relation entre leur culte ici, au-dessus, et ce qu'il se passait en-dessous ? Notre groupe était scandalisé. Quelqu'un a cité Amos avec cette parole de Dieu : « Je déteste, je méprise vos pèlerinages, je ne puis sentir vos rassemblements... mais que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable » (Amos 5,21-24). Nous étions horrifiés. Notre groupe frémissait d'une juste indignation. Comment ces gens n'entendaient-ils pas les cris d'en bas ?

C'est alors que nous avons eu une sorte de révélation. Quelqu'un a dit : « Je me demande où se trouvent les endroits d'où nous n'entendons pas les cris d'en bas ? » C'est ce moment-là qui a tout changé. Ce fut décisif pour notre travail. Il reste encore beaucoup à faire si nous voulons tirer le meilleur parti des fortes déclarations de la Confession d'Accra et changer la rhétorique en réalité. Dieu veuille nous donner des oreilles pour entendre les cris d'en bas, des cœurs pour aimer et le courage d'agir.

- 3 Pour cette réinterprétation voir Miguel de la Torres, *Liberating Jonah: Forming an Ethics of Reconciliation* (Maryknoll, NY: Orbis, 2015).
- 4 Ibid.
- 5 Jon Sobrino, *Jesus: The Liberator* (Maryknoll, NY: Orbis, 2003).
- 6 Jon Sobrino, *Where is God?* (Maryknoll, NY: 2004).
- 7 Jon Sobrino, *The Principle of Mercy: Taking the Crucified People from the Cross* (Maryknoll, NY: 2004).



Processus de confession

Confesser le Dieu vivant – Vivre une foi vivante

Margit Ernst-Habib

Comment reconnaître le vrai Dieu, le Dieu vivant, dans nos vies aujourd'hui ? Comment reconnaître et démasquer les faux dieux ? Comment nous consacrer *concrètement* à la volonté sainte de Dieu pour la vie de toute la création ? En d'autres termes, comment vivre notre foi chrétienne comme confession du Dieu vivant qui crée et réalise la vie ? Les chrétiens ont toujours eu à se poser ces questions et à trouver leurs propres réponses en fonction de leur contexte. Un petit tour du monde de la foi chrétienne nous montrera peut-être comment nous, chrétiens réformés, confessons le *Dieu de la vie* qui nous est commun et comment nous nous efforçons de vivre cette confession de foi.

Commençons par celle qui, sans aucun doute, a eu le plus d'influence au 21^{ème} siècle (avec la Déclaration théologique de Barmen en 1934) et qui a joué un rôle important dans les Églises réformées de tous les continents, la Confession de Belhar, de 1982/84, par l'Église réformée missionnaire néerlandaise d'Afrique du Sud. Nous verrons (brièvement, bien sûr) comment des chrétiens confessent le Dieu vivant et la mission de l'Église et des fidèles, non seulement dans le contexte de l'apartheid, mais aussi dans une situation assez répandue d'injustice (c'est nous qui soulignons) :

Nous croyons que Dieu s'est révélé lui-même comme celui qui veut amener la justice et la véritable paix sur terre ; que, dans un monde rempli d'injustice et d'hostilité, Dieu est *d'une manière particulière le Dieu de celles et ceux qui sont sans ressources, pauvres, victimes*, et qu'il nous appelle à le suivre sur cette voie.

Pour cette Église d'Afrique du Sud et pour d'autres Églises réformées dans le monde qui, depuis lors, ont adopté cette confession de foi, le Dieu vivant n'est pas seulement celui qui s'est « révélé lui-même » comme Dieu de justice et de paix, mais aussi celui qui a nettement et spécifiquement *pris* le parti de ceux et celles qui ont été victimes d'injustices et d'hostilités de toutes sortes. Les idoles qui sont au service de la mort sont, par conséquent, toutes les puissances et toutes les forces « qui cherchent à légitimer des formes d'injustice » et qui poussent l'Église à éviter de se mettre aux côtés du Dieu vivant « contre l'injustice et avec les victimes ». Pour vivre la foi vivante, l'Église est mise en demeure de suivre « le Messie des opprimés et des exclus » et d'être « l'alliée du Ressuscité », formulation qui rappelle celle du crédo de Kappel, de la Fédération des Églises protestantes de Suisse, en 2008.

Belhar et Kappel ne sont pas isolés dans cette conception du Dieu vivant ; celle-ci dérive en particulier de la tradition biblique des prophètes et des Évangiles, et elle joue un rôle central dans de nombreux textes confessionnels d'Églises de la tradition réformée. Le Dieu vivant est le Dieu de la vie et il protège particulièrement celles et ceux à qui on refuse la plénitude d'une vie dans la paix et dans la justice. Cette notion forme une partie non négligeable de la base de la Confession d'Accra, « Alliance pour la justice économie et écologique ». Ce texte a été adopté en 2004 par la 24^{ème} Assemblée générale de l'Alliance réformée mondiale (devenue depuis Communion mondiale d'Églises réformées). Étant donné les « signes des temps » concernant l'injustice économique et la destruction de l'environnement, ce texte confesse le Dieu vivant comme Dieu de l'alliance de grâce et de justice :

Nous croyons que Dieu a fait une alliance avec toute la création. Dieu a suscité sur terre une communauté fondée sur la perspective de la justice et de la paix. L'alliance est un don de la grâce qui ne saurait être vendu au marché. C'est une économie de grâce pour toute la création et ses habitants. Jésus montre qu'il s'agit d'une alliance sans exclusive dans laquelle les pauvres et les marginaux sont des partenaires préférentiels, et il nous appelle à placer la justice « envers ces plus petits » au centre de la vie de la communauté. Toute la création est bénie et intégrée dans cette alliance.

Poursuivons notre voyage et rendons-nous sur le continent nord-américain où notre regard sera attiré par l'abondance de nouveaux textes de confession provenant d'Églises réformées des 20^{ème} et 21^{ème} siècles, avec le désir de confesser le Dieu vivant de façon nouvelle, contextuelle, avec leurs propres mots. Voici, en 2006/2007, un exemple particulièrement impressionnant, la confession intitulée « Notre foi chante », par l'Église unie du Canada. Dans un style quasi poétique, cette confession de foi cherche à décrire et à louer le Dieu vivant, non pas « pour tous les temps, mais pour *notre* temps » (c'est nous qui soulignons) et chanter un chant de la foi vivante de l'Église qui soit « adapté et contextuel ». Cette confession s'ouvre donc en insistant sur l'un des aspects de notre connaissance de Dieu qui a beaucoup d'importance pour beaucoup de textes réformés de confession de foi et qui, en même temps, décrit succinctement l'importance du Dieu vivant pour l'Église du 21^{ème} siècle :

Dieu, sainte et mystérieuse Présence
au-delà de tout ce que nous en comprenons,
au-delà de tout ce que nous pouvons en dire.
Et le désir de Dieu,
éternel et unique,
c'est d'être en relation d'amour.
Ainsi, Dieu crée l'univers
et avec lui, la possibilité d'être
et d'être en relation.
Dieu comble l'univers,
restaure ce qui est brisé, réconcilie ce qui est
séparé.
Dieu fait vivre l'univers
guidant toutes choses vers l'harmonie avec leur
Source.
Dans la reconnaissance de l'amour agissant de Dieu,
nous ne pouvons que chanter.

Le Dieu vivant est le Dieu de l'amour, de l'amour parfait
et divin. Mais cet amour révèle également la fragilité
de la vie humaine et de la communauté des humains,
conséquence du péché. Tous sont affectés par cette
fragilité qui provient du péché, c'est le cas de l'ensemble
de la vie humaine sous tous ses aspects, et la réponse
de la foi vivante consiste à chanter des lamentations, à
manifester de la repentance et à suivre l'appel en tant
qu'enfants du Dieu vivant. En ceci, le Dieu vivant ne se
contente pas d'être amour parfait, il agit également
comme celui qui aime parfaitement ; Dieu pardonne,
réconcilie et transforme :

Cependant, le mal n'érode ni ne surpasse l'amour de
Dieu
- il ne le peut pas ! -
Dieu pardonne,
et nous appelle à confesser nos peurs et nos
faiblesses
avec honnêteté et humilité.
Dieu réconcilie,
et nous appelle à nous repentir du rôle que nous
avons joué
dans les torts causés à notre monde, aux autres et
à nous-mêmes.
Dieu transforme,
et nous appelle à protéger les êtres vulnérables,
à prier pour notre libération de tout mal,
à œuvrer avec Dieu pour la guérison du monde,
afin que tout être ait la vie en abondance.
Ainsi chantons-nous la grâce.

Tel est le Dieu vivant : Dieu de grâce qui pardonne,
réconcilie et transforme. Le Dieu vivant ne reste pas
neutre face au mal, par grâce et avec des actions justes,
miséricordieuses, capables de transformer, Dieu va à la
rencontre du péché, de la fragilité de notre communion
avec lui, Dieu, avec l'humanité et avec la création :

Aussi, nous chantons Dieu qui est Esprit
fidèle et irréprouvable,
toujours à l'œuvre pour la création et la guérison
du monde.
L'Esprit nous enjoint de célébrer ce qui est saint
autant dans ce qui nous est familier
que dans ce qui nous semble étranger.
Ainsi chantons-nous l'Esprit
qui exprime en nos prières notre quête profonde,
embrasse nos questions et nos aveux,
nous transforme et transforme le monde.

Le Dieu vivant, Dieu de grâce, envoie au cœur de
ce monde et dans nos propres cœurs son *Esprit qui
transforme et appelle*, et nous répondons en vivant
la foi avec « la bonne nouvelle de Dieu vécue », l'une
des déclarations essentielles de ce chant de la foi qui
traverse la confession de foi comme une espèce de fil
rouge. Nous répondons à cette bonne nouvelle par une
prière pressante : « Dieu de la vie, renouvelle nous et
transforme nous ! ».

Mais où et comment reconnaître la bonne nouvelle
du Dieu vivant, comment la distinguer des fausses
promesses des idoles au service de la mort ? Les
confessions réformées d'aujourd'hui et d'hier sont très
largement d'accord ici pour indiquer le Fils du Dieu
vivant. La Déclaration théologique de Barmen, de 1934,
le dit dans sa célèbre première thèse (c'est nous qui
soulignons) :

Jésus-Christ selon le témoignage de l'Écriture sainte
est *l'unique* Parole de Dieu. C'est elle seule que nous
devons écouter ; c'est à elle seule que nous devons
confiance et obéissance, dans la vie et dans la mort.

Les Églises réformées des 20^{ème} et 21^{ème} siècles répètent
avec insistance cette confession de foi. L'Église unifiante
d'Australie a déclaré en 1971/1992, dans sa base
d'union :

L'Église prêche le Christ, le crucifié ressuscité,
et le confesse comme Seigneur à la gloire de
Dieu le Père. En Jésus Christ « Dieu réconciliait
le monde avec lui-même » ... Christ, présent
lorsqu'il est prêché, est la Parole du Dieu qui
absout les coupables, qui donne la vie aux morts
et qui fait vivre ce qui sinon n'existerait pas. Par
le témoignage humain en paroles et en actes, et
par la puissance du Saint Esprit, Christ cherche à
attirer l'attention et à éveiller la foi ; il appelle les
hommes et les femmes à entrer dans la confrérie
de ses souffrances, à être disciples du Seigneur
crucifié ; de cette étrange façon qui lui est
propre, le Christ fait d'eux son Église, il les dirige
et les renouvelle.



Les chrétiens réformés ne peuvent confesser le Dieu vivant sans se référer constamment à la présence et à l'action de Dieu dans le monde et pour le monde, présence et action qui apportent vie, transformation et renouveau. Ils estiment que c'est la cause et la raison les plus fondamentales de toute *réforme*, de toute transformation, de tout renouveau dans tous les aspects spirituels, religieux, privés, sociaux, politiques et économiques de leurs vies, qui sont des vies *nouvelles* grâce au pouvoir du Dieu vivant. L'action du Saint Esprit fait de cette vie une vie renouvelée, la vie d'une personne justifiée et sanctifiée, comme le dit la confession de foi de l'Église Toraja, d'Indonésie (1981) :

Dans l'Esprit saint, Dieu est présent et agit au milieu du monde. Il prend soin de ce monde, il le libère et le gouverne dans le cadre de la réalisation du Royaume de Dieu.

Cette présence de Dieu est la puissance qui nous réorganise, nous renouvelle et nous sanctifie, de sorte que nous laissons derrière nous notre vie ancienne pour mener une vie nouvelle. Le Saint Esprit nous convainc, par la Parole de Dieu, que nous avons été justifiés en Jésus Christ, de sorte que nous sommes une création nouvelle.

Le fait que Dieu soit vivant, à l'inverse de toutes les idoles mortifères, créations humaines, dont la puissance est déjà brisée, est la véritable raison pour laquelle nous honorons et louons Dieu, lui obéissons et l'aimons. Le premier chapitre de la confession de foi de 1976 de l'Église presbytérienne aux États-Unis porte ce titre « le Dieu vivant » et commence ainsi :

*Nous croyons en un Dieu unique, véritable et vivant.
Nous reconnaissons un seul vrai Dieu,*

dont les exigences à notre égard sont absolues, dont l'aide nous est suffisante.

Ce Dieu unique est le Seigneur, que nous adorons, servons et aimons...

Nous ne reconnaissons aucun autre Dieu.

Nous ne devons pas nous confier en définitive à une autre aide.

Nous ne devons pas obéir inconditionnellement à un autre pouvoir.

Nous ne devons pas aimer une personne ni quoi que ce soit plus que nous aimons Dieu.

Dieu, notre louange et notre plaisir.

Adorer Dieu est notre plus grande joie.

Servir Dieu est la liberté parfaite.

Ces deux mots – « Dieu vivant » - sont en soi une confession et une obligation ; une affirmation et une consolation, astreignante et réconfortante. En confessant le Dieu vivant, nous confessons le changement de règles qui nous délivre des prescriptions des puissances et des forces fatales, renouvelle nos vies et nous envoie dans le monde. Ces deux mots sont le fondement de l'espérance chrétienne : notre Dieu est le Dieu vivant, qui crée la vie, la préserve et la renouvelle. La dernière confession de foi, pour conclure ces réflexions sur la confession du Dieu vivant, est un chant d'espérance envers ce Dieu. En 1974, l'Église réformée en Amérique l'a publiée sous le titre « *Our Song of Hope* » (notre chant d'espérance) :

Chantons à notre Seigneur un chant nouveau ;
Chantons dans notre monde une espérance certaine :

Notre Dieu aime ce monde,
Dieu l'a appelé à l'être,
Dieu le renouvelle en Jésus Christ,
Dieu le gouverne par l'Esprit
Dieu est la véritable espérance du monde.

Pour revenir brièvement aux questions par lesquelles nous avons commencé ces réflexions : comment reconnaître le Dieu vivant que nous confessons ensemble et comment vivre nos existences comme confession de ce Dieu ? Les citations des textes de confessions du monde entier ont sans doute pu nous proposer quelques suggestions sur la façon de traduire dans notre contexte l'appel à la prière, « Dieu vivant renouvelle-nous et transforme-nous ! ». Paul invitait les chrétiens à ne pas se conformer aux schémas de ce monde mais à être transformés « *par le renouvellement de votre intelligence* pour discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Romains 12,2). Si nos esprits sont renouvelés par notre confession du Dieu vivant, alors nos vies seront, elles aussi, modifiées pour devenir un « culte raisonnable » (Romains 12:1) et en même temps une joyeuse « plénitude de vie promise par Dieu » ainsi que le déclare le théologien réformé Jürgen Moltmann dans son récent ouvrage intitulé « Le Dieu vivant et la plénitude de la vie ». À quoi pourrait ressembler ce genre de culte raisonnable, ou spirituel, une vie joyeuse dans la solidarité ? Trois suggestions :

- (1) Si, avec la Confession de Belhar, nous confessons un Dieu vivant qui, en Christ, a pris le parti des démunis, des pauvres, de ceux qui sont traités injustement, alors nous regarderons autrement les réfugiés, celles et ceux qui cherchent protection en Europe (et dans le monde entier), et non seulement cela, mais nous saurons aussi que nous devons être à leurs côtés. Notre culte raisonnable envers Dieu consistera alors à ne pas nous conformer aux schémas du monde mais à la plénitude de vie que Dieu, en son alliance, nous a promise, ainsi qu'à tous ceux, justement, qui sont exclus et marginalisés et qui espèrent la justice. Le Dieu vivant nous transforme et nous aide, comme le dit la confession canadienne « Notre foi chante », à « protéger les êtres vulnérables... afin que tout être ait la vie en abondance ».
- (2) L'Esprit fidèle et indomptable du Dieu vivant, qui agit de façon créatrice et rédemptrice dans le monde, « nous enjoint de célébrer ce qui est saint autant dans ce qui nous est familier que dans ce qui nous semble étranger » (Notre foi chante). Lorsque nous nous accrochons systématiquement à ce que nous connaissons (qu'il s'agisse de notre interprétation de la foi chrétienne ou de notre conception de la société et de la culture), lorsque nous nous définissons toujours par rapport aux « autres » vus comme des étrangers, confesser le Dieu vivant pourrait nous ouvrir de nouvelles perspectives en vue de transformer et de renouveler nos esprits limités. Les mouvements de plus en plus présents dans de nombreux endroits d'Europe qui encouragent et favorisent un nationalisme

egocentrique et un chauvinisme culturel sont une négation de l'œuvre du Dieu saint et vivant inhérente également à ce qui nous paraît étranger. Le Dieu vivant ne veut pas être muselé ni limité par nos idées et nos prérogatives. Au contraire, le renouveau et la transformation de nos esprits est également une ouverture consciente et critique, solidaire, vis-à-vis de chacun et de tout ce qui, à l'origine, nous semblait étranger.

- (3) Finalement, la confession du Dieu vivant est la confession de Pâques du Seigneur vivant, le « crucifié ressuscité » — confession à la gloire de Dieu (la base d'union). À l'encontre de toute résignation, du désespoir, de la désespérance et de la désolation de notre époque, il y a aussi la joie la plus élevée (déclaration de foi des États-Unis), comme un culte d'après Pâques qui nous guide vers la liberté des enfants de Dieu, vers une vie d'espérance et d'abondance, dans notre monde et pour lui, malgré tout.

Bibliographie

- On trouvera les textes originaux ou les traductions anglaises des confessions de foi sur internet aux adresses suivantes :
- The Accra Confession 2004 (World Communion of Reformed Churches): <http://wrcr.ch/accra/the-accra-confession>
- The Barmen Theological Declaration 1934 (Germany): https://www.ekd.de/english/barmen_theological_declaration.html
- Basis of Union 1971/92 (Uniting Church in Australia): <https://assembly.uca.org.au/images/stories/HistDocs/basisofunion1992.pdf>
- The Belhar Confession 1982/86 (Dutch Reformed Mission Church, South Africa): <http://www.vgksa.org.za/documents/The%20Belhar%20Confession.pdf>
- The Confession 1981 (Church of Toraja, Indonesia) was published in Lukas Vischer (ed.), *Reformed Witness Today. A Collection of Confessions*, Bern 1982, 47-58.
- A Declaration of Faith 1977 (Presbyterian Church in the United States): https://www.pcusa.org/site_media/media/uploads/theologyandworship/pdfs/decofffaith.pdf
- The Kappel Creed 2008 (Credo von Kappel of the Federation of Swiss Protestant Churches) in German/French: <http://kirchenbund.ch/de/themen/ref-credoch/rb-21-das-credo-von-kappel>
- A Song of Faith 2006 (The United Church of Canada): <http://www.united-church.ca/community-faith/welcome-united-church-canada/song-faith>
- Our Song of Hope 1974 (Reformed Church in America): <https://www.rca.org/resources/our-song-hope>
- Jürgen Moltmann, transl. by Margaret Kohl, *The Living God and the Fullness of Life*, Westminster John Knox Press: Louisville/Ky, 2015. *Der lebendige Gott und die Fülle des Lebens*, Gütersloher Verlagshaus, 2014.

Race et réconciliation

Clifton Kirkpatrick

La Confession de Belhar

Comme un écho résonnant à travers toute la Confession de Belhar, il y a cette merveilleuse vision de Galates 3,28 : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni libre ; il n'y a plus l'homme et la femme : car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. » Du début à la fin de cette confession de foi nous rencontrons des affirmations selon lesquelles nous faisons tous partie d'une seule et unique famille humaine, nous sommes appelés à former une seule Église, nous devons nous dresser énergiquement contre toute injustice qui nierait ces réalités.

Ceux qui ont élaboré cette confession nous rappellent également que l'une des façons les plus importantes pour l'Église d'influencer le monde par rapport au règne de Dieu consiste à être une démonstration vivante des intentions de Dieu envers toute l'humanité. Ou encore, selon les termes de Belhar, « que l'œuvre de réconciliation du Christ a été rendue manifeste dans l'Église comme communauté des croyants qui ont été réconciliés avec Dieu et les uns avec les autres.¹ »

Fortement inspirée du sermon sur la montagne (Matthieu 5-7), la confession de Belhar examine la façon dont Dieu a pris l'initiative de nous réconcilier avec lui et les uns avec les autres. Une grande partie de ce qui est attendu des chrétiens est rendue par l'idée que « Dieu a confié à son Église le message de la réconciliation en et par Jésus-Christ ».

Tout a commencé dans un cours en 1978. Le professeur Jaap Durand y enseignait au séminaire de l'Église réformée missionnaire néerlandaise (l'Église « métisse ») au Cap devant des étudiants encore traumatisés par le massacre de Soweto quelques années auparavant, ainsi que par le climat de haine, de peur et de violence qui étreignait l'Afrique du Sud. Il leur a demandé d'écrire quelque chose sur la possibilité de donner des arguments théologiques en faveur de la résistance au régime de l'apartheid.

Ils se sont démenés et ont fini par produire une déclaration collective qui donnera plus tard la Confession de Belhar et une grande partie du témoignage des chrétiens réformés d'Afrique du Sud et d'ailleurs contre l'apartheid. Ils ont déclaré « l'apartheid est basé sur l'impossibilité de réconciliation entre personnes de groupes raciaux différents. Il s'oppose donc à l'évangile de Jésus Christ qui se fonde sur la doctrine de la réconciliation. »²

L'apartheid (le fait d'être « à part », séparés) avait des racines anciennes et profondes en Afrique du Sud. Depuis des centaines d'années, des colons néerlandais et britanniques opprimaient, voire réduisaient en esclavage les populations autochtones africaines, puis les métis et celles originaires du sud de l'Asie. L'apartheid est devenu la loi du pays en 1948 et s'est imposé non seulement dans la société civile mais aussi dans l'Église. L'Église de la classe dominante afrikaner, l'Église réformée néerlandaise (sigle en anglais DRC), a opéré sa séparation, mais elle a continué à dominer trois Églises « filles », une pour les autochtones africains, une pour les métis et une pour les personnes originaires de l'Inde.

La déclaration de base formulée par les étudiants du séminaire devint rapidement la position officielle du synode de l'Église réformée missionnaire néerlandaise (sigle en anglais DRMC) et ce texte a été reçu avec ferveur lors de l'Assemblée générale de l'Alliance réformée mondiale (ARM) au cours de l'été 1982³. Je me souviendrai toujours d'avoir participé à ce rassemblement mondial d'Églises réformées à Ottawa et d'avoir ressenti l'unité d'esprit derrière cette théologie de la réconciliation ainsi que la ferme conviction que l'apartheid était contraire à l'évangile de Jésus Christ. Lorsque les deux Églises réformées néerlandaises refusèrent de renoncer à soutenir théologiquement l'apartheid, l'Alliance réformée a suspendu leur appartenance. Dans un geste fort, la communauté réformée mondiale avait rejeté l'apartheid et s'était déclarée communauté de justice et de réconciliation.

Encouragée par ce soutien universel, la DRMC a conclu que Dieu l'appelait à faire une confession publique de sa foi au milieu de cette époque agitée pour orienter son témoignage et offrir quelque chose à l'Église universelle. On désigna un petit comité présidé par deux théologiens, Russell Botman et Dirkie Smit. En quelques jours à peine, le synode étant encore en session, le comité a produit ce document remarquable qui devait devenir la Confession de Belhar. Selon une méthode bien réformée, le texte a été envoyé pour étude aux paroisses avec prière de réagir d'ici le synode suivant, quatre ans plus tard, en 1986, dans le temple de la ville de Belhar. C'est ce synode qui a alors adopté la confession et l'a offerte en cadeau à l'Afrique du Sud et au monde, « cri du cœur, quelque chose que nous sommes contraints de faire pour l'amour de l'évangile en raison des temps que nous vivons »⁴.

La Confession de Belhar a été rédigée pour servir à des Églises dans des situations diverses, mais elle a beaucoup apporté au combat pour la justice en Afrique du Sud et, en même temps, elle était étonnamment adaptée à une situation comme celle que nous connaissons aux États-Unis au 21^{ème} siècle. La confession elle-même était censée avoir des implications universelles, mais les rédacteurs avaient également composé une lettre d'accompagnement, en demandant qu'elle soit toujours associée à la confession elle-même pour que la raison de sa rédaction soit bien claire et qu'on sache quelles pourraient en être les implications, notamment en Afrique du Sud.

Cette lettre d'accompagnement déclare que, comme toute vraie confession de foi réformée, le texte de Belhar a été écrit pour répondre à une situation dans laquelle « l'évangile est en danger » si l'Église et les bons chrétiens ne réagissent pas avec fidélité aux défis immédiats. Bref, la lettre explique clairement que la Confession de Belhar cherche à transformer l'Église et la société d'Afrique du Sud ; il s'agit aussi d'une confession de foi destinée à l'Église universelle et à toutes les époques. Une prétention considérable, mais qui s'est avérée, au cours des années.

La Confession de Belhar a réellement changé des choses en Afrique du Sud comme ailleurs dans le monde. Conçue sur le modèle de la Déclaration de Barmen (1934) de l'Église confessante d'Allemagne qui s'opposait à Hitler et à son régime, Belhar a aidé des chrétiens innombrables en Afrique du Sud et ailleurs à voir dans la lutte anti apartheid un combat non seulement politique mais dans lequel l'intégrité de l'évangile était également en jeu. Cela a permis d'instaurer un climat grâce auquel Nelson Mandela a pu sortir de prison et conduire le pays non vers la vengeance, mais vers une authentique réconciliation

dans laquelle tous pourraient être estimés comme enfants de Dieu.

Parmi les Églises d'Afrique du Sud, la Confession de Belhar a été le fondement sur lequel des Églises qui avaient été séparées par l'apartheid ont été réunies. Le meilleur exemple de cette union fondée sur la Confession de Belhar est l'Église réformée unifiante d'Afrique australe, constituée par l'Église réformée missionnaire néerlandaise (« métis ») et l'Église réformée néerlandaise en Afrique (« noire »).

La Confession de Belhar a également inspiré des chrétiens dans d'autres parties du monde dans leurs luttes contre l'oppression et dans l'esprit du Christ.

Les chrétiens de Palestine, qui vivent avec des murs, des passeports et des territoires ethniques, trouvent beaucoup d'intérêt à la Confession de Belhar dans leur lutte de libération. Les chrétiens d'Afrique, qui ont connu l'esclavage d'un système économique mondial qui laisse des millions d'entre eux dans une misère écrasante trouvent un écho particulier dans cette Confession de Belhar lorsqu'ils ont rejoint d'autres croyants de la Communion mondiale d'Églises réformées avec la Confession d'Accra qui exige la justice économique et écologique.

Le texte de Belhar, ainsi que cela est la règle pour les confessions de foi réformées, commence par une déclaration trinitaire et se termine avec un retentissant « Jésus est Seigneur ». Entre ces deux bases solides, la Confession de Belhar propose des idées fascinantes et utiles qui conduisent à l'unité, à la réconciliation et à la justice auxquelles Jésus appelle l'Église.



Unité

La Confession de Belhar présente trois affirmations principales à propos de l'unité. D'abord, elle déclare, par une phrase assez inhabituelle, que l'unité est « à la fois un don et une obligation ». Un don, car l'unité est l'intention de Dieu pour la terre, l'humanité et l'Église, c'est une bénédiction que Dieu donne librement. Mais c'est également une obligation car c'est ce dont Dieu attend que nous nous occupions.

Ensuite, Belhar dit que l'unité doit devenir visible. Le texte ne se focalise pas sur une Église invisible. Dieu veut que nous rendions l'unité visible de manière à ce qu'il soit possible de la reproduire. Les chrétiens ne sont pas appelés à vivre ensemble dans l'unité d'abord pour eux-mêmes, mais « pour que le monde croie que la séparation, l'inimitié et la haine entre les personnes et les groupes est un péché dont le Christ a déjà triomphé »

Enfin, il faut que l'unité soit active. La Confession de Belhar n'autorise pas les chrétiens à se retirer du monde pour être unis. En s'inspirant d'Ephésiens 4, Belhar voit notre unité nous conduire à l'amour réciproque, à nous retrouver ensemble en communauté, à partager notre foi la plus profonde – un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême – et à nous rassembler autour d'une même table de communion avec le Seigneur. L'une des séparations les plus pénibles dans l'Afrique du Sud de l'apartheid était le fait que des chrétiens de races différentes n'étaient même pas autorisés à se rassembler pour célébrer le repas du Seigneur. Finalement, cette unité, à partir de la communauté rassemblée, nous conduit à servir la cause de l'unité dans le monde.

À une époque où cette position était très impopulaire, la Confession de Belhar a dit sans ambiguïté que ni la race, ni la classe sociale, ni le genre, ni l'orientation sexuelle, ni la position théologique, ni le handicap, ni l'âge ne pouvaient constituer légitimement des raisons d'exclure des gens de l'Église. L'Église de Jésus Christ est ouverte, elle accueille tout le monde. Belhar dit clairement que l'unité ne se vit pas exclusivement avec « des gens comme nous ». Pour cette confession de foi, la diversité des races, des milieux, des langues, des cultures et des dons spirituels est quelque chose que Dieu donne de manière à nous enrichir les uns les autres. Avec Belhar, on a du mal à imaginer une Église fidèle qui ne serait pas multiculturelle.

Réconciliation

Au centre de la Confession de Belhar, il y a ce sentiment que « Dieu a confié à l'Église le message de la réconciliation ».

On entre dans le vif du sujet en Afrique du Sud lorsque le texte déclare « que la crédibilité de ce message est sérieusement affectée et sa bénéfique parole obstruée quand il est proclamé dans un pays qui se dit chrétien, mais où la séparation forcée des peuples sur une base raciale promet et perpétue l'aliénation, la haine

et l'inimitié ». Cette section s'achève par une ferme condamnation de la séparation forcée des personnes sur la base de la race et de la couleur de peau, car cette façon d'agir se fonde sur une doctrine et une idéologie fausses et constitue une insulte au ministère de réconciliation.

Justice

La Confession de Belhar a gardé ses termes les plus forts pour les passages où elle insiste sur la justice. Cette section débute par l'affirmation que Dieu est « celui qui veut instaurer la justice et la vraie paix parmi les êtres humains ». La déclaration qui suit est peut-être la plus énergique : « dans un monde rempli d'injustice et d'inimitié [Dieu] est d'une manière toute spéciale le Dieu de l'indigent, du pauvre et de la victime de l'injustice ». Ce thème de l'option préférentielle de Dieu pour les pauvres trouve des racines sérieuses dans la Confession de Belhar. Autre déclaration forte à propos de la justice : « l'Église, parce qu'elle appartient à Dieu, doit se tenir là où il se dresse, à savoir contre l'injustice et du côté de celui à qui l'on a fait du tort ; en suivant le Christ, l'Église doit témoigner contre tous les puissants et les privilégiés qui recherchent égoïstement leur propre intérêt et ainsi contrôlent et lèsent les autres ».

Nous sommes appelés à nous tenir là où Jésus s'est tenu – avec les pauvres, les malades, la femme au bord du puits, les étrangers, les collecteurs d'impôts et leurs semblables. Une Église qui recherche la justice consacre sa vie et son ministère à ceux qui se trouvent hors de l'Église, sur les marges de la société, elle accepte de prendre le risque de s'opposer aux « puissances et aux principautés » au nom de la justice pour ceux et celles que Jésus aime et privilégie. Nous sommes invités à être d'ardents défenseurs de la justice, même lorsque cela peut nous attirer des ennuis avec les lois et les autorités humaines et nous valoir des punitions et des souffrances. Cela a sans aucun doute été l'une des conséquences du ministère de recherche de la justice en Afrique du Sud et c'est encore aujourd'hui la réalité dans bien des endroits du monde lorsque des chrétiens prennent au sérieux l'appel de Dieu à la justice.

Vis-à-vis des autorités comme celles d'Afrique du Sud, la Confession de Belhar a servi à leur faire remarquer qu'il ne saurait y avoir de compromis avec l'attachement des chrétiens à l'unité, à la justice et à la réconciliation. Vis-à-vis de gens comme nous, elle nous signale que l'unité, la justice et la réconciliation sont des valeurs de base pour des chrétiens fidèles et les poteaux indicateurs pour mener nos existences.

Notes

- 1 Rogers, "The Belhar Confession," p. 5.
- 2 Depuis, l'Alliance réformée mondiale est devenue la Communion mondiale d'Églises réformées.
- 3 Lettre d'accompagnement de la Confession de Belhar.

Marcher humblement avec Dieu dans un monde scandaleux

Allan Boesak

Il me semble que cette expression, prononcée lors de l'Assemblée générale de 2004 à Accra, au Ghana, s'est vu authentifiée bien des fois au cours des dix dernières années et que c'est une tragédie. La situation actuelle confirme bien mieux que nous ne le souhaiterions ce que la Confession d'Accra présentait comme un « monde scandaleux ».

Ce qu'on a appelé le « redressement », après la crise financière en 2008, signifie que 94% des bénéfices financiers de ce redressement ont profité à 1% de la population. Les pauvres sont restés pauvres, ils se sont encore appauvris. Nous ne parlons pas ici de pauvreté, mais d'un processus constant d'appauvrissement. Plus de cinquante millions de dollars passent chaque année en excédents de nourriture que l'on jette, alors qu'un milliard de personnes ont faim chaque soir. Ce monde est scandaleux. Accra avait raison.

Un rapport des Nations Unies (ONU) parle de la violence envers les femmes comme d'une pandémie mondiale. On dit de l'Afrique du Sud que c'est « la capitale internationale du viol ». Dans mon pays, une femme est violée toutes les 6,2 minutes, aux États-Unis, toutes les 36 minutes. Un rapport de l'Union européenne (UE) signale, en février 2014, que la violence envers les femmes a atteint des niveaux sans précédent. Ce monde est scandaleux. Accra avait raison.

J'ai vécu cette année aux États-Unis et j'y ai vu bien des choses. En voici une : en février 2014, le Congrès a voté une loi diminuant le budget de 8,7 milliards de dollars, somme qui aurait été destinée à garantir qu'il y ait des coupons d'alimentation pour les familles les plus pauvres. Cette suppression a touché 14 millions de personnes. Le motif était que l'on craignait que le déficit fût trop élevé et que les États-Unis devaient se montrer plus prudents en matière de dépenses. C'était en février 2014. En octobre, le Congrès a tout à coup trouvé de l'argent pour la guerre au Moyen Orient, environ 18 à 22 milliards par an. Ce monde est scandaleux. Accra avait raison.

En 1974, le théologien allemand Helmut Gollwitzer a écrit quelque chose que je n'oublierai jamais :

Que ce soit Rome ou Wittenberg qui l'emporte, que ce soit la justification par les œuvres ou par la foi, que les canons de Dordt ou les déclarations des Remonstrants deviennent la doctrine officielle de l'Église, que le vainqueur soit Crom-

well ou Charles 1^{er} – tout cela, pour les Rouges, les Jaunes ou les Noirs de ce monde n'avait aucun intérêt. Pas le moindre rapport avec leur situation... Rien n'allait arrêter la révolution capitaliste, révolution des peuples blancs, chrétiens, protestants qui allait se répandre dans le monde entier pour inaugurer l'ère de l'esclavage qui dure jusqu'à ce jour.

Je pense que c'est vrai et, pour paraphraser Gollwitzer, que ce soit Washington, Londres ou Pékin qui gagne, que ce soit la démocratie libérale, le despotisme démocratique ou un quelconque nationalisme ethnique, que Romney, Obama ou Poutine l'emporte, tout cela n'a aucune importance pour les pauvres et les opprimés des pays du Sud ou pour les exclus des pays du Nord. Rien n'arrêterait la révolution capitaliste néolibérale des puissantes élites privilégiées du Nord qui continuent le combat dans le monde entier pour veiller à ce que l'ère de l'esclavage et de la destruction n'arrive pas à son terme. Ce monde est scandaleux. Accra avait raison.

En répondant à ces cris des pauvres et des opprimés du monde, c'est à l'agonie de Dieu que nous réagissons, à son indignation, à ses blessures.

Accra nous a appris que si nous pouvons écrire dans le langage que nous avons utilisé, ce n'est pas seulement parce que nous lisions les signes des temps, mais parce que nous les lisions et les discernions à travers le regard des pauvres, des opprimés, des estropiés de ce monde. À mon avis, les cris des pauvres et des opprimés sont les cris de Dieu. Ce qui veut dire non seulement que Dieu entend ces cris ou qu'il les a inscrits dans le cœur de ceux qui ne peuvent supporter l'injustice, mais qu'il devient ces pauvres et ces opprimés. En répondant à ces cris des pauvres et des opprimés du monde, c'est à l'agonie de Dieu que nous réagissons, à son indignation, à ses blessures. Calvin dit que tout acte d'injustice, toute atteinte portée à un enfant de Dieu, toute blessure infligée à l'un d'entre eux est une meurtrissure infligée à Dieu

lui-même. Commettre une injustice, c'est blesser Dieu. Réparer une injustice, c'est guérir les blessures de Dieu.¹

Mais qu'est-ce que cela signifie pour ceux d'entre nous qui sommes confrontés à une confession comme le texte d'Accra ? Cela veut dire que nous allons devoir apprendre ce que c'est que de marcher humblement avec Dieu. Il s'agit plutôt d'apprendre à lire le cœur de Dieu comme nous lisons les signes des temps, à entendre la voix de Dieu dans les cris des victimes de notre propre avidité vorace et, ce faisant, de comprendre ce qu'il convient de demander. Et ceci ne peut se faire que dans une profonde humilité devant Dieu et devant ce monde que nous avons blessé et abîmé par notre arrogance, notre avidité et notre amour de la violence.

Marcher avec Dieu, cela signifie exactement ce que cela signifie, c'est-à-dire marcher avec Dieu en Égypte. Regarder, par l'entremise du pharaon oppresseur et impitoyable, la souffrance du peuple de Dieu. Marcher avec le peuple de Dieu, c'est se tenir parmi les esclaves, compter les coups, ployer sous le fardeau, ressentir la souffrance. C'est saisir la puissance du pharaon et l'attitude impitoyable des garde chiourme. Marcher avec Dieu c'est descendre pour sauver, pour libérer, pour mettre fin à la violence et à la souffrance. Marcher humblement avec Dieu, c'est aller des chantiers où l'on fait les briques jusqu'aux portes du palais, jusqu'au trône, pour dire au pharaon : « Laisse aller mon peuple ! ». C'est briser le mur de résistance entre la volonté du pharaon et les aspirations du peuple. C'est être humilié par ce que l'on voit, par ce qu'on fait aux autres, par notre capacité de nuisance et de destruction dans ce que nous faisons à la création de Dieu.

Alors, où est-ce que cette humble marche avec Dieu va nous emmener si nous suivons la Confession d'Accra ? Je n'ai toujours pas vu d'Église décidée à se salir les mains. Nous parlons trop des mains sanglantes du Christ et nous ne voulons même pas nous salir les mains avec de la boue ordinaire, à plus forte raison avec le sang des victimes de notre violence.

Accra a utilisé un langage prophétique. Il s'agit maintenant de se demander ce que cela veut dire que l'Église utilise ce genre de langage, lorsqu'elle parle « d'empire » ou du « monde scandaleux » dans lequel nous sommes. Allez au Pakistan et demandez à voir une famille qui a perdu l'un de ses membres dans une attaque de drone et là, parlez « d'empire ». Le jour où deux familles sont venues aux États-Unis pour témoigner des attaques de drones dans leur secteur – l'une d'entre elles avait perdu leur grand-mère, l'autre un bébé – il n'y a eu que cinq membres du Congrès pour venir entendre ce que ces gens avaient à dire. On sait voter des milliards de dollars pour acheter des armes qui détruiront les vies d'autres gens, mais nous n'avons pas le courage de les regarder dans les yeux. Cinq personnes seulement sont venues

Nous parlons trop des mains sanglantes du Christ et nous ne voulons même pas nous salir les mains avec de la boue ordinaire.

entendre parler des conséquences de leurs décisions, des conséquences de leur puissance impériale.

Telle est la signification d'Accra pour nous : ne pas accepter les choses sans broncher, ne pas rester silencieux lorsque les choses arrivent. Ces familles pakistanaises ont le droit de compter sur notre solidarité, sur notre action, parce que nous nous servons d'un langage prophétique. Si on n'est pas prêt à le faire, autant barrer les mots « monde scandaleux » de notre Confession d'Accra.

La fidélité à la Confession d'Accra consiste aujourd'hui à poser à nouveau la question que posait M.M. Thomas en 1961 : « Dans toutes ces révolutions des peuples du monde entier, où Dieu est-il à l'œuvre ? Et où l'Église participe-t-elle à ces mouvements afin de discerner quelle est l'action de Dieu en vue de la création d'une humanité nouvelle ? »

Je terminerai avec la parabole que Jésus a dite dans l'Évangile de Luc, celle du bon Samaritain :

Un docteur de la loi se leva, et dit à Jésus, pour l'éprouver : Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? Il répondit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras. Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus reprit la parole, et dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le chargèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui, et ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de

ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui, répondit le docteur de la loi. Et Jésus lui dit : Va, et toi, fais de même. (Luc 10,25-37)

Helmut Gollwitzer, pour revenir à 1974, posait la question, à propos de cette parabole, en se demandant ce qu'il se serait passé si le Samaritain était arrivé alors que les brigands étaient encore présents ? Cette question fait sortir la parabole des réflexions habituelles du genre « il faut faire des œuvres de miséricorde », « faisons la charité ».

Nous avons toujours attendu que les voleurs soient partis, il n'y avait donc plus de danger. Et nous accomplissions alors rapidement quelque action miséricordieuse avant l'arrivée de la prochaine bande de brigands.

La question est la suivante : que faire si le voleur est encore sur place ? Si nous sommes appelés non pas à faire la charité, mais à mettre fin à l'agression ? À arrêter la violence ? À mettre nos corps en jeu pour que personne ne puisse plus être blessé ? Que se passerait-il si nous prenions au sérieux la Confession d'Accra ? Si nous prenons la justice au sérieux ? Si, tout simplement, nous réalisons qu'il faut nous placer, avec nos corps, entre les puissances de l'empire et leurs victimes ? Si nous arrivions vraiment à croire que Jésus est vivant et qu'il nous observe ?

Bibliographie

Confession d'Accra, <http://wrc.ch/fr/accra>
Gollwitzer, Helmut. *Die kapitalistische Revolution*, Kaiser (1974).
Wolterstorff, Nicholas. "The Wounds of God: Calvin on Social Injustice," *The Reformed Journal*, June 1987.

Notes

- 1 Cité par Nicholas Wolterstorff, "The Wounds of God : Calvin on Social Injustice," *The Reformed Journal*, June 1987, 14-22.

Barmen et Leipzig

Deux étapes sur la route de l'Église évangélique en Allemagne

Wolf Krötke

Il est sans doute un peu audacieux de relier le synode confessant de 1934, à Barmen, et les manifestations du lundi à Leipzig en 1989. En 1934, l'Église confessante en Allemagne qui venait de naître prenait ses distances par rapport à la « fausse doctrine » dont les « chrétiens allemands » (*Deutsche Christen*) se servaient pour infiltrer les Églises évangéliques (c'est-à-dire protestantes) provinciales d'Allemagne par l'esprit et surtout les pratiques du national-socialisme. En 1989, les manifestations populaires à Leipzig annonçaient la fin de l'État socialiste en République démocratique allemande (RDA). La plupart des manifestants n'avaient rien à voir avec l'Église. L'Église ne jouait un rôle que dans la mesure où c'était là que leur protestation avait commencé et là qu'elle se focalisait, et c'était dans l'Église que ces manifestations avaient été caractérisées par le slogan de la non-violence.

Les manifestations de Leipzig étaient donc une action politique dans laquelle l'Église s'est trouvée fortement impliquée. Mais la déclaration théologique de Barmen n'avait pas l'intention de prendre une position politique par rapport à l'État nazi, alors qu'à Leipzig l'Église était extrêmement active sur le plan politique pour favoriser la fin d'un État qui avait refusé les libertés fondamentales à sa population. La déclaration théologique de Barmen n'y a joué aucun rôle. Néanmoins, les manifestations de Leipzig ont mis en avant une préoccupation concernant l'État contenue dans la cinquième thèse de la déclaration théologique de Barmen. Cette thèse soutient une nette distinction entre la tâche de l'État et celle de l'Église, signifiant que l'État n'a pas le droit de « devenir l'ordre unique et total de toute la vie humaine ».

C'était justement là l'objectif de l'État nazi comme celui de l'État socialiste, tous deux souhaitant imposer par la force leur idéologie sur tous les secteurs de la société. Mais il ne faut pas confondre ces deux systèmes politiques : l'État est-allemand n'était pas meurtrier. Malgré d'innombrables violations de la dignité humaine, la RDA a finalement fait la preuve qu'elle pouvait renoncer à la violence à l'époque de la révolution pacifique. Son marxisme avait absorbé des valeurs de l'humanisme européen ce qui l'a empêchée moralement de donner l'ordre de tirer sur des manifestants sans défense.

Mais, sur le plan structurel, cet État a créé pour les Églises de RDA un problème comparable à celui de l'État nazi : il a cherché à déployer son pouvoir pour contraindre la

société entière à entrer dans l'esprit de son idéologie, « du jardin d'enfants à la maison de retraite ». L'athéisme faisant également partie de cette idéologie, l'Église a particulièrement souffert des aspirations totalitaires de l'État socialiste dont l'objectif était de voir « s'atrophier » (*absterben*) la religion : selon la théorie marxiste, la religion en tant qu'aspiration « au ciel » « meurt » toute seule lorsqu'une société socialiste satisfait tous les besoins terrestres du peuple. Étant donné que cela ne s'est pas pleinement réalisé en RDA, l'État idéologique y a vigoureusement apporté son aide. L'endoctrinement athée de la population et une politique désavantageant massivement les chrétiens ont poussé à « l'atrophie ». Avec un certain succès. Au cours des quarante années de la RDA, l'Église évangélique en Allemagne de l'est a perdu les trois-quarts de ses membres. En 1949, elle réunissait 90% de la population. En 1989 les membres de l'Église n'étaient plus qu'une minorité dans la société.

La question de savoir si l'on pouvait dire de l'État qu'il exerce sa fonction « selon l'ordre voulu par Dieu, »... consistant à « veiller au droit et à la paix » (Barmen V), a fait partie de l'itinéraire de l'Église évangélique en RDA dès le début : le harcèlement non seulement des chrétiens, mais de toute la population, constituait une injustice flagrante. L'escalade militaire dans le conflit est-ouest menaçait la paix. Et néanmoins, un synode de l'Église évangélique en Allemagne a fait référence à la cinquième thèse de Barmen pour affirmer explicitement la légitimité de l'État est-allemand avant la construction du mur de Berlin en 1961, alors que les Églises d'Allemagne formaient encore une seule organisation. Le synode a dit que l'État était présenté aux chrétiens selon l'évangile selon une décision miséricordieuse de Dieu qui a toute sa valeur indépendamment de la violence de l'État et de sa forme politique¹. En conséquence, il n'y eut que quelques cas isolés de résistance aux aspirations totalitaires de l'État, ou de critiques de ses injustices. Les objecteurs devaient se préparer à souffrir.

Les termes dans lesquels l'Église avait interprété la cinquième thèse de la déclaration théologique de Barmen ne lui donnaient aucun droit indiscutable de contester cette sorte d'État. Pourtant, le genre de déclaration qu'avait fait l'Église n'était pas du tout conforme à Barmen V selon qui l'Écriture nous dit quel devoir revient à l'État « selon les dispositions voulues de Dieu », mais pas que l'État soit présenté selon cette disposition de Dieu quelle que soit la façon dont il a été institué. La formulation

utilisée pour dire que l'évangile « présente » (*rückt*) l'État reflète de façon caractéristique l'ancienne théologie des « ordres de la création » de la Réforme, visible dans le fait que « l'autorité » va de soi et qu'on la comprend déjà en soi comme faisant partie des « dispositions divines », et que toute « insurrection » à son encontre est réputée inconciliable avec la loi de Dieu.

C'est ce qui a déclenché une tempête d'indignations dans l'Église et dans l'État socialiste lorsqu'Otto Dibelius, évêque de Berlin-Brandebourg, a émis l'opinion en 1959 que, dans un État où la force l'emportait sur la loi, les chrétiens n'étaient pas en conscience obligés d'obéir². Théologiquement, Dibelius était en fait très proche de Karl Barth, l'auteur de la cinquième thèse de Barmen ; on peut lire dans l'interprétation que Dibelius fait de cette thèse qu'un État qui déploie sa puissance pour diffuser une conception du monde doit se heurter à un « non ! catégorique »³. Selon Barth, il doit être clair « que les chrétiens doivent non seulement supporter l'État terrestre, mais encore le *vouloir*, et ceci non en tant qu'État 'Pilate', mais comme un État *juste* »⁴. À la même époque, ce qu'on a appelé *Obrigkeitsstreit* (querelle de l'autorité) faisait rage en RDA, et Barth, dans ses cours sur l'éthique à Bâle disait : « si le pouvoir se dégage du droit [...], il en résulte [...] une démonisation du politique » qui ruine *l'étatisme* de l'État, comme dans le fascisme, le nazisme et le stalinisme⁵. On ne peut qu'en conclure qu'une partie de la mission du christianisme, y compris en RDA, consistait à se faire les champions d'un État démocratique constitutionnel et non d'un pouvoir qui

méprise le droit de ses citoyens à la liberté.

Mais en 1959, la situation politique était tellement empoisonnée par le conflit est-ouest que l'évêque de Berlin a été soupçonné de nourrir les tensions de la guerre froide contre l'est. Karl Barth, en citant Barmen dans le conflit, a appelé l'Église à adopter une « troisième voie » pour laquelle il lui incombait de défendre librement le message de la réconciliation auprès de gens devenus ennemis les uns des autres. Mais il prenait aussi en considération l'éventualité que les Églises d'Allemagne de l'est puissent réactiver le concept archaïque « d'autorité », dont on n'avait pas eu besoin à Barmen, afin d'exprimer le fait que, fondamentalement, l'Église reconnaissait l'État de RDA.

Puis ce fut la construction du mur de Berlin en 1961. Selon toute estimation raisonnable, cela voulait dire que l'Église allait devoir vivre indéfiniment sous la domination d'un État soutenu par l'immense puissance militaire de l'Union soviétique. D'un point de vue pragmatique, elle n'avait désormais pas d'autre recours que de parler avec l'État. L'une des premières déclarations de la Conférence des directions d'Églises de la RDA en 1963 redisait qu'elle honorait « l'autorité » (!) de la RDA comme étant « désignée par Dieu » et que l'Église priait pour elle et la respectait⁶. Mais on ajoutait à cette déclaration que l'Église agirait de façon « désobéissante » si elle manquait de défendre « la vérité », si elle restait silencieuse devant des abus de pouvoir, ou si elle refusait d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes⁷.



Fondamentalement, cette double accentuation de la relation de l'Église avec « l'autorité » socialiste laissait augurer un équilibre difficile : la relation de l'Église à la « dictature du prolétariat », ainsi que l'État est-allemand se désignait lui-même. D'un côté on honorait l'État avec l'autorisation de Dieu. De l'autre, on critiquait les abus du pouvoir politique. Somme toute, cet équilibre risquait toujours de basculer, d'abord en confirmant l'État, puis en le critiquant.

Deux étapes sur le chemin des Églises protestantes en Allemagne de l'est illustrent particulièrement bien ce point. En 1969, la Fédération des Églises protestantes en RDA a vu le jour. L'événement marquait la séparation institutionnelle des Églises provinciales de l'est d'avec l'Église évangélique en Allemagne (EKD). Dans son préambule, la Fédération déclare : « Avec ses Églises membres, la Fédération confirme les décisions prises par le premier synode confessant de Barmen. Elle appelle ses Églises membres à écouter le témoignage de ses frères. Elle les aide dans leur défense commune contre l'hérésie destructrice de l'Église »⁸. Comme le disait Albrecht Schönherr, premier président de la Fédération des Églises protestantes en RDA, il fallait comprendre Barmen comme une aide à l'Église dans sa « recherche d'une voie » dans la « société socialiste de la RDA »⁹. Toutefois cette « recherche » a conduit à la reconnaissance de la formule d'une « Église dans le socialisme », formule que les idéologues de la RDA avaient concoctée en vue de prendre sous l'aile de l'État une Église qui, en dépit de tout, ne s'était pas atrophiee. Après la fin de la RDA, Albrecht Schönherr a reconnu qu'approuver cette formule avait été une erreur¹⁰. À entendre cette formule on avait l'impression que l'Église « dans le socialisme » avait trouvé sa place dans une maison amie et qu'elle avait, en conséquence, été à l'aise avec l'idéologie socialiste. Mais ce qu'on avait voulu dire, c'est que l'Église voulait *soutenir les gens* dans la société socialiste et avait pris leur défense en tant qu'Église. Ayant été étudiant de Dietrich Bonhoeffer, Schönherr avait imaginé que l'Église pourrait être authentiquement une « Église pour les autres » en affirmant les idéaux socialistes authentiques d'un monde socialement juste et en les développant également au sein de l'Église.

Mais l'État socialiste n'avait cessé d'assombrir et de dénaturer ces idéaux socialistes par la façon dont il avait choisi d'exercer le pouvoir. Il était donc inévitable que des critiques de cet État se fassent de plus en plus entendre de la part des milieux d'Église. En voici un exemple symptomatique, avec la conférence de Heino Falcke au synode de la Fédération à Dresde en 1972. Son discours avait pour titre « le Christ libère – donc, une Église pour les autres »¹¹. La RDA en a interdit la publication, mais des exemplaires et des copies ont largement circulé. Falcke associait la déclaration II de Barmen, selon laquelle Jésus libère la communauté pour « un service libre et reconnaissant parmi ses

créatures » avec ce que dit Bonhoeffer d'une « Église pour les autres » : le Christ libère (Barmen II), c'est la raison d'une Église pour les autres (Bonhoeffer). C'est cette concentration de ce qu'il y a de plus profond dans l'Église – la souffrance de Dieu en la personne de Jésus sur la croix – qui donne à l'Église la liberté d'exister pour *le monde* « en pleine responsabilité ». C'est ce qui pousse l'Église à ne pas s'accommoder de toute injustice dont l'État pourrait être coupable. La conférence exigeait un « socialisme amélioré » par opposition au « socialisme réel » édifié par l'État¹². Par cela, Falcke s'en prenait aux fondements mêmes de ce système politique.

Après tout, « l'Église dans le socialisme » n'aurait jamais dû avoir le droit de parler de manière *indépendante* sur la « religion » dans la mesure où le socialisme était concerné. C'était considéré comme du « révisionnisme », cela revenait à saper la véritable doctrine du marxisme-léninisme par un « ennemi de classe ». Mais ces voix-là ont tout de même fini par avoir progressivement des répercussions, de plus en plus fortes au milieu des années 1980. Les paroisses ont créé des « cercles de paix » qui mettaient en question les choix militaires est-allemands de l'alliance avec l'Union soviétique, qui critiquaient férocelement la militarisation de la société dans son ensemble. Dans le domaine de l'environnement, des initiatives dénonçaient la destruction écologique effrénée produite par l'économie de l'Allemagne de l'est. Des cercles philosophiques et littéraires examinaient le contexte intellectuel du marxisme-léninisme. L'art alternatif trouvait un moyen d'expression dans les paroisses. L'institution de mouvements citoyens et même de partis politiques comme le Parti social-démocrate (SDP) a été préparée puis réalisée sous les auspices de certaines paroisses. Le « Processus conciliaire Justice, Paix et Intégrité de la création » bien accueilli par l'ensemble du christianisme a permis en RDA une discussion de tous les échecs liés à l'exercice du pouvoir par l'État socialiste, ce qui ne pouvait pas aller de pair avec les droits humains et une politique en faveur des créatures de Dieu.

Bien sûr, de nombreux facteurs ont participé à ces prises de parole dans des cercles d'Église devenant progressivement plus audibles dans l'opinion publique. Et d'abord la politique de *pérestroïka* en Union soviétique : l'ouverture de la société socialiste à la liberté potentielle de ses citoyens. Les blindés soviétiques, comme ceux qui avaient été utilisés lors du soulèvement populaire du 17 juin 1953, n'étaient plus à la disposition du gouvernement est-allemand pour écraser le désir de liberté de ses citoyens. Grâce à sa défense infatigable des droits des citoyens de cet État, l'Église protestante s'était occupée de tous, jusqu'aux personnes les moins attachées à l'Église et avait acquis l'assurance d'être la championne de son propre désir de liberté. C'est le seul moyen d'expliquer comment l'Église protestante en RDA a pu donner l'élan à la Révolution pacifique,

non seulement à Leipzig, mais aussi à Berlin et dans l'ensemble du pays.

Cette année-là, le gouvernement est-allemand voulait célébrer en grande pompe le quarantième anniversaire de la RDA, alors même que des rassemblements de protestation et des manifestations hostiles au régime avaient lieu dans le pays et ailleurs. Au centre de Berlin, les rues étaient encore pleines de manifestants le 7 octobre 1989 pendant la célébration de l'anniversaire au Palais de la République à Berlin. La police les a poursuivis avec la plus extrême sévérité, plus d'un millier de personnes ont été arrêtées. Dans d'autres villes également, la police a dispersé les manifestations avec violence. Mais la manifestation qui devait sonner le glas de la dictature socialiste a eu lieu à Leipzig deux jours plus tard, le 9 octobre 1989. Soixante-dix mille personnes ont marché vers le centre de la ville en partant de la *Nikolaikirche* (église St Nicolas) et d'autres églises en criant les slogans « Nous sommes le peuple » et « Pas de violence ». On redoutait un bain de sang. L'armée populaire et des groupes de combat étaient venus renforcer une énorme présence policière. La population avait été invitée à éviter le centre-ville.

Mais des centaines de personnes dont le nombre croissait sans cesse s'étaient déjà rassemblées dans et autour de la *Nikolaikirche* pour la prière pour la paix. Des groupes demandant une société juste, libre et écologiquement responsable se réunissaient à Leipzig pour cette prière pour la paix depuis le début des années 1980, y compris avec beaucoup de gens désireux de quitter la RDA. Ces prières pour la paix avaient déjà une longue tradition, plutôt marquée par les conflits, car il n'avait pas toujours été facile pour la paroisse d'harmoniser les exigences politiquement motivées de ces groupes avec la mission de l'Église qui est de proclamer l'évangile. Et surtout, ces prières pour la paix et les actions qui en résultaient agaçaient l'État. Le service de la sécurité d'État et la police exerçaient des sanctions depuis des années, on harcelait les participants, on procédait à des arrestations. Pour apaiser la situation dans ce domaine, l'Église avait renoncé au terme « paix » trop dangereux et introduit une convention de langage : « Prières du Lundi ». Ce qui ne nuisait pas à leur popularité croissante.

Mais le 9 octobre 1989, la « Prière du Lundi » a dû faire face à une décision cruciale. Toutes les personnes impliquées savaient que le gouvernement chinois avait fait tirer sur les manifestants de la Place Tiananmen, aux applaudissements du Parti socialiste unifié (SED) en Allemagne. Des citoyens importants de la ville ont pris l'initiative d'aller négocier avec des dirigeants du SED du district de Leipzig pour s'assurer de la volonté du parti d'État de dialoguer avec les manifestants. Les forces militaires et la police ont été retirées. Pour la première fois dans l'histoire de la RDA l'État acceptait de ne pas

exercer son pouvoir, mais c'était le commencement de sa fin. Ce qui fut accueilli avec enthousiasme dans l'ensemble du pays. Après des décennies d'oppression, on pouvait à nouveau respirer.

Cela reste un événement singulier dans l'histoire des relations des Églises chrétiennes avec la puissance d'État – particulièrement pour ce qui est des Églises allemandes. Cette fois, l'Église n'a pas choisi la force d'oppression ni essayé de la justifier comme étant « désignée par Dieu ». Elle a pris le parti des opprimés. Elle a compris cette « désignation divine » de l'État dans les termes de Barmen V, ce qui a bénéficié précisément à celles et ceux qui avaient eu à souffrir de l'usage illégal de la force. Le but de l'Église était un État meilleur que l'État socialiste. Mais elle n'a pas agi comme cela avait été maintes fois le cas au cours de l'histoire, par la violence, le sang et les larmes. La révolution pacifique d'Allemagne de l'est a montré aussi que les voies non-violentes pour changer des régimes inhumains ne sont pas illusoire. Non seulement elles sont possibles, mais elles peuvent même se réaliser.

Notes

- 1 *Theologische Erklärung der Evangelischen Kirche in Deutschland in Berlin 1956*, in: *Für Recht und Frieden sorgen. Auftrag der Kirche und Aufgabe des Staates nach Barmen V. Theologisches Votum der Evangelischen Kirche der Union*, Gütersloh 1986, 110.
- 2 Cf. Otto Dibelius, *Obrigkeit?*, Berlin 1959.
- 3 Karl Barth, *Rechtfertigung und Recht*, ThSt 1, Zollikon-Zürich 1944, 44.
- 4 K. Barth, *Christengemeine und Bürgergemeinde*.
- 5 Karl Barth, *Das christliche Leben. Die Kirchliche Dogmatik IV/4, Fragmente aus dem Nachlaß. Vorlesungen 1959- 1961*, Karl Barth. *Gesamtausgabe II*, Zürich 1976, 374; 377. Author's translation.
- 6 *Zehn Artikel über Freiheit und Dienst der Kirche*, in: *Für Recht und Frieden sorgen. Auftrag des Staates und Auftrag der Kirche nach Barmen V. Theologisches Votum der Evangelischen Kirche der Union*, Gütersloh 1986, 124.
- 7 Cf. *ibid.*
- 8 Cité in Friedrich Winter, *Die Geltungsformel der Theologischen Erklärung von Barmen in den Ordnungen der Evangelischen Kirchen in DDR. Ein Beitrag zum Dialog um Barmen*, in: Rudolf Schulze/Hartmut Ludwig, *Barmen 1934-1984. Beiträge zur Diskussion um die Theologische Erklärung von Barmen*, Berlin 1983, 130.
- 9 Albrecht Schönherr, *Die Barmer Theologische Erklärung als Hilfe für die Wegsuche in der sozialistischen Gesellschaft in der DDR*, in: Wilhelm Hüffmeier, *Das eine Wort Gottes – Botschaft für alle. Vol. 1, Vorträge aus dem Theologischen Ausschuss der Evangelischen Kirche der Union zu Barmen I und VI*, Gütersloh 1994, 381-396.
- 10 Albrecht Schönherr, *... aber die Zeit war nicht verloren. Erinnerungen eines Altbischofs*, Berlin 1993, 374.
- 11 *Abgedruckt in: Zum politischen Auftrag der Gemeinde. Barmen II. Votum des Theologischen Ausschusses der Evangelischen Kirche der Union*, Gütersloh 1974, 213-232.
- 12 *Loc. cit.*, 227.



Contexte

Empire

Philip Peacock

Un mot, oui !

La Confession d'Accra a joué un rôle essentiel dans le fait que le concept d'« Empire » s'est solidement installé au centre du discours œcuménique. Le terme lui-même circulait déjà depuis quelque temps parmi les universitaires laïcs et théologiens, notamment dans les milieux post coloniaux. Mais c'est sans aucun doute à la Confession d'Accra qu'il convient d'attribuer la place éminente prise par ce terme et par cette notion dans les milieux œcuméniques. Précisons que cette diffusion y est due de façon appréciable à l'Alliance réformée mondiale (l'ARM, qui fait désormais partie de la Communion mondiale d'Églises réformées). Après tout, la communion d'Églises réformées est depuis longtemps à l'avant-garde sur le chemin qui mène à la liberté et à la justice dans le mouvement œcuménique. Il y a des années, lors de l'Assemblée de l'ARM à Séoul, les graines du mouvement de justice, paix et intégrité de la création ont été semées et ont porté du fruit dans divers mouvements des Églises.

Cependant, bien que l'idée d'Empire se soit répandue depuis Accra en 2004, elle n'a pas échappé à la controverse aussi bien dans les milieux réformés qu'en dehors. Débats, discussions voire alliances improbables se sont développés dans le monde entier¹. Les mots ont théologiquement de l'importance, la théologie est un art, la science et la pratique traitent des mots et de leur usage. Les mots ne peuvent pas être dissociés de la dynamique du pouvoir qui les produit et les vulgarise. Mary Daly, théologienne féministe radicale, rappelle sans cesse l'importance de la création de mots nouveaux, ainsi que la nécessité de donner un nouveau sens aux mots anciens².

Qu'y a-t-il dans un mot ?

Dans son ouvrage célèbre, *1984*, George Orwell décrit un avenir contre-utopique, avec un gouvernement totalitaire dont l'un des ministères serait celui des langues. Dans un contexte de double langage où chaque ministère fait exactement le contraire de ce qu'indique son nom³, celui des langues cherche à réduire le nombre des mots en inventant et en imposant la « novlangue », langage créé avec un nombre minimum de mots. Ce qui a deux conséquences, illustrant le pouvoir des mots. D'une part, les mots nous permettent de décrire notre vécu. Sans le terme propre, nous sommes incapables de formuler ce que nous vivons. Mais il y a un pouvoir encore plus profond des mots, non seulement ils décrivent notre expérience, mais ils nous permettent

de la comprendre. Avoir des mots, avoir un langage, c'est pouvoir à la fois comprendre et formuler ce qu'il se passe autour de nous. Il est donc toujours dans l'intérêt du pouvoir de contrôler le langage. Cela permet de contrôler les gens⁴.

C'est sans doute dans ce sens que nous pouvons comprendre la nécessité et l'importance d'utiliser un terme comme celui d'Empire. C'est un moyen de comprendre, de formuler et donc de nommer le vécu de celles et ceux qui souffrent de l'actuel régime mondial. Plus, même, nous pouvons prétendre que le terme Empire nous propose une interprétation herméneutique pour découvrir et dénoncer la dynamique de pouvoir dans laquelle il se peut que nous nous trouvions nous-mêmes.

L'Empire dans la Bible et en théologie

Empire n'est pas un mot nouveau ni un nouveau concept. Le récit biblique, par exemple, nous est parvenu dans un rapport complexe avec l'Empire. L'histoire biblique nous est racontée et rapportée dans un contexte d'Empire, empire égyptien, assyrien, babylonien, romain et, pour la période intertestamentaire, nous avons également les Perses et les Grecs. Les textes bibliques semblent parfois avoir des aspirations impériales, à d'autres moments ils ont l'air de chercher à collaborer avec l'Empire, en même temps il y a aussi un récit anti-impérial présent dans plusieurs parties de la Bible hébraïque, ainsi que dans la vie et le ministère de Jésus et dans les épîtres. En outre, la littérature apocalyptique est pleine de théologie anti-impériale.

Les docteurs de l'Église ancienne ont également une attitude ambiguë vis-à-vis de l'Empire. Eusèbe semble suggérer que l'Empire pose les bases de la diffusion de l'évangile, mais Hippolyte soutient que l'Empire s'oppose à l'Église, ou plutôt qu'il en serait une imitation démoniaque. On retrouve les mêmes préoccupations dans les perspectives ecclésiologiques de la réforme radicale sur les relations entre l'Église et l'État, avec peut-être également un écho dans la distinction calvinienne entre Église visible et invisible.

Les relations entre christianisme et Empire ont pris un tour particulier mais familier dans le cadre de la chrétienté et avec le colonialisme. Le christianisme a été la justification de l'impérialisme et celui-ci a usé d'un langage théologique pour dissimuler sa violence. Le fait

que missionnaires et canons soient arrivés par le même bateau dans le monde colonisé n'est pas négligeable. L'histoire de l'activité missionnaire dans le monde est complexe et n'a pas toujours été complice de l'Empire, mais les rapports sont indéniables.

Contextualiser l'Empire

Il est certes nécessaire de situer ce discours sur l'Empire dans son cadre politique et théologique, mais il faut placer l'utilisation du terme Empire par la Confession d'Accra dans son contexte.

Il faut se rappeler que l'Assemblée générale d'Accra a eu lieu dans une période agitée, après les événements du 11 septembre 2001. Il ne fait aucun doute, et on le vérifie de plus en plus, que ces événements du 11 septembre ont nourri le programme du complexe militaro-industriel, si même ils n'étaient pas déjà présents dans sa logique. Des décennies de politiques interventionnistes, de part et d'autre des acteurs de la guerre froide, avaient fait apparaître des acteurs étrangers aux États, avec chacun son programme mondial. Ils continuent d'utiliser la rhétorique de l'anti-impérialisme et opèrent toujours dans ce cadre-là avec l'intention de modifier le régime, mais pas la structure elle-même.

D'un côté, nous avons toujours les complications des politiques propres à l'Asie occidentale, nourries littéralement par l'économie politique du contrôle des énergies fossiles localement et internationalement. Dans cette région, cela a abouti à une crise sérieuse qui a conduit une élite locale au conflit avec les masses populaires, ce qui a amené la politique identitaire à un terrible niveau de violence. En outre, cela a provoqué une crise des migrations de proportions épiques et un durcissement des structures d'oppression qui, dans cette région, touchent les travailleurs, essentiellement immigrés.

D'un autre côté, la politique d'une économie dépendant des énergies fossiles a des conséquences mondiales pour la région et ce depuis un certain temps déjà. Susan George, dans un article intitulé « *Manufacturing 'Common Sense'* » (Fabriquer du 'sens commun') propose une histoire de la « longue marche à travers les institutions » qui a abouti au fait que la logique du système du marché a fini par ne plus être mise en question et même par devenir la norme⁵. Certes, l'histoire de la mondialisation de l'économie néolibérale est sans aucun doute longue et brûlante, mais on peut la faire remonter à la *Chicago School of Economics*, peut-être même à la *School of the Americas* et aux techniques qui y ont été élaborées. Il serait peut-être plus immédiatement intéressant pour nous de tenir compte du « Projet pour le nouveau siècle américain » (PNAC). À l'initiative d'une poignée de néo-conservateurs des États-Unis en 1997, ce groupe avait élaboré une vision claire et définitive de la politique étrangère des États-

Unis nettement inspirée par les notions d'Empire. Ce n'est pas par hasard que ce « think tank » néo-conservateur a été formé par l'industrie des armements et du pétrole. C'est ce groupe qui, dès 1992, poussait à la guerre en vue d'un changement de régime en Irak⁶.

On ne sera pas surpris que neuf jours après le 11 septembre le PNAC ait suggéré que, même s'il se pouvait que l'Irak ne fût pas responsable de ces attentats, il fallait l'attaquer et éliminer Saddam Hussein. Plus surprenant, le fait que Paul Wolfowitz, l'un des membres fondateurs du PNAC, ait dès 1992 recommandé d'attaquer l'Irak⁷.

Il faut aussi se souvenir que les mécanisations de l'Empire sont toujours dynamiques, qu'elles normalisent l'oppression et nous rendent incapables de voir plus loin que le cadre.

Aussi, dans les années qui ont conduit à Accra, on a pu voir apparaître un effort évident et concerté dont l'intention était d'affermir le complexe militaro-industriel et patriarcal⁸. Dans le sillage et au milieu des guerres d'Irak et d'Afghanistan, il devenait nécessaire de répondre en langage théologique concret décidé à discerner les signes des temps, et le terme d'Empire convenait parfaitement. Il nous permettait de faire le lien, de voir les relations et, plus encore, de faire apparaître ce qui n'allait pas dans notre monde tout en repérant ce qu'étaient la foi et sa réponse. La Confession d'Accra nous a donné un langage pour en parler, pour nommer les choses théologiquement et pour proposer une réponse dans la foi. Il est important que ce document porte le titre de *Confession d'Accra*, quelle que soit la définition du mot confession que l'on choisisse. La notion de confession la situe dans le cadre d'une réponse de la foi.

Comment voir l'Empire aujourd'hui

Le terme Empire nous a fourni un moyen de nommer ce « rassemblement de pouvoirs économiques, culturels, politiques et militaires dans notre monde aujourd'hui. Il est constitué par la réalité et l'esprit d'une domination incontrôlée créée par l'humanité »⁹. Il est fluide et changeant. Il faut aussi se souvenir que les mécanisations de l'Empire sont toujours dynamiques, qu'elles normalisent l'oppression et nous rendent

incapables de voir plus loin que le cadre. Il se cache derrière le masque du « sens commun » jusqu'à ce que nous pensions qu'il n'y a pas d'autre solution. Rester capables de discerner les signes des temps n'est pas simplement quelque chose d'important, c'est indispensable, en permanence. Il faut poser la question de savoir si l'Empire est un terme adéquat aujourd'hui et élucider ce que nous entendons réellement par là. Le contexte reste fluide parce qu'il est toujours changeant. En fait, il aura été modifié entre le moment où j'ai commencé à écrire ce texte et celui où je le terminerai.

Il y a ici deux points particulièrement importants. D'abord, comme le rappelle Foucault, dans la modernité le pouvoir n'est plus conféré à des personnes, on peut même dire aujourd'hui, à des nations ; le pouvoir se trouve dans le processus de l'administration lui-même¹⁰. Ce n'est pas que nous ayons désormais à faire à de nouveaux acteurs, les uns d'État, les autres non, il faut comprendre que l'Empire est au-delà des uns et des autres, c'est un système et une structure qui se sont immergés dans notre pensée ainsi que dans nos structures sociales et économiques. Nous avons non seulement assisté à la montée de la Russie et de la Chine, mais aussi à la collusion des intérêts du capital dans le monde entier, de sorte que l'Empire n'est plus une entité unique, mais l'hydre à têtes multiples du capitalisme lui-même¹¹. C'est un système plus qu'un État.

Deuxièmement, l'aspect d'impérialisme et de pouvoir abusif qui fait partie de ce projet, c'est qu'il se complique continuellement de plus en plus. Il est capable, d'un côté, de rendre normale et normative la violence grâce au caractère anonyme des structures et, de l'autre, de masquer sa violence au moyen de ce que j'appellerai la banalité du fascisme. Alors que nous sommes préoccupés, comme il se doit, par des actes de violence manifeste, par sa glorification et par l'augmentation d'une culture de racisme patent et d'intolérance religieuse, il nous faudrait également reconnaître la formation lente mais certaine que nous subissons tous et qui fait de nous de loyaux sujets du marché et de la consommation, à telle enseigne que cela va faire partie de notre être normal.

En fait, il s'agit de la beauté de la bête (nous reparlerons de ce langage dans un moment) : le capitalisme a la capacité de conquérir et de coopter n'importe quelle résistance et contradiction. Il provoque l'aliénation, l'anxiété sociale, la dépression, puis il va nous vendre des antidépresseurs. Le marché a le contrôle total. La contradiction la plus apparente du capitalisme aujourd'hui est sans doute la crise environnementale qui dévaste les conditions climatiques dans le monde entier. Mais le capitalisme nous invite à « acheter vert » pour apaiser notre culpabilité collective. C'est maintenant la norme, on calcule son empreinte carbone, on utilise des sacs en tissu, on achète du café solidaire. La résistance se

ramène à la consommation. La bête est plus futée qu'on ne l'imaginait.

Nous parlons de la bête parce qu'il s'agit d'une image biblique. La Bible, et notamment la littérature apocalyptique, utilise toujours un langage symbolique pour évoquer l'Empire. La bête, le terme problématique de « prostituée », etc. C'est peut-être parce que ceux qui ont imaginé la littérature apocalyptique percevaient la nature de l'Empire de façon floue et fuyante au point de ne pouvoir en parler qu'en langage symbolique et indirect.

Ce qu'il faut, c'est un engagement constant par rapport à un discernement radical ainsi qu'à un esprit prophétique par lequel ce discernement sera transformé en action radicale directe.

Il se pourrait que nous devions concevoir l'Empire de cette façon, aujourd'hui, en langage symbolique pour représenter ce rassemblement de pouvoirs abusifs qui détruit avec cruauté la vie et les moyens d'existence de beaucoup de gens. La bête change de formes, elle est belle en ce sens qu'elle nous charme par ses ruses. Mais elle est destructrice et mauvaise, elle s'oppose à Dieu en qui nous avons foi. Leipzig 2017 nous invite à discerner continuellement les signes des temps, à avoir toujours conscience de l'Empire, quelle que soit la forme qu'il adopte.

Ce que l'on attend de nous en tant que Communion mondiale, c'est de savoir discerner de façon adéquate et radicale le sophisme de la bête. Comme à Accra, nous recevrons une fois encore le don des langues pour savoir forger de nouveaux mots et donner un nouveau sens à des mots anciens afin de pouvoir nommer la bête et, ce faisant, commencer à en prendre le contrôle.

C'est là peut-être que le théologien réformé Mark Lewis Taylor va avoir de l'importance pour notre sujet. Dans son livre *Religion, Politics and the Christian Right*, il parle de l'Empire comme de spectres, qu'il nomme « romantisme américain » et « libéralisme contractuel », ces deux spectres de l'Empire, soutient Taylor, contre lesquels il faut réagir par esprit prophétique. Ce qui est intéressant dans toute cette analyse, c'est que Taylor

insiste sur le fait que ces notions de spectres, d'âmes et d'esprits ne sont pas des éléments transcendants, mais en fait des forces matérielles. Ce qu'il nous faut, donc, dans notre opposition aux spectres¹² de l'Empire, c'est un esprit prophétique¹³. Accra a fourni le langage du discernement, ce qu'il nous faut maintenant c'est le langage qui nous permettra de nous opposer à ce qui est discerné. C'est là que les travaux du « *Globalization Project* » sont utiles. Ce projet est désormais célèbre pour la définition qu'il donne de l'Empire, nous y avons fait référence ci-dessus. Il est intéressant, toutefois, que le projet voie dans la définition de l'Empire non pas la détermination de la signification de l'Empire, mais un point de départ de discussions ultérieures. Pour le projet, les conséquences éthiques de la réflexion sur la question de l'Empire consistent dans le fait de voir, de juger et d'agir, c'est souligné dans le tout dernier chapitre. C'est là que l'on parle de ce que Taylor appelle sans doute « esprit prophétique » ou « vision prophétique », lorsqu'il ne s'agit pas seulement de triompher de la souffrance de ce monde, mais d'envisager un monde autre. Une critique prophétique qui implique un processus laborieux de critique radicale de tout ce qui provoque l'injustice. Une communication narrative (*Story-Telling*) prophétique qui fait place à la mémoire et au souvenir, au rappel d'une communauté brisée. Nous ne pouvons pas rester au niveau de la narration, il faut aller à l'analyse prophétique, ce qui exige de la rigueur technique et universitaire. Ce qui pourrait se prêter à une politique prophétique accomplie sous l'égide d'une action prophétique foi, espérance et amour¹⁴.

La politique radicale d'Accra repose sur sa capacité à discerner les signes des temps. Ce qu'il faut, c'est un engagement constant par rapport à un discernement radical ainsi qu'à un esprit prophétique par lequel ce discernement sera transformé en action radicale directe. Accra a provoqué la formation d'alliances improbables, de visions alternatives, de formulations théologiques cherchant à lutter avec la bête. C'est cette tâche qui nous attend à Leipzig. Pas uniquement de savoir discerner les temps mais de voir comment nous pouvons faire avancer les choses vers un monde caractérisé par la justice.

Notes

- 1 Voir par exemple le travail réalisé entre les Églises d'Allemagne et d'Afrique du Sud dont on trouve un écho dans l'ouvrage *Dreaming a Different World: Globalization and Justice for Humanity and the Earth*. Sa définition commune de l'Empire informe toujours de nombreux usages du terme dans des documents œcuméniques. Cf. The Letter from Johannesburg
- 2 Mary Daly *Gyn/Ecology: The Metaethics of Radical Feminism* (Boston: Beacon Press, 1990) p. 340
- 3 Ainsi, le Ministère de la Paix fait des projets pour la guerre.
- 4 Les efforts missionnaires coloniaux pour codifier les grammaires et traduire les textes, bibliques ou autochtones, peuvent également être lus à l'aide de cette interprétation.

- 5 Susan George, "Manufacturing 'Common Sense'" in Achin Vanaik ed. *Masks of Empire* (New Delhi: Tulika Books, 2007) p. 46.
- 6 Voici les termes de la déclaration des principes du PNAC : « L'Amérique a un rôle vital dans le maintien de la paix et de la sécurité en Europe, en Asie et au Moyen-Orient. Si nous fuyons nos responsabilités, nous mettrons en difficulté nos intérêts fondamentaux. L'histoire du 20^{ème} siècle devrait nous avoir appris qu'il est important de façonner les circonstances avant l'apparition des crises et de faire face aux menaces avant qu'elles ne s'aggravent. L'histoire de ce siècle devrait nous avoir appris à soutenir la cause du leadership américain ». Le PNAC est un projet qui dispose de fonds très importants et qui exerce une grande influence. Il a quatre objectifs essentiels. Tout d'abord la nécessité d'augmenter le budget militaire. Deuxièmement, il cherche à renforcer les alliés communs et à « contester les régimes hostiles à nos intérêts et à nos valeurs ». Troisièmement il s'agit de favoriser la liberté politique et économique à l'étranger. Et finalement le PNAC recommande de relever le défi de préserver et d'étendre un régime international qui accepte la responsabilité de l'Amérique dans son rôle unique vis-à-vis d'un ordre international chargé de garantir la sécurité et la prospérité des intérêts américains. Non seulement les intentions impériales du PNAC étaient explicites, mais encore ce groupe était très influent.
- 7 Susan George, "Manufacturing 'Common Sense,'" p. 57.
- 8 Les relations entre le capitalisme de guerre et le patriarcat ont toujours existé, mais elles ont sans doute été davantage apparentes à l'époque de Bush. Il était plus facile de faire le lien et de mettre au jour le complexe militaro-industriel. On trouvera une analyse plus détaillée de ce qu'on pourrait appeler Capitalisme de catastrophe, c'est à dire l'ouverture de marchés au moyen de catastrophes naturelles ou provoquées par l'homme (la guerre) chez Naomi Klein, *The Shock Doctrine* (Londres : Penguin Books, 2007).
- 9 Allan Boesak, Johann Weusmann, Charles Amjad-Ali *Dreaming a Different World* (The Globalization Project) p. 2.
- 10 Peter Denis "Power and Subjectivity in Foucault" in *New Left Review*, No. 144 p. 76-77.
- 11 Ce terme est emprunté au titre du livre *Global Capitalism as Hydra* (le capitalisme mondial, une hydre) Cf. Indukuri John Mohan Razu *Global Capitalism as Hydra: A new look at Market, Money and MNC's* (New Delhi/Mumbai, ISPCK/BUILD, 2006).
- 12 Bien que Taylor utilise ces mots au sens de force matérielle, nous pouvons aussi sentir dans son choix des termes une tentative pour saisir quelque chose de fluide et de dynamique, avec le besoin, pour en parler, de disposer d'un symbole éthéré, exactement comme la notion biblique de la bête.
- 13 Mark Lewis Taylor *Religion, Politics and the Christian Right: Post 9/11 Powers and American Empire* (Minneapolis Fortress Press, 2005), p. 96.
- 14 Allan Boesak, Johann Weusmann, Charles Amjad-Ali *Dreaming a Different World* (The Globalization Project) pp.75-78.

Écoutez, écoutez, Dieu appelle !

Réflexions sur l'ordination des femmes

HyeRan Kim-Cragg

Le thème de l'Assemblée générale 2017, « Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous », nous montre l'Esprit de Dieu à l'œuvre parmi nous. Cette Assemblée marquera un événement historique, le 500^{ème} anniversaire de la Réforme, mais ce thème ne concerne pas uniquement la commémoration du passé, c'est également la célébration d'un présent orienté vers l'avenir. Dieu n'est pas statique, nous sommes invités à discerner un appel dynamique qui nous pousse à être fidèles et prophétiques aujourd'hui comme dans les jours qui viennent. Ce thème s'empare également de notre imagination avec la vision du royaume de Dieu ici et maintenant. Nous imaginons un monde transformé, radicalement différent, même si nous avons conscience de la réalité fragile et injuste dans laquelle nous vivons. L'ordination des femmes constitue l'un des aspects de cette réalité, une réalité qui aspire à l'accomplissement.

Qu'est-ce qui est en jeu ?

La question de l'ordination des femmes a été considérée comme susceptible de diviser l'Église. Est-ce vraiment le cas ? Cette question peut-elle être celle sur laquelle se focalise la Communion mondiale d'Églises réformées (CMER) ? Pouvons-nous être en communion les uns avec les autres si certains membres de cette Communion sont empêchés d'utiliser les dons que leur accorde l'Esprit pour édifier le corps du Christ et pour prendre complètement leur part de la mission de Dieu dans le monde ? L'Écriture restreint-elle la portée et la nature de l'ordination des femmes sur la base du genre ? Que demande Dieu, le Dieu vivant, de nous dans ce domaine ?

1. La question de l'ordination des femmes est plus qu'une simple question de doctrine ecclésiale.

L'origine de la question de l'ordination des femmes repose sur un témoignage biblique que l'on trouve dans la vie et le ministère de Jésus Christ. La question de savoir comment Jésus a traité les femmes, les hommes et les enfants est importante. Le contexte aussi. La foi chrétienne n'existe pas dans le vide. Notre Église est dans le monde. L'Église ne peut pas choisir de refuser de s'intéresser au monde, à sa fragilité, à son intégralité. Notre foi subit l'influence des contextes où nous nous trouvons et qui sont marqués culturellement et socialement. Lorsqu'on relie témoignage biblique et contextes, si les conditions sociétales changent, le poids

et l'importance de passages particuliers peut également changer. Il est essentiel de savoir qu'il y a là une limite, mais en même temps un point de référence. Le récit qui suit, à propos de l'Église unie du Canada, peut illustrer la façon dont la question de l'ordination des femmes doit être envisagée, d'un point de vue biblique et d'un point de vue contextuel :

Étude de cas : L'Église unie du Canada

Lydia Gruchy a été la première femme ordonnée au ministère dans l'Église unie du Canada, en 1936. Elle avait également été en 1920 la première étudiante en théologie au Presbyterian Theological College (aujourd'hui St. Andrew's College, à Saskatoon). Après ses examens, en 1923, elle est allée travailler avec des enfants, à Verigin dans la Saskatchewan. Elle a très tôt commencé à y présider des cultes et, en 1926, le consistoire de Kamsack a proposé qu'elle soit ordonnée. Lorsque cette motion a été présentée au Conseil Général de 1926 (c'était la première réunion du Conseil après la constitution de l'Église unie), « l'assemblée a explosé ».

Le contexte sociétal chrétien des années 1920 à 1950 s'opposait fortement à l'idée que des femmes puissent travailler dans la sphère publique. Ordonner des femmes était difficile à admettre à cette époque au Canada, ailleurs aussi sans doute. Il était virtuellement impossible d'imaginer des femmes égales aux hommes dans des situations publiques. Cela permet de comprendre pourquoi le Conseil Général de 1926 a « explosé » à propos de cette question et qu'il a fallu dix ans pour que Lydia Gruchy puisse être ordonnée. Même au cours des décennies qui ont suivi cette ordination, le chemin a été long et difficile pour que les femmes puissent être ordonnées, surtout les femmes mariées. Toutefois, il faut évoquer ici un autre facteur. Il s'agit des périodes qui ont suivi la première puis la seconde guerre mondiale. Les Canadiens y ont perdu beaucoup de jeunes hommes, mais en outre ils ont vu se déliter l'ancien ordre familial. En fait, le frère de Lydia, jeune étudiant en théologie très prometteur, avait été tué pendant la première guerre. Le conflit a vu beaucoup de femmes occuper des postes publics qui traditionnellement étaient réservés aux hommes. Ces pertes et les grands changements sociétaux de cette période ont fait que la demande d'ordination des femmes est devenue imaginable.

Revenons à 1926. Le Conseil Général a nommé une

commission sur l'ordination des femmes chargée de rapporter au Conseil général de 1928. Ce rapport proposait des références bibliques et quelques passages du Nouveau Testament à propos des femmes et des postes de direction dans l'Église. Il soutenait que, selon les Évangiles, Jésus considérait qu'hommes et femmes étaient égaux sur le plan spirituel. Puis il citait des écrits pauliniens, 1 Corinthiens 2,5 et Galates 3,26-28, pour montrer comment femmes et hommes exerçaient dans la première Église, des fonctions de direction à égalité. On y notait également des passages attribués à Paul et restreignant les ministères susceptibles d'être exercés par des femmes dans l'Église, comme 1 Corinthiens 14,34-36. En liant entre eux ces différents passages, le rapport sapait l'autorité qu'auraient pu avoir les dernières citations prises isolément. Voilà un exemple de différents passages de l'Écriture dont on se sert pour déterminer le poids ou l'importance relative du passage en question.

Bibliquement parlant, on peut tirer deux idées de ce rapport. La première est l'ambiguïté de l'Écriture qui contient parfois des points de vue contradictoires. Ici, Paul présente les femmes comme égales à leurs compagnons et à leurs dirigeants, mais là, devant un public différent, il minimise l'importance du rôle des femmes dans l'Église. L'Église est la Parole inspirée de Dieu, mais il ne faut pas la prendre à la lettre étant donné son ambiguïté et son ambivalence. La seconde idée, c'est qu'en tant qu'interprètes de la Bible nous avons la liberté évangélique d'équilibrer le poids de passages qui ont fini par apparaître comme contraires au contenu sous-jacent de la révélation biblique sur des sujets particuliers tels que l'ordination des femmes. La liberté évangélique, c'est la liberté des chrétiens de dépasser les habituelles pratiques d'interprétation de la foi en réponse à l'évangile. On a invoqué l'orientation générale des enseignements de Jésus et de Paul, dans Galates 3, pour relativiser les enseignements explicites de certains passages bibliques (par exemple, Ephésiens 5,21-33 ; 1 Timothée 2,9-15) qui n'ont plus de valeur contraignante dans les détails.

Ce récit, à propos de l'Église unie du Canada, montre comment nous pouvons tirer un enseignement de nos prédécesseurs dans la foi qui ont adopté une position biblique saine conduisant à un appel contre-culturel prophétique à la justice, un appel à cesser d'exclure les femmes du ministère ordonné. La culture nord-américaine des années 1920 à 1950 s'opposait à ce que les femmes aient un rôle public, par exemple dans la direction des Églises. Mais cette Église-là a tenu compte d'un appel biblique s'opposant à une lecture qui prévalait dans son contexte culturel en discernant la voix de Dieu dans la Bible. La vie et le ministère de Jésus, Parole de Dieu incarnée, ont été le principe selon lequel, en tant que communauté de foi, les membres de cette Église ont senti qu'ils devaient aborder la question de l'ordination des femmes.

2. La question de l'ordination des femmes est plus qu'une simple question de tradition.

Il ne suffit plus d'être pour ou contre l'ordination des femmes simplement parce que l'Église l'a ou non pratiquée dans le passé. Les chrétiens doivent plutôt faire de l'anthropologie théologique, étudier ce que signifie le fait d'être un humain en relation avec Dieu. L'Assemblée générale de 2017 confesse Dieu comme Dieu vivant, pas seulement comme Dieu du passé. Ce thème nous concerne directement, « nous », avec qui Dieu a fait alliance et qu'il appelle. C'est « nous » qui devons être renouvelés et transformés, à la fois en tant qu'êtres humains individuels et en tant que communauté. Désigner ce « nous », c'est également admettre que nos relations humaines sont détériorées. L'Esprit saint est affligé à cause de notre rébellion (Esaïe 63,10) et Jésus a pleuré sur Jérusalem (Luc 19,41) parce que nous avons désobéi à Dieu en nous autorisant à traiter les femmes de façon inégale par rapport aux hommes. D'où vient cette inégalité ? Existe-t-il un motif théologique pour que les femmes soient subordonnées aux hommes ?

Pour répondre, il faut revenir à l'origine de la création des êtres humains dans la Bible. Le récit de la création, dans la Genèse, a deux versions différentes, apparemment opposées. Genèse 1 dit clairement que Dieu a créé la femme et l'homme à l'image de Dieu, soulignant ainsi l'égalité entre hommes et femmes. Le chapitre 2 raconte les choses différemment. Dieu a d'abord créé un homme, puis une femme a été créée à partir d'une côte de cet homme. Ce dernier récit a servi à justifier l'infériorité des femmes en les mettant à une place seconde par rapport aux hommes.

Ces deux récits semblent se contredire, mais ce n'est pas le cas si on examine la signification biblique des deux termes suivants : *ezer* (aide) et *adam* (humanité). Le mot *ezer* apparaît lorsque Dieu dit « il n'est pas bon pour l'homme d'être seul, je veux lui faire une *aide* qui lui soit accordée » (Genèse 2,18). Les biblistes ont recherché les autres usages du mot *ezer* dans la Bible. Il apparaît 29 fois dans la Bible hébraïque, la plupart du temps à propos de Dieu. Lorsque c'est Dieu qui est notre aide (c'est-à-dire Exode 18,4 ; Deutéronome 33,7 ; Psaume 20,2 ; 33,20), c'est le terme *ezer* qui est utilisé. Ainsi, le fait que la première femme soit cette aide n'implique pas qu'elle soit subordonnée à l'homme ou qu'elle ait un statut second, selon le témoignage biblique. En outre, juste après qu'il soit fait mention de l'aide, Dieu dit de cette femme qu'elle sera une aide « accordée » à l'homme (ou « partenaire » ou « semblable à lui », selon les traductions - NdT), c'est-à-dire compagne égale à l'homme.

L'autre mot important est *adam*, que l'on prend souvent pour le nom du premier homme dans la Bible. Mais, dans Genèse 1,26-27, *adam* se réfère à la personne

humaine, à l'humanité, féminine et masculine. On peut soutenir qu'un nom au singulier qui représente à la fois le genre féminin et le genre masculin insiste sur l'unité humaine dans la diversité. Masculin et féminin sont créés ensemble en vue d'être partenaires ensemble et avec Dieu, cela fait partie du désir de Dieu de bénir le monde entier.

En bref, une anthropologie théologique tirée de Genèse 1 et 2 affirme l'aspect relationnel. Êtres humains, nous sommes en relation les uns avec les autres et avec Dieu. Nous ne pouvons pas vivre seuls. C'est ce que Dieu a vu dès le début. Non seulement nous avons besoin de Dieu, mais nous avons aussi besoin les uns des autres. Nous pouvons bien essayer de nous illusionner nous-mêmes en nous persuadant que nous sommes indépendants, capables de faire les choses seuls, nous savons tout au fond de nous qu'il nous faut dépendre les uns des autres. Le monde et nos systèmes économiques et sociaux peuvent bien approuver les hiérarchies et les inégalités comme faisant partie de l'état des choses, nous, en tant que croyants, nous savons bien que ce n'est pas ce que Dieu veut. Tout au fond de nous, nous savons que nous ne pouvons pas vivre pleinement tant que les relations inégales ne seront pas brisées et réparées.

3. Prendre position en faveur de l'ordination des femmes, c'est proclamer le sacerdoce de tous les croyants, non seulement en paroles, mais en actes.

Ne pas ordonner les femmes au ministère peut correspondre au statu quo, et même, certains trouveront peut-être cela naturel étant donné une longue tradition dans l'histoire de l'Église. Mais ce n'est pas cela que Dieu nous demande. Il faut écouter, écouter Dieu qui nous appelle à nous repentir, à nous renouveler pour être transformés, en accomplissant une démarche prophétique, en contemplant un monde qui fut constitué avec égalité et avec justice. Dès les origines, lorsque Dieu « nous » a créés femme et homme à l'image de Dieu, il a dit « c'est très bien ».

Il y a beaucoup de cas de femmes en situation de responsabilité tout au long de l'histoire de l'Église, c'est pourquoi il est paradoxal que l'ordination des femmes rencontre encore tant d'opposition dans de nombreuses Églises. Imaginons un courant sous-marin d'eau vive qui se déplace sous une surface d'eau gelée. La réalité apparaît fixe et statique, mais cette eau gelée est finalement destinée à fondre et à bouger avec le courant en dessous. Il y a un grand nombre de femmes chrétiennes exemplaires dont le rôle de direction dans l'Église et la société témoigne des dons spirituels que Dieu leur a accordés. Les Églises de notre confession ont confirmé que l'Esprit saint appelle effectivement des femmes à exercer des ministères ordonnés et, par elles, il équipe les membres de l'Église pour faire d'eux la lumière du monde et le sel de la terre.

Dans l'Église ancienne, avant qu'elle n'ait succombé à la fascination du pouvoir, il y a eu de nombreuses femmes étonnantes qui ont exercé des responsabilités. En voici quelques exemples. Ste Perpétue avait reçu de l'instruction, elle était enseignante dans l'Église. Elle est l'auteur du matériel pédagogique non biblique le plus ancien que l'on connaisse. Alors qu'elle avait 21 ans, elle fut emprisonnée au Colisée avec beaucoup d'autres martyrs de cette époque et assassinée en 203.*

Pendant l'ère médiévale, le seul rôle officiel reconnu aux femmes dans l'Église était celui de religieuse. Julienne de Norwich (1342-1416) a consacré sa vie à la connaissance de l'esprit du Christ. Elle rapporte 16 expériences de visions venant de Dieu à propos de la création et de la chute, de la crucifixion du Christ et de la grâce. Ses écrits sont les premiers textes rédigés par une femme anglaise.* Jane Douglas, historienne de l'Église, affirme que Christine de Pisan, une laïque qui a vécu à la fin du 14^{ème} et au début du 15^{ème} siècle, a lancé un débat littéraire de plusieurs siècles sur la nature des femmes, débat dans lequel elle remettait en question les affirmations des théologiens.

Vint la Réforme. Marie Dentière, au début de la Réforme, à Genève, est entrée dans ce débat en insistant sur le fait que l'évangile libérateur appelait les femmes à parler et à écrire, ce qu'elle fit, d'après Jane Douglas. Catherine Zell (1497-1562) a rencontré et épousé Matthieu Zell, prêtre catholique, et ils ont eu ensemble un ministère en partenariat. L'Église catholique l'a excommunié à la suite de son mariage, mais il a été accueilli par l'Église luthérienne. Quand ce mariage a commencé à faire du tort à leur ministère, Catherine a publié une défense bien argumentée bibliquement. Ce texte fut par la suite recommandé par Luther.*

En Amérique du Nord, Phoebe Palmer (1807-1874), bien que mariée, a consacré sa vie à la défense de la sainteté. En 1835, elle institua avec sa sœur une réunion de prière pour les femmes qui, au bout de deux ans, a été le point de départ d'un renouveau qui a finalement touché l'ensemble du méthodisme américain. Elle était connue pour ses exhortations et ses prêches. Son influence a été servie par ses écrits. Elle critiquait l'Église disant que celle-ci avait enterré les talents des femmes dans un « champ du potier », en référence à Matthieu 27,1-10 où il est question d'un champ acheté avec l'argent que Judas avait reçu pour trahir Jésus.*

De nombreux missionnaires sont allés dans le monde entier au 19^{ème} siècle. Ils se sont souvent comportés de manière coloniale et oppressive, mais leur travail d'évangélisation a été éclairant et libérateur en termes d'éducation féminine. Jeong-Shin Yang est l'une de celles qui en ont bénéficié. Née dans le nord de la Corée, elle est devenue aveugle à l'âge de six ans à la suite d'une maladie. Elle a été admise dans une école pour

aveugles ouverte par des missionnaires d'Amérique du Nord. Malgré son handicap, elle a pu aller étudier la médecine au Japon, puis la théologie aux États-Unis dans les années 1940-1950. Elle a été la première femme ordonnée dans l'Église presbytérienne en République de Corée, en 1977.

On remarquera sans surprise que l'Église a perdu sa vitalité en oubliant l'égalité entre femmes et hommes. Une fois installée et institutionnalisée, elle a exercé son pouvoir comme un état impérial. Lorsqu'elle est devenue une puissance dominante dans la société, le rôle des

femmes s'est trouvé marginalisé. On a cherché à les faire taire, au point de les assassiner comme dans les chasses aux sorcières de l'Inquisition. Mais, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, il y a eu des femmes fortes et fidèles que l'Église n'a pas réussi à réduire au silence. Elles forment une nuée de témoins fidèles qui veillent sur « nous », qui avons été appelés par Dieu. C'est ce Dieu, ce Dieu vivant qui nous appelle à ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire de la CMER.

*Source : Shannon Nicole Smythe, *Women in Ministry*.

Une perspective biblique sur la justice de genre

Étude biblique de Nombres 27

Ofelia M. Ortega

Pour notre réflexion, j'ai choisi un texte tiré d'un livre que j'ai eu d'infinies difficultés à « digérer ». En fait, il a presque provoqué chez moi, pour ainsi dire, une espèce d'indigestion de lecture. Le Livre des Nombres, incontestablement, n'est pas très séduisant et certainement mal connu. Origène l'a admis : « La lecture des Évangiles, des épîtres ou des psaumes est source de joie pour tout le monde, on s'y adonne avec plaisir, les gens sont heureux d'y trouver quelque remède à leur maladie. Mais s'ils viennent à lire le Livre des Nombres... beaucoup estimeront que c'est sans utilité, que cela n'apportera aucune solution à leur faiblesse, aucun salut pour leur âme. Ils le rejeteront et le mettront de côté comme une nourriture indigeste ».

Pourtant, comme l'a déclaré Katherine Doob Sakenfeld, « le Livre des Nombres, bien qu'il soit moins connu aujourd'hui que la Genèse ou l'Exode, a aidé l'ancienne communauté d'Israël à trouver une orientation religieuse essentielle »¹.

Il semble que ce livre veuille rendre les femmes « invisibles ». En matière de culte, les lévites et les prêtres exercent un leadership réellement surprenant. Ils « entourent » le lieu saint comme des gardiens, ils ferment constamment tout « espace » à la participation des femmes. Et pourtant, des femmes apparaissent ici ou là telles de brillants éclairs de révélation dans neuf des 36 chapitres du livre, pour nous montrer que la barrière du sacerdoce masculin, caractérisée par l'exclusion des femmes, peut toujours être franchie par des femmes capables d'ajouter le « courage » à la foi qu'elles professent. Pour dire cela avec les paroles d'Ivone Gebara : « le mur patriarcal est élevé, impénétrable, mais nous sommes comme de petites fourmis et nous ouvrons des trous pour passer de l'autre côté ».

Et c'est justement ce que font les filles de Celofehad – Mahla, Noa, Hogla, Milka et Tirça - en venant parler à Moïse personnellement et publiquement (Nombres 27).

Il n'est donc pas surprenant que le message de ces cinq femmes nous atteigne aujourd'hui, comme la lumière d'une bougie qui, aussi petite soit-elle, dissipe l'obscurité environnante.

I : Ces femmes ont un nom

Nous, les femmes, nous perdons notre nom en cours de route, d'abord légalement, puis sur le plan affectif. Nous

ne savons plus qui nous sommes. Nous perdons notre dignité et l'estime de nous-mêmes à force de ne pas être appelées par notre nom. Ces femmes (bien que « filles de... ») ont leurs noms à elles, ce qui leur permet de présenter une demande en vue de recouvrer un héritage qu'elles semblent avoir perdu, l'héritage de leur père décédé sans avoir de fils. Ces femmes étaient vraiment avisées. Elles plaidaient pour que le nom de leur père ne soit pas perdu avec la terre qu'il aurait eue s'il avait eu des fils. Cette décision était intelligente, c'est pour cela que leurs noms figurent dans les Écritures.

Nous, les femmes, nous perdons notre nom en cours de route, d'abord légalement, puis sur le plan affectif.

II : La voix des femmes

En réclamant le droit de recevoir leur héritage, ces femmes ont contesté l'autorité masculine et le pouvoir. Il faut entendre leur voix. Elles ont le courage de faire face à Moïse, au prêtre Eléazar, aux responsables et à toute l'assemblée (Nombres 27,2). *Elles se présentent devant eux*, dit le texte. On ne dit pas qu'elles se soient inclinées ou agenouillées, humiliées. Elles étaient *debout*, « à l'entrée de la tente de la rencontre », l'entrée de l'espace sacré. Là, dans l'espace vide, au milieu du camp, à proximité du lieu de la présence de Dieu, elles ont parlé. Aujourd'hui, il nous faut rompre le silence qui couvre la vie des femmes, comme l'ont fait Mahla, Noa, Milka, Hogla et Tirça.

III : Entrons dans le Saint des saints

Elles ont parlé à l'entrée du Saint des saints ! Cet espace sacré nous a également été interdit. L'une des plus belles expériences que j'ai vécues a eu lieu lors d'une visite à l'Église orthodoxe de Roumanie. Au moment de l'eucharistie, près de l'autel, le groupe qui présidait le service a tourné en rond avec le sacrement tandis que le chœur chantait. Les femmes présentes dans l'assemblée se sont alors approchées de cet « espace sacré » réservé aux hommes et elles ont jeté des chemisiers, des fichus, des pièces de vêtements pour que le sacrement (qui

était entre les mains des prêtres) puisse exercer une influence positive sur ces vêtements. C'était une invasion de l'espace sacré, mais une belle invasion, bénie de Dieu. Dans l'Ancien Testament, Dieu habitait **l'espace libre**. Pour les juifs, la présence de Dieu n'était pas d'ordre matériel, c'est-à-dire corporel. La notion théologique **d'espace libre** était essentielle à l'annonce prophétique du peuple juif. Dieu habitait **l'espace libre** situé entre les ailes des chérubins, sur le point de se toucher (séparées l'une de l'autre par une distance infinitésimale).

Nous, les chrétiens, nous avons minimisé la valeur de cette notion de la présence de Dieu dans un **espace libre** particulier, nous avons non seulement « fermé cet espace », mais nous avons aussi matérialisé le sacré. Nous l'avons enfermé dans un corps. Nous l'avons rendu matériel. Cette conception du sacré, outre qu'elle devient matérielle à l'instar d'un objet du temple, le sacrarium, l'eucharistie, le prêtre, l'évêque, le pape, est située à l'extérieur, en dehors de nous. C'est pourquoi il est sacrilège de profaner ou de traiter avec un manque de respect une personne ou un objet sacrés. Il ne s'agit pas de ce qu'ils sont en soi, mais de ce qu'ils représentent.

À l'inverse, le fait de maltraiter, de toucher (de profaner) la dignité d'un être humain n'est pas considéré comme grave. Parfois, la peine de mort ne soulève pas de condamnation, alors qu'on s'élève contre la profanation d'un personnage ou d'un objet sacré. Il nous faut affirmer que « *toute vie est sacrée* ». Il est nécessaire *d'ouvrir les espaces*. Briser « le sacré et les ceintures de

chasteté » qu'on nous a imposées en rendant nos corps impurs sans tenir compte du fait que Dieu les a faits purs et saints, à son image et à sa ressemblance.

IV : Dieu fait un choix en faveur des femmes (verset 7)

Cette décision est un acte de justice, « les femmes ont raison ». La question est débattue : victoire ! La demande a été écoutée et acceptée. Il peut résulter de graves injustices de l'adhésion à des traditions culturelles et sociales si on n'examine pas les conséquences que peuvent avoir ces traditions ou ces lois dans la vie des femmes. Dans cette histoire, nous voyons un Dieu d'équité manifester son indifférence à l'égard de droits purement légaux. Toute loi qui contredit la loi de l'amour envers Dieu et envers le prochain est condamnée dès sa formulation, c'est une bénédiction que ce genre de loi soit cassée et finalement annulée par l'énergie d'une vie qui se développe. C'est exactement ce qui arrive dans notre histoire. « Faut-il que le nom de notre père disparaisse de son clan du fait qu'il n'a pas eu de fils ? Donne-nous donc à nous-mêmes une propriété comme aux frères de notre père... Moïse porta leur cause devant le Seigneur. Et le Seigneur dit à Moïse : Les filles de Celofehad ont raison,... tu leur transmettras l'héritage de leur père » (4-7).

Quelles sont les règles, les normes qui gèrent ou gouvernent la vie des femmes et des filles dans l'Église et dans la société ? Aurons-nous le courage de les analyser, de les éliminer ou de les modifier de façon à enrichir la



Toute loi qui contredit la loi de l'amour envers Dieu et envers le prochain est condamnée dès sa formulation.

vie de nos communautés ? Je vais vous raconter une petite histoire à propos d'Evangelina Corona Cadena, de l'Église presbytérienne du Mexique. Cette femme est devenue députée fédérale au Congrès de l'Union mexicaine Elle a brillamment participé à la vie politique de son pays. Peu après, elle a été élue conseillère presbytérale dans son Église locale. Le consistoire s'est opposé à cette décision car l'Église presbytérienne au Mexique n'ordonne pas les femmes au ministère pastoral ni à celui d'ancien. Incroyable, n'est-ce pas ? Une femme peut être membre du Congrès au Mexique, mais pas conseillère presbytérale dans sa propre paroisse. J'ai appris avec plaisir que les femmes mexicaines avaient publié un livre avec la photo du visage d'Evangelina en couverture, pour montrer au monde ecclésiastique la femme qu'il a rejetée. Mais Dieu est avec nous, l'histoire biblique de Nombres 27 le confirme.

V : L'action de ces femmes est devenue une règle ou une norme de droit pour le peuple juif

Ce fut la promulgation d'une législation nouvelle ! Oui ! Nous, les femmes, nous pouvons amener des changements dans les lois qui signifient pour nous oppression et exclusion ! Des changements comme l'emprisonnement de longue durée pour les violeurs, des lois contre la violence familiale, qui sont actuellement en vigueur dans de nombreux pays. Les femmes créent de nouveaux secteurs d'action qui n'existaient pas auparavant dans les politiques sociales et économiques. Il faut continuer à lutter dans ce sens, exactement comme les filles de Celofehad ! Ce texte biblique prouve qu'un acte en faveur de la justice aura des conséquences pour les hommes et pour les femmes.

J'aime ce récit, car les cinq sœurs, outre qu'elles défendaient une loi juste, ont été disposées à prendre la propriété de ce terrain, ce qui signifie qu'elles rompaient avec leur rôle domestique pour prendre la responsabilité de la ferme. Elles reçoivent un privilège et en même temps prennent une grande responsabilité. La loi basée sur leur affaire permettra de donner davantage de force intellectuelle et morale aux femmes d'Israël. La propriété n'a de valeur qu'autant qu'elle permet d'élargir et de fortifier la vie des gens. Néanmoins on trouve au chapitre

36, versets 1 à 13, le récit du contrôle de l'héritage des femmes. Ce qui signifie qu'il faut toujours continuer à lutter pour trouver des solutions de rechange dans la vie. La décision concernant les filles de Celofehad avait de l'importance quant à ses conséquences, plus encore que pour ce qu'elle apportait effectivement. À l'origine, ce qui justifiait l'héritage d'une terre c'était la capacité d'utiliser les ressources liées à cet héritage et de prendre part aux devoirs nationaux. Dans ce cas, la décision marque le début d'une autre conception, le développement personnel des femmes. La demande des filles de Celofehad a été agréée, de sorte qu'elles se sont trouvées invitées à cultiver leur esprit d'une façon qui, sinon, ne leur aurait pas été accessible.

Aucun doute : à partir de maintenant il y a de **nouvelles femmes** !

Ensemble
dans un amour
enveloppant toutes choses
dans un éternel lever de soleil.
Plus d'accouchements en exil,
plus de rêves de captivité,
plus de condamnations sur le dos.
C'est le temps de la liberté
qui dance joyeusement dans la lumière du jour...
Liberté dans la voix, dans le regard,
liberté d'aller et de chanter.
Nouveauté de vie !
Ils s'accompagnent mutuellement,
ils applaudissent,
et mènent leur combat
au rythme de leur rencontre.

Rebeca Montemayor L.



Matériel liturgique

Proclamation d'unité

Nous
partageons la même foi,
avons une même vocation,
une même âme, une même pensée ;
un seul Dieu et Père,
nous sommes remplis d'un même Esprit,
avons été baptisés du même baptême,
mangeons le même pain et buvons à la même coupe,
confessons le même Nom,
obéissons au même Seigneur,
œuvrons pour la même cause
et partageons la même espérance.

Ensemble
nous arrivons à comprendre la hauteur, la largeur, la
profondeur de l'amour du Christ ;
nous sommes édifiés pour parvenir à la stature du Christ,
l'humanité nouvelle ;
nous connaissons et partageons nos fardeaux, ce qui
accomplit la loi du Christ
qui consiste à avoir besoin des autres, à nous édifier
réciproquement,
à nous consoler et à nous reconforter mutuellement ;
à souffrir ensemble pour la justice.

Ensemble, nous prions, ensemble, nous servons Dieu
dans ce monde.

(Nolan Palsma)

Déclaration de foi dans un contexte d'injustice économique

(Basée sur la Confession d'Accra)

Nous ne croyons pas à l'exploitation de la terre en vue du
profit économique,
Mais nous croyons en Dieu, le Père tout-puissant,
créateur des cieux et de la terre.

Nous ne croyons pas en une accumulation indécente du
pouvoir
Mais nous croyons en Jésus Christ, Fils unique de Dieu,
notre Seigneur.

Nous ne croyons pas à la distance de plus en plus grande
entre ceux qui prennent des décisions et ceux qui les
subissent
Mais nous croyons en Dieu devenu être humain, conçu
par la puissance du Saint Esprit et né de la vierge Marie.

Nous refusons de consentir à la militarisation et aux
armes de destruction massive
Car nous croyons que notre Seigneur Jésus Christ a
souffert sous Ponce Pilate, qu'il a été crucifié, qu'il est
mort et a été enseveli.

Nous ne croyons pas au triomphe des forces de mort
Mais nous croyons à la résurrection de Jésus, à son
ascension, nous croyons qu'il siège à la droite du Père.

Nous ne croyons pas que le monde soit à la merci des
puissants
Mais nous croyons que Jésus reviendra juger les vivants
et les morts.

Nous ne croyons pas à l'idéologie du marché, de la
consommation ou du matérialisme
Mais nous croyons au Saint Esprit, le Seigneur qui donne
la vie.

Nous ne croyons pas à la hiérarchie, aux préjugés, à la
discrimination
Mais nous croyons la sainte Église universelle, la
communion des saints.

Nous ne croyons pas à la vengeance, à l'anéantissement
de l'opresseur
Mais nous croyons au pardon des péchés.

Nous ne croyons pas que la mort soit une fin
Mais nous croyons la résurrection des corps et la vie
éternelle. Amen.

(d'après *Broken for You*)

Méditation : Ils ne m'ont pas cru

(D'après Luc 4, 14-30)

Par la puissance de l'Esprit,
après avoir connu mes propres luttes
et avoir admis que le moment était venu,
je suis sorti dans les rues et je suis entré
chez ceux qui m'ont accueilli,
je suis entré dans les villes,
j'ai prêché dans leurs sanctuaires,
en annonçant joyeusement
que le temps du changement était venu,
le vrai changement,
celui qui transforme les vies
et les mène à leur accomplissement
fondé sur la grâce de Dieu.
Un changement en vue de la dignité de chacun,

pour une justice attentive aux plus petits,
pour la vérité qui vient d'en bas,
pour des chances égales,
pour une société accueillant tout être humain
reconnu comme fils ou fille de Dieu.
Ils ont commencé par sourire, par applaudir,
ils ont reçu la bonne nouvelle avec enthousiasme...

Mais ensuite... ensuite, ils ont commencé à m'insulter,
à me menacer, ils ont même tenté de me tuer.
Pourquoi ? Qu'est-ce qui les a choqués ?

Je leur disais « J'apporte une bonne nouvelle pour les
pauvres ».
« On ne veut pas t'entendre », ont-ils répondu.
« Il faut un système économique plus juste - ai-je
proposé,
qui favorise l'égalité, qui ne profite pas seulement à
quelques personnes,
et où la priorité aille aux humains, pas à l'argent ».
Mais ils ont préféré vivre sous le joug du tyran.
« Je veux que les aveugles voient ».
« Personne ici n'est aveugle, nous n'avons pas besoin de
toi », ont-ils répondu.
« Permettez-moi de prendre dans mes bras ceux qui
souffrent,
de donner un peu d'espoir à ceux qui sont tristes,
d'encourager ceux qu'accablent fatigue et lassitude... »
« Et pour qui te prends-tu, toi, le bâtard de Joseph ? »
« Vraiment, vous ne comprenez pas ?
Je suis venu ouvrir les portes des prisons qui vous
retiennent,
vous affranchir des barreaux de la peur,
des cachots de la médiocrité,
des donjons (ou des oubliettes) du 'chacun pour soi'... »
« Personne n'a besoin de toi, Jésus. Va-t'en, toi et ton
idéologie ».
J'ai essayé de leur expliquer « Aujourd'hui, cette parole
de l'Écriture est accomplie, devant vous. Ce n'est pas de
l'idéologie, c'est la Parole de Dieu ! »

Personne n'a voulu écouter.
L'oreille des puissants,
l'apathie des religieux qui se contentent d'obtempérer
et la peur complice du plus grand nombre l'ont
emporté...

J'ai pris la bonne nouvelle sous le bras,
j'ai secoué la poussière de mes sandales,
et j'ai quitté cette ville.

(Gerardo Oberman)

Prière

Confession du péché

Adressons-nous ensemble à notre Seigneur en
cherchant de l'aide pour vivre comme ses disciples
fidèles dans le monde d'aujourd'hui.

Dieu bénit ceux qui reconnaissent avoir besoin de lui, car
le royaume des cieux est à eux.

**Mais nous avons été spirituellement fiers, gonflés
d'orgueil dans notre suffisance. Nous avons oublié à
quel point nous étions pauvres.**

Dieu bénit ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

**Mais nous n'avons pas pleuré sur nos péchés
personnels, culturels ou nationaux. Nous nous
sommes protégés de ceux qui nous entourent, nous
nous sommes isolés de leur peine, de leurs besoins,
de leur solitude, de l'injustice et de la souffrance.
Nous nous sommes même endurcis pour ne plus
voir que notre vie personnelle et celle de notre pays
provoquent le chagrin de Dieu.**

Dieu bénit ceux qui sont doux et modestes, la terre leur
appartiendra.

**Mais nous avons préféré être dur que gentil. Trop
souvent, nous avons choisi de nous occuper de nous-
même plutôt que de nos frères, de nos sœurs, de nos
voisins d'à côté ou du monde entier. Comme le fils
prodigue, nous tenons à nous faire plaisir plutôt qu'à
notre père.**

Dieu bénit ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront
rassasiés.

**Mais nous avons faim de plaisirs, de prestige, des
biens de ce monde. Comme Esaü, nous méprisons
notre droit d'aînesse pour satisfaire nos désirs
immédiats.**

Dieu bénit les miséricordieux, ils obtiendront
miséricorde.

**Mais nous avons souvent été des juges impitoyables
de la vie des autres. Nous avons été prompts à
blâmer les choses et les gens, excepté nous-même.
Nous avons évité de devoir aimer ou aider les
victimes de l'injustice, chez nous ou ailleurs dans le
monde.**

Dieu bénit ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

**Mais nous avons pollué nos cœurs avec des idoles
que nous avons choisies, car nous doutons que Dieu
tienne sa Parole et ses promesses. Nous mettons sans
cesse la vérité en danger en cherchant du sens et de
la sécurité dans notre travail, nos amis, nos plaisirs,
nos projets – et pas en Dieu.**

Dieu bénit les artisans de la paix, ils seront appelés
enfants de Dieu.

Mais nous sommes souvent en guerre, entre individus et entre nations. De mille petites manières, nous exigeons d'être satisfaits. Il est rare que nous considérons les autres comme plus importants que nous-même. Souvent, nous provoquons des conflits en imposant notre façon de faire plutôt qu'en marchant selon l'Esprit de Dieu.

Dieu bénit ceux qui sont persécutés parce qu'ils vivent pour Dieu, car le Royaume des cieux est à eux.

Mais nous avons trop souvent battu en retraite devant la désapprobation des autres. Nous avons cherché à plaire au monde plutôt que de risquer de bousculer le statu quo ou de faire des vagues par rapport à ce qui est admis par la majorité. Être rejeté pour cause de justice nous semble un fardeau et non un honneur à recevoir avec humilité.

Seigneur, veuillez nous accorder ta miséricorde.

Aie pitié de nous, Seigneur, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Amen.

(d'après *Broken for You*)

Pour la justice

Seigneur notre Dieu, tu t'es révélé comme celui qui veut amener la justice et la paix véritable parmi les peuples ; dans ce monde qui évite de regarder les injustices tu jettes les yeux sur les indigents, les pauvres, les victimes ; tu nous appelles à te suivre, à prêcher la bonne nouvelle aux pauvres, à proclamer la liberté aux captifs et aux aveugles le retour à la vue, à renvoyer libres ceux qu'on opprime et à annoncer que le temps de ta bénédiction est venu. Sois auprès de ton Église, Seigneur, lorsque nous répondons à ton appel. Ouvre nos yeux sur les opprimés. Emplis-nous de compassion pour la détresse de l'étranger, du réfugié, de l'immigrant. Pousse-nous à exercer des ministères au service des orphelins et des veuves. Donne-nous le courage de nous opposer à l'action des impies qui exploitent les pauvres. Libère-nous des manifestations pieuses qui nous détournent du culte véritable que tu préconises : Partager le pain avec celui qui a faim, Accueillir ceux qui sont sans abri, Vêtir ceux qui sont nus, Ne pas se détourner de ceux qui sont nos frères et nos sœurs. Alors, le droit coulera comme de l'eau et la justice comme un torrent intarissable. Conduis nos pas auprès des pauvres et nous serons

auprès de toi.
Aie pitié, ô Dieu :
Disperse les orgueilleux,
Abaisse les puissants,
Elève les humbles,
Rassasie les affamés,
Et renvoie les riches les mains vides.
Notre Père..., etc. ...

(Paul G. Janssen)

Action de grâce et intercession

Dieu du ciel et de la terre, nous avons commencé à écouter ton Saint Esprit qui nous appelle à l'unité en Christ :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Puissions-nous être plus attentifs à ton inspiration et plus disposés à nous écouter les uns les autres.

Nous te prions, Seigneur.

Nous avons commencé à dialoguer, à célébrer notre foi commune et à chercher à comprendre nos différences :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Puisse le travail patient des pasteurs, des théologiens, des fidèles poursuivre sa progression et porter du fruit :

Nous te prions, Seigneur.

Pour les accords obtenus en théologie et en pastorale :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Pour que nous puissions faire face aux difficultés qui nous divisent encore, et les résoudre :

Nous te prions, Seigneur.

Pour le témoignage commun que nous avons donné en temps de crise, pour la justice, la paix, l'aide humanitaire :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Pour que notre unité devienne telle que le monde entier croie au Christ que tu as envoyé :

Nous te prions, Seigneur

Pour les progrès du dialogue interreligieux dans le monde entier :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Étant engagés dans ce dialogue, pour que nous puissions ressentir l'urgence d'une pleine communion entre chrétiens comme témoignage envers les autres croyants :

Nous te prions, Seigneur.

Pour tous les témoignages vivants de communion personnelle dans l'amour du créateur, du Christ, du consolateur :

Seigneur, nous te rendons grâce.

Pour que leur vie de famille aide les membres de l'Église à éprouver une joie chrétienne :

Nous te prions, Seigneur.

Que l'espérance de pouvoir un jour partager le même pain et boire à la même coupe augmente notre désir de faire ta volonté afin de recevoir de toi ce don :

Nous te prions, Seigneur.

Nous plaçons devant toi toutes les préoccupations qui nous ont été soumises aujourd'hui.

(Nolan Palsma)

Les contributions de Paul G. Janssen, Gerardo Oberman et Nolan Palsma sont toutes protégées par un droit d'auteur. Imprimé avec autorisation de reproduire à l'usage des paroisses, de même que les extraits de "Broken for You," document sur la traite des êtres humains édité par la CMER.

Cantique

Da berühren sich Himmel und Erde

Earth and heaven are meeting, rejoicing

Thomas Laubach

Christoph Lehmann

1. Wo Men - schen sich ver - ges - sen, die We - ge ver - las - sen
 1. When we for - get our old way, our need for our own way,
 und neu be - gin - nen, ganz neu, da be - rüh - ren sich
 start fresh, start o - ver, start new, Earth and Heav - en are
 Him - mel und Er - de, dass Frie - den wer - de un - ter uns,
 meet - ing, re - joic - ing, sing - ing that Peace has found a home.
 da be - rüh - ren sich Him - mel und Er - de, dass
 Earth and Heav - en are meet - ing, re - joic - ing, for
 Frie - den wer - de un - ter uns.
 Peace has found a home with us.

2. Wo Menschen sich verschenken,
 die Liebe bedenken
 und neu beginnen, ganz neu,
Refrain

3. Wo Menschen sich verbünden,
 den Hass überwinden
 und neu beginnen, ganz neu,
Refrain

2. When we remember loving,
 the way of self-giving,
 start fresh, start over, start new,
 Earth and Heaven are meeting, rejoicing,
 singing that Peace has found a home.
 Earth and Heaven are meeting, rejoicing,
 for Peace has found a home with us.

3. When once we feared a stranger,
 but now love a neighbour,
 start fresh, start over, start new,
 Earth and Heaven are meeting, rejoicing,
 singing that Peace has found a home.
 Earth and Heaven are meeting, rejoicing,
 for Peace has found a home with us.

Music: Christoph Lehmann. Text: Thomas Laubach © 1989 (vd-Verlag Düsseldorf, Germany).
 English: Andrew Donaldson, © 2016 World Council of Churches.

Tous les sept ans, des centaines de femmes et d'hommes, laïcs et pasteurs viennent du monde entier pour se constituer en Assemblée Générale. Ensemble ils cherchent à découvrir à travers la Bible la volonté de Dieu pour discerner l'orientation à donner à la Communion d'églises réformées (CMER) et pour élire les nouveaux dirigeants.

Le thème de l'Assemblée Générale—**Dieu vivant, renouvelle et transforme-nous**—ne reflète pas seulement la tradition de la CMER mais il place le Dieu de la Vie au centre de l'Assemblée et incite les délégués à se renouveler eux-mêmes ainsi que l'église, afin que le monde puisse être transformé.

Cette brochure va à la découverte des nombreuses facettes du thème à travers les études bibliques, les articles théologiques, confessionnels et contextuels et quelques exemples de textes liturgiques. Elle peut être utilisée pour l'étude personnelle autant que pour l'étude en groupe, par ceux qui ont l'intention de participer à l'Assemblée autant que par tous les autres membres de notre communion.

Nous vous invitons à partager cette brochure et les textes qu'elle contient en toute liberté et en toute langue qui vous convient. Si vous citez ces textes, veuillez bien mentionner l'auteur et la CMER. Si vous avez besoin d'exemplaires supplémentaires ou d'information concernant l'Assemblée Générale, voyez le site suivant : www.wcrc.ch/fr/gc2017



**Communion Mondiale
d'Églises Réformées**

World Communion of Reformed Churches
Knochenhauerstr. 42
30159 Hannover, Germany

wcrc.ch
facebook.com/worldcommunion
twitter.com/Reformedcomunio